COLLEGE ROYAL DE TOULOUSE

L'AMI
DES
ENFANT

N° 361.

COLLEGE ROYAL DE LOUIS LE

L'AMI
DES
ENFANS.

L'AMI

DES

ENFANS.

RoopPf XVIII-431

L'AMI DES ENFANS,

PAR M. L'ABBÉ DE ***.

Troisieme ÉDITION, revue & corrigée.

QUOD munus Reipublicæ majus meliusve offerre possumus, quàm si docemus atque erudimus Juventutem?

Cic. II. de Div.

QUEL plus grand service pouvons-nous rendre à la République, que d'instruire & de former la Jeunesse?

A TOULOUSE,
Chez A. LAPORTE, Libraire, à la Renommée, près les Changes.

M. DCC. LXXX.
AVEC PERMISSION.

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

A
MADAME DE ***.

MADAME,

IL ne falloit rien moins qu'un ordre de votre part, pour m'engager à donner au Public ce foible eſſai de ma plume. Vous ſavez qu'il étoit uniquement deſtiné à ſervir à l'éducation d'un Fils qui nous retrace vos ſentimens & vos vertus. C'étoit-là l'unique vue que je me propoſois dans mon

travail. Trop satisfait de vous voir agréer cette foible marque de ma reconnoissance & de mon entier dévouement, ni les éloges que vous daigniez prodiguer aux différentes instructions que je donnois à ce Fils chéri, ni les fruits qu'il sembloit en retirer, & que vous vouliez bien m'attribuer, rien n'étoit capable de faire illusion à mon amour propre, jusqu'au point de me persuader que cet Ouvrage fût digne de paroître au grand jour. Je pensois, avec raison, que ces éloges étoient dictés par votre complaisance, & je regardois ces fruits que vous attribuiez à mes avis, comme un effet de vos exemples. Mais les nouvelles louanges dont vous comblez cet essai, & la maniere obligeante dont vous m'ordonnez de l'offrir au Public, ne

me permettent plus de douter de votre sincérité, & je sacrifie sans peine mes répugnances à votre suffrage, persuadé que ce suffrage seul entraînera celui de tous les Lecteurs. C'est dans cette idée que j'ai pris la liberté de vous dédier cet Ouvrage. Si le Public ne le trouve pas aussi utile & aussi agréable, que me le fait espérer l'approbation glorieuse dont vous l'avez honoré, il sera du moins un témoignage authentique de la vive reconnoissance & du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

L'ABBÉ DE ***.

TABLE DES CHAPITRES.

INTRODUCTION. Combien il importe de bien commencer & de se former de bonne heure à la vertu. *Page* 21

CHAPITRE I. De la Piété & du Service de Dieu. 33

CHAP. II. Des divers exercices de Piété. 41

CHAP. III. De l'Innocence. 53

CHAP. IV. Des Amis vicieux & des mauvais Compagnons. 65

CHAP. V. Des Mauvais Livres. 79

CHAP. VI. Des Devoirs des Enfans envers leurs Pere & Mere. 87

CHAP. VII. Des Devoirs des Enfans envers ceux qui sont chargés de leur éducation. 99

CHAP. VIII. De la Docilité. 112

CHAP. IX. Des Devoirs des Enfans envers leurs égaux. 125

CHAP. X. De la Science. 139

CHAP. XI. Des connoissances que doivent acquérir les Enfans. 150

CHAP. XII. De l'application au Travail. 163

CHAP. XIII. De la Paresse & de l'Oisiveté. 174

CHAP. XIV. Des Amusemens & du Jeu. 182

CHAP. XV. Du Mensonge. 193

CHAP. XVI. De la Politesse. 202

CHAP. XVII. Du choix d'un État de vie. 207

CONCLUSION. 216

LE MODELE DES ENFANS, *&c.* 223

PRÉFACE.

LE PUBLIC a vu paroître successivement *l'Ami des Hommes*, *l'Ami des Femmes*, &c. mais personne ne s'est encore déclaré *l'Ami des Enfans*. D'où peut venir une pareille indifférence envers cette portion naissante de la société ? Dédaigneroit-on de s'abaisser jusqu'à elle, ou penseroit-on qu'elle n'a pas besoin du secours & des lumieres d'un Ami sage & éclairé ? Mais ignore-t-on qu'elle est, pour ainsi dire, la base sur quoi porte le reste de la société ; & que les Enfans sont destinés à nous remplacer un jour sur le théâtre que nous occupons, à nous représenter à leurs

descendans, & à perpétuer dans le monde nos noms, nos titres & nos qualités ? Ne sait-on pas d'ailleurs que l'enfance est l'âge le plus foible, le plus sujet à l'erreur, le plus dépourvu de secours, le plus environné de pieges & de dangers, le plus susceptible des impressions du vice ou de la vertu ?

TOUTES ces considérations auroient dû, dans un siecle aussi zélé pour le bien de l'humanité que celui où nous sommes, susciter quelque sage Mentor, & l'engager à tracer aux Enfans un code de morale propre à leur découvrir les routes qu'ils doivent suivre, & les écueils qu'ils doivent éviter.

JE n'oserois prendre ici cette

qualité, encore moins m'attribuer le mérite qu'elle suppose. Je sais que l'office de Mentor exige des talens plus rares qu'on ne pense, & qu'il est peut-être plus difficile de manier l'esprit des Enfans, que celui des personnes dans qui la raison est déja entiérement dévéloppée; mais le desir d'être utile à la Société, m'a fait passer par-dessus la difficulté de l'entreprise, & je n'ai pas craint de m'exposer à échouer dans cette carriere, pourvu que mon exemple y pût attirer un rival plus habile & plus heureux que moi.

On me dira peut-être que plusieurs l'ont déja parcourue avec succès. On me citera *les Avis d'un Pere à son Fils*, *le Magasin des*

Enfans, &c. Ouvrages si estimés, si bien accueillis du Public, & si dignes de l'être. Je souscrits volontiers aux éloges qu'on donne à ces productions utiles ; mais ces Avis d'un Pere, quoique sages, sont adressés à un Fils déja sorti des routes de l'enfance, & sur le point d'entrer dans celles du monde. Ils ne peuvent donc être utiles qu'à ceux qui sont dans le même âge & dans la même situation. Ce Magasin des Enfans, quoique rempli, si je puis ainsi parler, d'excellentes provisions, renferme peut-être plus de bijoux propres à orner leur esprit, que d'alimens capables de nourrir & de former leur cœur ; & ne pourroit-on pas dire, sans prétendre en diminuer le prix, que les

instructions y sont trop souvent déguisées sous la gaze du roman & sous le voile de l'allégorie.

C'EST une maxime générale qu'il faut adoucir ce que la morale peut avoir de rebutant pour les Enfans, & qu'on doit, pour ainsi dire, entourer de miel la coupe qui renferme le remede salutaire qu'on veut leur faire prendre. Il n'est personne qui reconnoisse mieux que moi la sagesse de cette méthode. Mais je serois tenté de croire qu'on la pousse souvent trop loin. Car si d'un côté il ne faut pas rebuter la délicatesse de cet âge tendre, il ne faut pas non-plus lui laisser ignorer la vérité, sous prétexte de la lui faire aimer. Or c'est ce qui arrive presque toujours, lorsqu'on

ne la lui montre que sous l'emblême de la fiction. Les lumieres des Enfans sont ordinairement trop foibles, pour percer le voile de l'allusion ; & le plus souvent ils s'arrêtent à l'écorce, sans découvrir ce qu'elle cache.

QUOI qu'il en soit, j'ai cru devoir suivre une autre méthode. Au lieu d'offrir aux Enfans la morale qui leur convient, environnée d'un amas de fictions, dont l'éclat les empêche souvent d'appercevoir la vérité qu'elles couvrent, je me suis appliqué à la leur présenter sans ornement & sans fard. Voilà pourquoi j'ai évité avec soin ces tours étudiés, ces métaphores & ces allégories qui demandent un esprit cultivé, & qui éblouissent les Enfans, au lieu de les éclairer.

La simplicité, la clarté, la briéveté, quelques comparaisons familieres ; ce sont là tous les ornemens de ce petit Ouvrage. Ce n'est point pour obtenir le suffrage des esprits éclairés que je l'ai entrepris. C'est pour porter la lumiere dans des esprits simples, qui ne sont, pour ainsi dire, que de sortir des mains de la nature. Il falloit se mettre à leur portée, & il ne convenoit pas d'emprunter le langage de l'art pour parler à la nature.

AU RESTE, en évitant de faire entrer dans cet Ouvrage tout ce qui auroit pu être au-dessus de la portée de ceux pour qui il est destiné, je me suis attaché à y mêler tous les ornemens qui m'ont paru propres à le leur rendre plus agréable & plus utile.

Tels ſont les traits d'hiſtoire dont les Enfans ſont ſi avides, & qui ſont ſi capables de faire impreſſion ſur leur eſprit, ſur-tout lorſqu'ils ſont joints aux préceptes. Je n'ai rien oublié pour ne jamais ſéparer les uns des autres. Quand l'hiſtoire ne m'a pas fourni des exemples, j'ai ſuppléé à ſon ſilence par quelques Fables, dont le ſens moral avoit rapport au ſujet que je traitois. Tout le monde ſait que de tout temps on a employé les Fables pour inſtruire les Enfans, & que Platon vouloit qu'on les leur fît ſucer avec le lait. Cet uſage eſt encore aſſez en vigueur; mais il arrive ſouvent que les apologues qu'on leur fait apprendre, ne renferment qu'une morale vague, & qui ne peut leur convenir

convenir ; ce qui fait qu'ils n'en retirent presque aucun fruit.

On ne trouvera point ce défaut dans les Fables que je donne ici. Elles ont toutes trait à la situation où se trouvent les Enfans, & elles ne leur offrent que des leçons dont ils peuvent faire usage. J'aurois voulu, pour les rendre plus agréables, les puiser toutes dans nos meilleurs Fabulistes ; mais comme je n'en ai trouvé que fort peu qui fussent analogues à mon sujet, j'ai été obligé de suppléer à leur silence, & me suis hasardé à en donner quelques-unes que j'ai traduites du latin, ou que j'ai inventées moi-même. Les gens de Lettres n'y trouveront pas ce goût fin & délicat, cette aisance & cette naïveté

qui font tout le prix de ces sortes de pieces de poésie ; mais les Enfans y trouveront des maximes salutaires & des instructions propres à former leur esprit & leur cœur. C'est-là le seul but que je me suis proposé dans mon travail, & le seul fruit que je souhaite en retirer.

POUR ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à l'utilité de cet Ouvrage, je l'ai terminé par la vie d'un jeune Écolier qui a mis en pratique toutes les leçons que j'y donne aux Enfans. Cet exemple leur fera comprendre que ce qu'on exige d'eux, n'est point au-dessus de leurs forces ; & en voyant la sage conduite qu'a observé le jeune Albini dans les diverses circonstances où ils peuvent se

trouver, ils apprendront comment ils doivent s'y comporter eux-mêmes.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur la forme que j'ai donnée à cet Ouvrage. Je l'ai divisé en plusieurs Chapitres peu étendus. Cette méthode m'a paru plus propre que tout autre à soutenir l'attention des Enfans, qui ne peuvent pas se fixer longtemps sur le même objet, & qui, semblables aux papillons, se plaisent à voltiger sans cesse de fleurs en fleurs. Les instructions que renferment ces différens Chapitres, sont adressées en forme d'avis à un Enfant. J'ai cru que ce tour seroit plus intéressant, qu'il prêteroit plus au sentiment, & qu'il étoit plus analogue au caractere d'Ami dont j'ai pris le titre, & dont

j'ai tâché d'imiter le langage, persuadé que les Enfans, ainsi que le reste des Hommes, se laissent plutôt gagner par la voix insinuante de l'amitié, que par le ton impérieux de la raison. Enfin, je n'ai rien oublié pour rendre cet Ouvrage utile à cette portion précieuse de l'humanité. Fasse le Ciel que le succès réponde à mes intentions & à mes souhaits !

L'AMI DES ENFANS.

INTRODUCTION.

Combien il importe de bien commencer & de se former de bonne heure à la vertu.

VOUS voilà enfin parvenu, mon cher Théotime, à cet âge heureux, où la raison commence à se développer, & à lancer ses premiers rayons. Échappé des bras de l'enfance, vous allez entrer dans une nouvelle carriere; vous allez commencer à vivre. C'est-là une situation bienheureuse pour vous, mais elle est en même-temps bien délicate, & elle

demande bien des précautions de votre part, puiſque tout dépend des premieres démarches.

Oui, mon cher Théotime, vous êtes maintenant comme un voyageur qui commence un long & pénible voyage. S'il eſt aſſez ſage & aſſez heureux pour choiſir le bon chemin, dès l'entrée de ſa courſe, il arrive facilement au terme où il aſpire. Mais ſi par malheur il vient à ſe tromper, & à prendre des ſentiers détournés, il marche beaucoup ſans avancer; ou plutôt chaque pas qu'il fait, l'éloigne de ſon terme; il s'égare, il s'enfonce dans d'épaiſſes forêts, dans des précipices affreux, d'où ſouvent il ne peut ſe tirer malgré tous ſes efforts.

Voilà juſtement la ſituation critique où vous vous trouvez. Vous êtes pour ainſi dire à l'entrée de la vie. Deux routes différentes ſe préſentent à vous, celle du vice & celle de la vertu. Si vous entrez dans la premiere; ah! que je plains votre ſort: errant çà & là, ſans ſavoir où vous parviendrez, vous allez faire autant de chûtes que de pas; vous allez tomber d'abymes en abymes, pour aboutir enfin à un précipice

effroyable, où vous trouverez le souverain malheur. Mais au contraire, si vous entrez dans la seconde, félicitez-vous par avance de l'heureux destin qui vous attend. Guidé par les pures lumieres de la raison & de la religion, vous marcherez sans crainte & sans danger. Vous menerez une vie douce & tranquille, & vous vous assurerez les récompenses que Dieu réserve aux ames vertueuses. Jugez donc, combien il vous importe de bien choisir entre ces deux routes qui aboutissent à un terme si différent.

Je vous l'ai déja dit, & je ne saurois trop vous le répéter. Tout dépend de ce choix & de la maniere dont on se comporte pendant les premieres années de la vie. Car, de même que les enfans qui ont été nourris d'un bon lait, jouissent dans la suite d'une santé ferme & d'un tempérament robuste, ainsi ceux qui ont pris de bonne heure le goût de la vertu, le conservent toute leur vie, & sont pour toujours comme naturellement vertueux. Ils éprouvent à-peu-près ce qui arrive à un arbrisseau dont le tronc reste toujours droit, & dont les branches s'arrangent, pour

ainſi dire, d'elles-mêmes dans un ordre ſymmétrique, lorſqu'on a eu ſoin de les bien diriger, & de leur faire prendre un bon pli, dans le temps qu'elles commençoient à croître & à s'étendre. Un ancien Poëte nous fournit encore une comparaiſon bien propre à vous faire ſentir l'importance des premieres démarches. Un vaſe neuf, dit-il, conſerve long-temps l'odeur de la liqueur dont il a été une fois imbu. Or il en eſt de même de notre cœur. Il ſe reſſent preſque toujours des premieres impreſſions de la jeuneſſe & des habitudes qu'il y a contractées.

Je vais vous citer une Fable qui vous fera toucher au doigt cette vérité, & qui vous fera encore mieux comprendre que tout dépend des commencemens.

FABLE.

Les deux Bateliers.

SUR un fleuve groſſi par les eaux de la pluie,
Deux Bateliers de compagnie
Conduiſoient chacun leur bâteau.
Dans ſon métier encor novice,
L'un ne connoiſſoit guere l'eau ;

Mais

Mais l'autre vieux routier par un long exercice
Avoit si bien appris tous les chemins du port,
Qu'il abordoit toujours sans mauvaise aventure.
L'un & l'autre alloient bien d'abord,
Leur marche étoit tranquille & sûre,
Lorsqu'ils virent de loin élevé sur les flots
Un pont dont il falloit traverser les arceaux.
Le pas étoit fort difficile,
Et demandoit un homme habile.
Notre vieux Batelier le sentit, & soudain
Craignant pour son novice un accident tragique.
Holà! lui cria-t-il, allons bien bride en main,
C'est ici le moment critique,
Si tu manques le fil de l'eau,
Je ne réponds pas de ta barque;
Il y va même de ta peau,
Et tu pourrois fort bien aller trouver la parque.
Fais donc si bien la guerre à l'œil,
Et conduis si bien ta nacelle,
Que tu ne m'ailles pas faire prendre le deuil.
Peste, dit le jeune homme à légere cervele,
Vous vous y prenez bien de loin!
Je crois que vous rêvez, & qu'est-il donc besoin
De régler déja notre marche?

Lorsque nous serons près de l'arche,
N'y serons-nous donc pas à temps ?
Non morgué, répondit le vieillard en colere,
Tout dépend des momens présens.
Je connois ce pays ; je sais ce qu'il faut faire.
A ce que je te dis, tu peux donc te fier.
Son avis, en effet, étoit fort salutaire ;
Mais notre jeune téméraire
Le laisse peser & crier ;
Et sans prendre aucune mesure,
Au gré des vents, au gré des flots,
Il vous laisse voguer sa barque à l'aventure,
Jusqu'à tant qu'il arrive enfin près des arceaux.
Alors menacé du naufrage,
Il veut exécuter les conseils du vieillard.
Il fait force de bras, il met tout en usage ;
Mais c'étoit s'y prendre trop tard.
Le courant par sa violence
L'entraîne droit vers l'éperon,
Et pour prix de son imprudence,
Il passe de sa barque en celle de Caron (*a*).
Dans la carriere de la vie
Craignez, mon cher enfant, le sort du Batelier.

(*a*) Caron, selon la Fable, étoit chargé de passer dans sa barque les morts qui traversoient le Stix, pour se rendre aux enfers.

Quand on commence mal, le mal se fortifie,
Et rien à ses progrès ne peut remédier.

L'expérience nous démontre tous les jours cette vérité. Nous voyons ordinairement que ceux qui ont pris de mauvaises inclinations dans leur enfance, ne s'en corrigent presque jamais. L'amour du vice ne fait au-contraire que se fortifier en eux avec le temps, & d'enfans vicieux qu'ils étoient, ils deviennent pour l'ordinaire des hommes impies & déréglés.

C'est ce qui se vérifia parfaitement dans la personne de Julien l'Apostat. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra ce qu'il devoit être dans la suite. St. Gregoire & St. Basile, avec qui il étudioit à Athenes, découvrirent bientôt le déréglement de son esprit par sa physionomie & tout son extérieur. Ses yeux étoient vifs, mais égarés. Il avoit le regard furieux, l'air dédaigneux & insolent. Il faisoit des grimaces ridicules & de signes de tête sans sujet; rioit sans mesure, & avec de grands éclats; proposoit des questions impertinentes, & répondoit à ceux qui l'interrogeoient, d'une maniere obscure & embarrassée. Le desir de se rendre habile dans la philosophie des Payens, étoit sa passion dominante. Peu soigneux

de s'instruire des vérités du Christianisme, il ne s'appliquoit qu'à l'Astrologie, à la Magie & à toutes les vaines superstitions du Paganisme. Tout cela joint à bien d'autres défauts qu'il ne pouvoit dissimuler, quoiqu'il tâchât de se couvrir du voile de l'hypocrisie, fit dire à Saint Grégoire, que l'Empire Romain nourrissoit un monstre dans son sein. Il ne se trompa pas, & la suite fit bien voir que sa conjecture étoit véritable. Toutes les mauvaises qualités qu'on avoit remarquées dans Julien, lorsqu'il étoit jeune, se montrerent avec encore plus d'éclat dans la suite. Il devint un des plus grands ennemis du Christianisme; & il porta l'impiété si loin qu'il ordonna, par un édit général, d'ouvrir les temples du Paganisme, & fit lui-même les fonctions de Souverain Pontife avec toutes les cérémonies Payennes, s'efforçant d'effacer le caractere de son baptême avec le sang des sacrifices.

Vous devez donc regarder la conduite que vous tiendrez pendant votre jeunesse, comme une marque presque infaillible de celle que vous tiendrez dans la suite. Si dès-à-présent vous vous comportez sagement, si vous formez

votre cœur à l'amour de la piété, de l'innocence & de l'étude, vous avez tout à espérer pour la suite. Mais si au contraire vous commencez à contracter de mauvaises habitudes, & à vous égarer dans les sentiers du vice ; vous irez d'égarement en égarement, & vous serez pendant toute votre vie le triste jouet de vos passions déréglées.

Tâchez donc de les réprimer de bonne heure. Elles sont maintenant comme des étincelles que l'on peut éteindre sans peine, ou comme de jeunes lionceaux que l'on vient facilement à bout de dompter & d'apprivoiser. Mais Dieu vous préserve de les laisser croître. Elles exciteroient dans votre cœur un funeste incendie, & elles deviendroient bientôt semblables à des lions furieux. Elles vous subjugueroient, vous domineroient, & il vous seroit presque impossible de reprendre l'empire sur elles.

Il en est de leurs progrès, comme de ceux de la plupart des maladies que nous éprouvons. Au commencement, ce n'est qu'une légere indisposition à laquelle on peut aisément remédier. Mais si on néglige ce mauvais levain, si on le laisse fermenter & infecter la masse du sang,

on a beau recourir aux secours de l'art, tous les remedes deviennent inutiles, & l'on devient la victime d'un mal que l'on eût arrêté sans peine, si on l'eût combattu dès sa naissance.

Dieu veuille, mon cher Théotime, que la peinture que je viens de faire ne se réalise pas en vous. Votre ame peut éprouver le funeste malheur que je viens de tracer. La nature y a mis un poison subtil qui la corrompra infailliblement, si vous ne l'en arrachez pas, avant qu'il ne s'étende, & qu'il déploie son activité. Ce poison n'est autre chose que les penchans vicieux que vous pouvez avoir. Examinez donc si vous n'êtes point enclin à la colere, au plaisir, à l'orgueil, à la molleſſe, &c. & si vous découvrez dans votre cœur quelques-unes de ces inclinations perverses, regardez-les comme des ennemis dont vous avez tout à craindre & appliquez-vous à les détruire, maintenant qu'ils sont encore foibles. C'est-là le conseil que nous donne un ancien Poëte, & que je voudrois graver dans votre cœur avec des caracteres ineffaçables.

Il est facile d'arrêter
Un mal qui ne fait que de naître ;
Mais si vous le laissez s'accroître,
Vous ne pourrez plus le dompter.

Mais enfin que cette vérité vous devienne plus sensible, écoutez la sage leçon que faisoit un pere à son fils, & faites-vous-en l'application à vous-même.

FABLE.

Le Chêne, & l'Arbrisseau.

UN jeune enfant avec son pere
Se promenoit dans un jardin,
Et ne songeoit qu'à se distraire,
Qu'à se dédommager de l'ennui, du chagrin
Qu'il avoit essuyé pendant tout le matin,
En feuilletant son Despautere (*a*)
Lorsqu'ils trouverent en chemin
Un arbrisseau dont la tempête
Avoit courbé la tige & fait plier la tête,
En forme à-peu-près de berceau.

(*a*) Nom d'un célébre Grammairien dont on a une excellente Grammaire latine.

A cet aſpect le ſage pere
Voulant à ſon cher jouvenceau
Donner un avis ſalutaire,
Mon fils, dit-il, prenez cet arbriſſeau,
Et le rétabliſſez dans ſa forme premiere.
Volontiers, papa, dit l'enfant.
Auſſi-tôt il le prend, & ſans beaucoup de peine
Il le redreſſe au même inſtant.
Fort bien, dit le Mentor; mais voyez-vous ce chêne,
Qu'un penchant vicieux vers cette allée entraîne?
Quoique déja fort avancé,
Il auroit bien beſoin d'être un peu redreſſé.
Allez auſſi lui rendre ce ſervice.
Oh! oh! dit l'enfant en riant,
Papa, pour moi quel exercice!
Je le tenterois vainement,
Mon bras eſt un peu trop novice.
Je m'en ſerois chargé fort aiſément;
Lorſque cet arbre étoit encor dans ſon enfance;
Mais de le redreſſer ce n'eſt plus la ſaiſon,
Et les bras même de Samſom (*a*)
Ne vaincroient pas ſa réſiſtance.

(*a*) Juge & libérateur des Juifs renommé par ſa force prodigieuſe.

Oui, mon fils, vous avez raison,
Je reconnois votre impuissance,
Reprit le pere, eh bien ! de cette expérience
Vous devez donc tirer cette sage leçon :
Nos penchans dans le premier âge
Sont faciles à corriger ;
Mais on ne peut plus les changer,
Quand ils sont raffermis par le temps & l'usage.

CHAPITRE PREMIER.

De la Piété & du Service de Dieu.

JE ne doute pas, mon cher Théotime, que les sages leçons que vous avez reçues de vos parens & de vos maîtres, ne vous aient déja fait concevoir la plus haute idée de la piété chrétienne. Cependant, comme c'est ici le plus important des sujets que j'ai à traiter, & la base sur quoi tout le reste doit porter, j'ai cru devoir commencer par vous mettre sous les yeux tout ce qui concerne un devoir si sacré, afin que vous en conceviez toujours une nouvelle estime, & que vous vous animiez toujours plus à

vous en acquitter avec la plus entiere fidélité.

En effet, Dieu ne vous a mis au monde que pour le servir ; il ne vous a donné un cœur que pour l'aimer. Il est donc juste que vous lui en consacriez les prémices. Vous vous regarderiez comme un enfant dénaturé, si vous n'aimiez pas les auteurs de votre naissance. Vous auriez raison. Ils méritent votre amour à toutes sortes de titres. Mais songez, mon cher enfant, que vous avez dans le Ciel un pere qui en est cent fois plus digne. Ce pere si tendre & si parfait, c'est Dieu. Quelque grand & quelque puissant qu'il soit, il ne dédaigne pas votre amour. Au contraire, il vous le demande, & il aime surtout les hommages d'un jeune cœur, parce qu'il est encore pur & chaste. Aussi les Apôtres voulant un jour écarter des enfans qui s'approchoient de Jesus-Christ, laissez, leur dit ce divin maître, laissez venir ces enfans auprès de moi. Je me plais à recevoir les témoignages de leur amour, & à leur donner des marques du mien.

Approchez-vous donc de lui par une tendre & sincere piété. C'est-là notre

premier devoir, c'est-là ce qui fait notre véritable mérite. Toutes ces bonnes qualités dont les hommes font tant de cas, la naissance, l'esprit, les richesses, les honneurs, tout cela n'est rien, si Dieu n'en est pas le principe & la fin. La piété est la seule qualité qui nous rende agréable à ses yeux, & qui attire sur nous ses faveurs. C'est par elle que le jeune David mérita de passer du rang de Berger à celui de Roi, & d'une obscure cabane sur un trône brillant.

Dieu ayant résolu de donner un nouveau Roi à son peuple, il ordonna à Samuel de se transporter dans la maison d'Isaï, pour y consacrer celui de ses enfans qu'il jugeroit digne de son choix. Le Prophete obéit. Isaï fait d'abord paroître devant lui Eliab, l'aîné de ses fils, qui par la majesté de sa taille & la beauté de son visage, sembloit être fait pour occuper le trône. Le Prophete le crut d'abord; mais Dieu le détrompa bientôt. Il en fut de même des six suivans, & à mesure qu'ils paroissoient, le Seigneur faisoit entendre sa voix au Prophete, pour lui dire que ce n'étoit point ceux-là qu'il avoit choisis. On fait enfin

appeller David, qui étoit encore fort jeune, & qui gardoit un troupeau; & à peine s'eſt-il montré, que le Seigneur adreſſant la parole à Samuel, levez-vous lui dit-il, & répandez l'Onction ſainte ſur ſa tête; car c'eſt ce jeune enfant que j'ai choiſi pour régner ſur mon peuple. Or, pourquoi croyez-vous que David ait été préféré à tant d'autres qui paroiſſoient plus propres que lui à la royauté; le Seigneur en donna lui-même la raiſon à ſon Prophete, lorſqu'il vouloit choiſir Eliab. Les hommes, lui dit-il, ne voient que ce qui paroît au-dehors, mais Dieu découvre ce qui ſe paſſe dans le cœur. Les hommes ne jugent du mérite que par les qualités extérieures, mais Dieu n'en juge que par les qualités du cœur, & il n'y a que la piété qui puiſſe obtenir ſon ſuffrage.

Euſſiez-vous donc les talens les plus diſtingués; fuſſiez-vous comblé de biens & d'honneurs, ſi la piété n'habite pas dans votre cœur, vous n'êtes rien aux yeux de Dieu. Mais au contraire, fuſſiez-vous privé de tous les dons de la nature & de la fortune, pourvu que vous ayez de la piété, vous êtes plus grand devant Dieu que tous ces fameux héros que

l'univers admire, mais que Dieu réprouve, si la piété n'est pas le fondement de leur héroïsme. Aussi, quoique je desire ardemment tout ce qui peut contribuer à vos intérêts, j'aimerois mieux vous voir privé de la science, des richesses & de tous les autres avantages naturels, que de vous voir manquer de piété. Ce seroit là le plus grand chagrin que vous puissiez me causer, & le plus grand malheur qui peut vous arriver.

Car, mettez-vous bien dans l'esprit, qu'il n'y a point de bonheur hors du service de Dieu. L'inquiétude & les remords accompagnent toujours le vice; il n'y a point de paix pour les impies, ainsi que nous l'assure l'Esprit saint, & les libertins sont toujours la victime de leur impiété. Témoin cet enfant prodigue dont nous parle l'Évangile. Il voulut quitter la maison de son pere. Il crut trouver une entiere félicité dans une vie errante & libertine. En conséquence, il se fit donner la portion de l'héritage qui lui étoit réservée; & il alla dans un pays éloigné pour y vivre en liberté. Mais quel fut le succès de son voyage? Après avoir consumé tout son bien en débauches & en festins, il fut contraint

d'engager cette même liberté dont il étoit si jaloux ; il essuya tous les caprices & tous les mauvais traitemens d'un maître dur & barbare, & il se vit réduit à n'avoir d'autre nourriture que celle des plus vils animaux.

Tel est le triste sort qu'éprouvent tous ceux qui s'éloignent de Dieu qui est notre véritable pere, pour suivre leurs desirs déréglés. Ils espérent trouver le bonheur dans le sein des plaisirs & de la liberté ; mais ils n'y trouvent que chagrins & qu'amertume. Il n'y a que la piété qui puisse nous rendre heureux, ainsi que nous le déclare Salomon, après l'avoir appris par une longue expérience. Il étoit le Roi le plus riche, le plus puissant & le plus sage qui ait jamais été. On venoit des bouts de l'univers pour contempler les prodiges de sa sagesse. Il étoit aimé & respecté, non-seulement de ses sujets, mais encore de toutes les nations & de tous les Rois de la terre. Sa science s'étendoit à tout. Il avoit pénétré tous les secrets de la nature. Ses palais regorgeoient d'or & d'argent. Cependant au milieu de tant de douceurs, il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier : *Tout n'est que vanité & qu'affliction d'esprit, ex-*

cepte l'amour, la crainte & le service de Dieu.

Que la piété soit donc le principal objet de vos desirs, puisqu'elle est le premier de nos devoirs, & l'unique source de notre félicité. Appliquez-vous sur toute chose à servir le Seigneur & à mener une vie chrétienne. Ne vous laissez point rebuter par les difficultés que vous y rencontrerez. Quoique la piété exige des sacrifices pénibles, elle n'a cependant rien qui soit au-dessus de vos forces. On a vu des enfans de votre âge en pratiquer tous les devoirs avec la plus exacte fidélité. Tel étoit le jeune Tobie, qui dès son enfance, n'eut point d'autre ambition que de servir le Seigneur, & d'aller lui offrir ses adorations dans son saint temple, tandis que les autres alloient se prosterner devant les Idoles. Tel étoit le jeune Samuel, qui transporté dans le temple dès ses plus tendres années, s'y rendit si agréable à Dieu par ses vertus & par sa piété, qu'à l'âge de douze ans, il mérita d'être élevé à la sublime fonction de Prophete. Tels étoient encore dans la loi nouvelle, les Saint Bernardin de Sienne, Saint Pierre de Luxembourg, & mille autres jeunes Saints, qui à votre

âge n'avoient pas de plus grand plaisir que de s'entretenir avec Dieu dans la priere, & de lui donner dans toutes les occasions des marques de leur amour & de leur piété. Pourquoi ne pourriez-vous pas faire avec le secours de la grace, ce qu'ils ont fait? La piété n'est pas d'une moindre obligation pour vous, que pour eux. Dieu a autant de droit sur votre cœur, qu'il en avoit sur celui de ces pieux enfans. Faites donc enforte qu'il trouve dans vous la même fidélité, & que nous voyons revivre dans vous les vertus qu'on admira dans eux.

CHAPITRE SECOND.

Des divers Exercices de Piété.

L'On ne devient habile dans les sciences, qu'à force de les étudier. On ne vient à bout d'exceller dans les arts, qu'à force de s'y exercer, & l'on ne parvient aussi à une éminente piété, qu'en en pratiquant les différens exercices. C'est donc à ces exercices que vous devez principalement vous appliquer, si vous voulez faire quelques progrès dans la piété.

Le plus essentiel & le plus nécessaire, c'est la priere. Par elle nous rendons à Dieu un des plus grands hommages que nous puissions lui offrir. Nous glorifions sa puissance & sa bonté, nous reconnoissons humblement qu'il est la source de tous les biens, & que nous ne pouvons rien sans lui. Mais cet hommage que nous rendons à Dieu n'est point stérile pour nous. La priere attire sur nous les bienfaits de ce souverain maître. Elle est comme le canal par où il nous com-

munique ses graces & ses faveurs. C'est en priant que Sainte Monique obtint la conversion du jeune Augustin son fils. C'est à la priere que Salomon fut redevable de cette sagesse extraordinaire qui le fit admirer de tout l'univers. C'est aussi par la priere, que Saint Augustin appelle la clef du Ciel, que nous obtiendrons nous-mêmes tous les secours qui nous sont nécessaires, puisque Jesus-Christ s'est engagé à exaucer toutes nos demandes.

Il faudroit donc prier continuellement, selon le conseil de Saint Paul, si la chose étoit possible. Nous ne saurions faire un meilleur usage de notre temps. Les Anges ne sont occupés dans le Ciel qu'à louer & à bénir le Seigneur. Ne serions-nous pas trop heureux de pouvoir les imiter sur la terre ? Mais si vous ne pouvez pas donner à la priere la plus grande partie de votre temps, ne manquez du moins jamais d'y consacrer les premiers & les derniers momens de la journée ; & dans les prieres que vous ferez le matin & le soir, occupez-vous sur-tout à remercier Dieu des bienfaits dont il vous a comblé, à lui demander les graces qui vous sont nécessaires, à

lui offrir vos actions, & à le prier d'y répandre sa bénédiction, & de ne pas permettre que vous encouriez sa disgrace par aucun péché. Des prieres animées de ces sentimens, ne peuvent pas manquer de plaire à Dieu & de vous être utiles à vous-même ; & nous voyons ordinairement que ceux qui sont exacts à ces saintes pratiques, reçoivent beaucoup plus de graces, & menent une vie plus réguliere que ceux qui les négligent.

Mais outre ces prieres que vous ne devez jamais omettre pour quelque raison que ce soit, faites-vous une loi d'entendre tous les jours la Sainte Messe. Jesus-Christ y renouvelle le Sacrifice qu'il offrit à son pere sur le Calvaire ; il y implore sa miséricorde en faveur des hommes ; il y répand, pour ainsi dire, les graces à pleines mains. La reconnoissance que vous lui devez, votre propre intérêt & sa gloire, tout doit vous porter à assister à cet adorable sacrifice. Mais souvenez-vous qu'il ne suffit pas que le corps y soit présent, & qu'il faut sur-tout que l'esprit soit attentif à ce qui s'y passe. Ne faites pas comme la plûpart des enfans qui y as-

fiſtent ſans modeſtie, ſans reſpect & ſans attention. Vous n'oſeriez pas paroître devant un grand de la terre avec un air diſtrait & une poſture indécente. Combien plus de reſpect ne devez-vous donc pas avoir pour Jeſus-Chriſt qui eſt le Roi du Ciel, & devant qui les Anges ſe couvrent de leurs aîles en ſigne de leur profonde vénération ? La maniere dont les Idolâtres ſe comportent dans les vaines cérémonies de leur faux culte, devroit nous faire rougir. En voici un exemple des plus frappans.

Saint Gregoire rapporte, que tandis qu'Alexandre le Grand offroit un ſacrifice à ſes fauſſes Divinités, un de ſes jeunes Pages laiſſa tomber dans ſa manche un charbon ardent. Il en ſentit vivement les atteintes. Mais quelque ſenſible que fût la douleur qu'il lui cauſa, il ſe fit tant de violence, qu'il ne pouſſa pas même un ſoupir, de peur de troubler le ſacrifice. Apprenez de cet Idolâtre, conclut Saint Gregoire, juſqu'où doit aller votre modeſtie & votre reſpect, lorſque vous aſſiſtez à l'adorable ſacrifice de nos Autels.

La fréquentation des Sacremens ne vous eſt pas moins néceſſaire que la priere. Les ſacremens ſont par rapport à notre ame, ce que les alimens ſont par rapport à notre corps; ils la ſoutiennent, ils la fortifient, ils la nourriſſent. Vous ne voudriez pas paſſer pluſieurs jours ſans donner à votre corps la nourriture qui lui eſt néceſſaire. Vous craindriez avec raiſon, que ſes forces ne ſe ralentiſſent, & qu'il ne dépérît totalement. Il en ſeroit de même de votre ame. Elle tomberoit dans la langueur, elle s'affoibliroit, & elle perdroit toute ſa vigueur, ſi vous la priviez du fréquent uſage des Sacremens. Faites-vous donc un devoir de vous approcher ſouvent, & pour le moins une fois chaque mois, du Tribunal de la Pénitence & de la Table ſacrée. Mais ne vous en approchez jamais, ſans y apporter les diſpoſitions néceſſaires. Vous devez être inſtruit de ces diſpoſitions. Vous devez ſavoir que pour faire une bonne confeſſion, il ne ſuffit pas de faire un aveu ſincere & détaillé de tous les péchés que l'on a commis, mais qu'il faut encore avoir une vive douleur d'avoir offenſé Dieu, & être réſolu de ne

jamais plus l'offenser. Vous devez savoir que pour participer dignement à l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, où un Dieu daigne se donner à nous, il faut être en état de grace, & être pénétré des plus vifs sentimens de foi, de respect, d'amour & d'humilité. Je ne m'attache donc point ici à vous détailler ces différentes dispositions, mais je ne saurois trop vous exhorter à ne rien négliger, pour participer aux fruits qu'on retire de ces Sacremens, lorsqu'on s'en approche dignement; & pour éviter les malheurs qu'on s'attire, lorsqu'on n'y apporte pas les dispositions nécessaires. Car si les Sacremens sont un aliment salutaire pour ceux qui les reçoivent saintement, on peut dire aussi qu'ils sont un poison pour ceux qui les profanent. La confession ne sert qu'à rendre plus coupable un Pénitent mal disposé; & Saint Paul nous avertit que celui qui reçoit indignement le corps de Jesus-Christ, mange son propre jugement. Pour juger de la sévérité avec laquelle Dieu doit punir ceux qui abusent des choses saintes, il ne faut que se rappeller la maniere dont il traita ceux qui manquerent de respect pour l'Arche

d'Alliance. Osa n'avoit fait qu'étendre la main pour la soutenir : cependant il fut tout de suite frappé de mort. Tout le crime des Bethsamites fut d'avoir jetté sur elle un regard téméraire ; cependant au même instant ils furent exterminés. Avec quelle rigueur Dieu ne punira-t-il donc pas ceux qui oseront profaner son corps & son sang précieux, dont l'Arche d'Alliance n'étoit qu'une foible figure ? Que ces exemples de terreur ne vous empêchent pourtant pas de vous en approcher ; mais qu'ils vous animent à vous y disposer avec tout le soin dont vous serez capable. Lorsque vous vous en approcherez saintement, ils seront pour vous une source de graces & de bénédictions.

Pour vous disposer à recevoir avec fruit les Sacremens, & pour entretenir en vous l'esprit de religion & de piété, rien n'est plus utile que la lecture des bons livres. Les instructions salutaires qu'ils renferment, vous mettront vos devoirs sous les yeux, & vous animeront à les remplir. Elles vous tiendront lieu de Prédicateur, & elles fortifieront votre ame contre les attraits du vice & des mauvais exem-

ples. C'eſt à la lecture des bons livres que Saint Auguſtin dut ſa converſion. Comme il étoit un jour dans un jardin couché ſous un figuier, il entendit une voix qui répétoit ſouvent ces deux mots : *tolle*, *lege* ; c'eſt-à-dire, prenez & liſez. Auſſi-tôt ſe ſouvenant que Saint Antoine avoit été converti par la lecture de l'Évangile, il prend le livre des Épîtres de Saint Paul, lit le premier chapitre qui lui tombe ſous les yeux, & il y voit la condamnation de ſes déſordres & l'obligation de mener une vie ſainte & chrétienne. A cette vue ſes incertitudes ſe diſſipent ; il ſe ſent animé d'un nouveau courage ; & il commence dès-lors à renoncer au monde & à ſes paſſions, pour ſe conſacrer entiérement au ſervice de Dieu. Mais que ſeroit-il devenu s'il avoit réſiſté à cette voix miraculeuſe qui lui parloit ? Hélas ! peut-être il ſeroit reſté dans la voie de perdition, & ne ſe ſeroit jamais converti. La religion & la piété vous adreſſent les mêmes paroles qui furent adreſſées à Saint Auguſtin : *tolle*, *lege*. Imitez ſa docilité, conſacrez tous les jours au moins un quart-d'heure à la

lecture

lecture de quelque bon Livre, & les fruits que vous en retirerez, vous convaincront mieux que tout ce que je pourrois vous dire de l'utilité de ce saint exercice.

Une pratique de piété que je voudrois aussi vous inspirer, & à laquelle vous ne sauriez vous porter avec trop d'ardeur, c'est la dévotion envers la Sainte Vierge. Elle est la mere de Dieu ; elle est la mere des hommes, & par-conséquent la vôtre. Il est juste que vous l'honoriez, & que vous l'invoquiez. Tous les Saints ont eu pour elle une tendre dévotion, & en ont obtenu les faveurs les plus signalées. Saint Thomas d'Aquin (*a*) assura, lorsqu'il étoit sur le point de mourir, que jamais il n'avoit rien demandé à Dieu, par l'intercession de Marie, qu'il ne l'eût obtenu. On prétend qu'Albert le Grand (*b*)

(*a*) Il nâquit en 1227, & entra dans l'ordre de Saint Dominique à l'âge de 16 ans. Sa science & son génie l'ont fait surnommer l'Ange de l'école & l'aigle des Théologiens ; & ses vertus l'ont élevé sur nos Autels. Il mourut l'an 1274.

(*b*) Il étoit aussi de l'ordre de Saint Dominique. Il mourut vers la fin du treizieme siecle, après avoir enseigné les hautes sciences avec les plus grands succès. On a de lui 21 volumes *in-fol.*

lui fut redevable des rapides progrès qu'il fit dans les sciences. Rebuté par les difficultés qu'il trouvoit dans l'étude, il songeoit à renoncer à l'état religieux, pour retourner dans le siecle, mais la Sainte Vierge, qu'il honoroit singuliérement, lui ayant apparu en songe, elle lui promit que son esprit ne trouveroit plus les mêmes obstacles dans l'étude des sciences; & pour lui faire voir en même-temps qu'il tenoit cette faveur de sa libéralité, elle lui prédit qu'il oublieroit un jour tout ce qu'il auroit su. Ce qui se vérifia parfaitement. Car après avoir long-temps brillé par son érudition, ce savant perdit la mémoire de telle sorte, qu'il ne lui resta pas le moindre souvenir de toutes les connoissances qu'il avoit acquises. Il me faudroit un volume entier pour vous décrire les graces particulieres que Marie a accordées à ses fideles serviteurs. Les uns éclairés par les lumieres qu'elle leur a obtenues, ont reconnu clairement l'état où Dieu les appelloit. Les autres aidés de son secours, ont conservé leur innocence au milieu des plus violentes tentations. Tous enfin ont éprouvé, selon leurs besoins, les salutaires effets

de sa protection. Pourquoi ne les éprouveriez-vous pas vous-même ? Que ne devez-vous pas attendre d'une mere aussi tendre, si vous l'invoquez avec confiance ? Elle a une prédilection particuliere pour les enfans. Elle se plaît à recevoir leurs hommages, & à mettre leur innocence sous sa puissante protection. Tâchez de la mériter par votre assiduité à l'honorer. Ne laissez passer aucun jour, sans faire en son honneur quelque priere particuliere ; & célébrez toutes ses fêtes avec la plus tendre dévotion. Vous ne l'invoquerez jamais en vain ; & elle aura pour vous les sentimens d'une mere, si vous avez pour elle les sentimens d'un fils respectueux & zélé pour son service.

L'Ange que Dieu vous a donné, pour vous assister & pour veiller à votre conservation & à votre salut, doit aussi avoir part à vos hommages. Vous savez ce que l'Ange Raphaël fit autrefois pour le jeune Tobie. Il lui servit de guide dans un long voyage qu'il avoit entrepris ; il le délivra des assauts d'un monstre furieux qui se jettoit sur lui pour le dévorer ; il lui donna les plus sages avis pour le faire triompher des pieges que

lui tendoit l'esprit des ténébres. Il le ramena enfin sain & sauf dans la maison paternelle. Mais aussi dès que Tobie fut de retour, son premier soin fut de témoigner sa reconnoissance à son saint conducteur ; & il s'empressa à lui offrir la moitié de ses biens. Vous avez reçu de votre Ange gardien, quoique d'une maniere invisible, les mêmes services que Tobie reçut autrefois de son guide céleste. Il n'a cessé de vous protéger & de veiller sur vous. Mille fois il vous a empêché de devenir la proie du péché, monstre infiniment plus funeste, que ne l'étoit celui qui attentoit aux jours de Tobie. Mille fois il vous a fait éviter par les salutaires pensées qu'il vous inspiroit les embuches que le démon vous tendoit. Il est encore disposé à vous faire éprouver les salutaires effets de sa protection. Imitez donc la sage conduite du pieux Israélite dont je vous ai parlé, & ayez pour votre Ange gardien les mêmes sentimens qu'il eut pour son saint conducteur. Il ne demande pas une partie de vos biens, mais il demande, & il mérite votre reconnoissance, votre respect, votre amour & votre confiance. Ne lui refusez pas,

& ne manquez pas de l'invoquer chaque jour, sur-tout le matin & le soir. N'oubliez rien enfin, mon cher Théotime, de tout ce qui peut nourrir & augmenter votre piété. Souvenez-vous que tout le reste n'est rien sans la piété, & que c'est d'elle que dépend votre bonheur, soit dans cette vie, soit dans l'autre.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'Innocence.

APRÉS la piété dont j'ai tâché de vous faire sentir l'importance & la nécessité, vous ne devez avoir rien tant à cœur, mon cher Théotime, que l'innocence. C'est elle qui fait le principal ornement de l'homme & qui l'égale en quelque sorte aux esprits célestes. C'est par elle que Saint Jean l'Évangeliste mérita d'être le favori de Jesus-Christ & de reposer sur son sein. C'est elle, en un mot, qui fait notre gloire & notre bonheur. Les avantages les plus précieux ne sont rien en comparaison de ce trésor

ineſtimable que vous poſſédez. Auſſi fallût-il ſacrifier tout le reſte ; vous devriez le faire plutôt que de le perdre. Vous ſerez aſſez riche, tant que vous le conſerverez, mais en le perdant vous perdriez tout.

Adam & Éve jouirent du ſort le plus heureux, tant qu'ils ſe maintinrent dans l'état d'innocence. A l'abri des paſſions, des maladies & de la mort, ils couloient des jours tranquilles dans un jardin délicieux & fertile, qui produiſoit toute ſorte de fruits, ſans qu'ils euſſent beſoin de le cultiver. Ils n'étoient incommodés ni par les ardeurs de l'été, ni par les rigueurs de l'hiver. Ils jouiſſoient d'un printems continuel ; tous les animaux étoient ſoumis à leur empire ; rien ne manquoit à leurs vœux ; tout concouroit à flatter leurs deſirs. Mais à peine eurent-ils perdu leur innocence, qu'ils furent chaſſés de ce lieu de délices, que la terre devint ſtérile, que les ſaiſons leur firent ſentir leurs rigueurs, que leurs paſſions ſe déchaînerent pour les tourmenter, qu'ils furent aſſujettis à la maladie & à la mort, & que leur félicité fut remplacée par l'aſſemblage de tous les maux.

Voilà, mon cher Théotime, une image fidelle de ce qui vous arriveroit, si vous veniez jamais à perdre le précieux trésor de votre innocence. Vous vous fermeriez les portes du Ciel, vous vous priveriez de l'amitié de Dieu, & vous deviendriez l'esclave du démon & du péché. Ah! Dieu vous préserve d'éprouver jamais un si grand malheur. Mon fils, disoit autrefois la Reine Blanche à Saint Louis (*a*), pendant qu'il étoit encore en bas âge, vous savez combien je vous aime; cependant malgré tout l'amour que j'ai pour vous, j'aimerois mieux vous voir expirer sous mes yeux, que d'apprendre que vous avez commis un seul péché mortel. Je ne crains pas de vous dire la même chose, mon cher Théotime. Oui, quelque grande que soit l'amitié que j'ai pour vous, j'aimerois mieux vous voir dépouillé de la vie que de votre innocence, parce que

(*a*) Ce fut l'un des plus vertueux & des plus grands Princes qui aient porté la couronne de France. Son zele pour la Religion lui fit entreprendre deux fois la conquête de la Terre-Sainte. Il mourut à Tunis l'an 1270, & fut canonisé dix-sept ans après sa mort.

la perte de la vie n'intéresse que le corps, au lieu que la perte de l'innocence intéresse l'ame, & l'expose à un malheur éternel.

Aussi nous voyons que tous ceux qui étoient remplis d'un véritable esprit de religion & de crainte de Dieu, ont préféré dans l'occasion les supplices & la mort au péché. Nous lisons que Joseph aima mieux s'exposer à être calomnié, maltraité & enfermé dans une obscure prison, que de commettre un crime qu'on lui proposoit. Une infinité de jeunes enfans de l'un & de l'autre sexe l'ont imité en cela, & ont enduré les plus grands supplices, pour ne pas encourir la haine & la disgrace de Dieu. Je me contenterai de vous citer ici l'exemple mémorable qu'ont donné au monde les sept freres Machabées.

L'impie Antiochus (*a*) voulant les obliger à manger d'une viande dont

---

(*a*) Il étoit surnommé l'*Illustre*. Après avoir assiégé & pris Jérusalem, il en profana le Temple, & en enleva les vases sacrés. Mais son impiété ne resta pas impunie. Dieu le frappa d'une plaie horrible, qui le fit mourir de désespoir 164 ans avant Jesus-Christ.

l'usage leur étoit interdit par la Loi de Dieu, ces généreux freres répondirent tous qu'ils étoient prêts à mourir, plutôt que de se rendre coupables aux yeux du Souverain Maître de l'univers. Sur cette réponse, le tyran fit préparer toute sorte d'instrumens de supplices; mais ni les chevalets, ni les roues, ni les chaudieres bouillantes, rien ne fut capable d'ébranler la constance des six premiers, & ils moururent tous les uns après les autres, en se félicitant de leur heureux sort. Il restoit encore le plus jeune de tous. Antiochus voyant que les tourmens n'avoient pas pu vaincre les autres, il attaqua celui-ci par les caresses & par les promesses les plus flatteuses. En même-temps il fit venir sa mere, afin qu'elle l'exhortât à obéir à ses ordres; mais cette mere vertueuse, bien loin de seconder les intentions du tyran, ne parla à son fils que pour l'animer à suivre l'exemple de ses freres, & à mourir comme eux pour la défense de la Loi, lui montrant le Ciel où il recevroit bientôt la récompense due à son courage. Ces paroles ne furent point inutiles. Le pieux enfant, bravant également les menaces & les promesses, pro-

testa hautement qu'il n'obéiroit point aux ordres d'Antiochus, mais à la loi de Dieu; ce qui irrita si fort ce Prince impie, que, se livrant aux transports de la colere la plus furieuse, il ordonna aux bourreaux d'épuiser leur rage sur cette tendre victime, qui endura la mort avec la plus héroïque constance.

Voilà ce qu'ont fait ces jeunes Martyrs pour conserver le précieux trésor de leur innocence. Vous n'aurez pas sans doute de si rudes combats à livrer, ni d'aussi grands sacrifices à faire pour conserver la vôtre. Mais je ne dois pas vous dissimuler qu'elle exige bien des soins de votre part. C'est une belle fleur qui brille des plus vives couleurs, & qui répand au loin l'odeur la plus agréable; mais la moindre vapeur peut la ternir; le moindre souffle peut la renverser & l'abattre. Il ne faut qu'un mauvais discours, qu'un mauvais exemple, qu'une mauvaise compagnie, pour vous faire perdre la précieuse robe de votre innocence. Cependant vous êtes obligé de la conserver pure & sans tache. Dieu ne vous en a revêtu, qu'à cette condition, & il vous en demandera compte un jour.

Lorsque les enfans de Jacob eurent

vendu leur frere Joseph à des Marchands Ismaélites ; pour cacher leur crime à leur pere qui avoit une tendresse particuliere pour lui, ils garderent sa robe, la tremperent dans le sang d'un jeune bélier, & lui dépêcherent un messager pour la lui porter. Celui-ci s'acquitta de la commission ; & dès-qu'il parut devant Jacob, il lui dit : voilà ce que nous avons trouvé : voyez si c'est-là la robe de vôtre fils. Ah ! je ne la reconnois que trop, s'écria aussi-tôt ce tendre pere. Mais dans quel état la vois-je ? Ç'en est donc fait ; Joseph a péri, & une bête féroce l'a dévoré. Les soupirs & les sanglots succéderent bientôt à ces tristes paroles, & rien ne fut capable de calmer la douleur de ce pere affligé.

Les Anges présenteront un jour la robe de votre innocence au tribunal du souverain Juge, en lui disant, comme l'envoyé des freres de Joseph dit à Jacob : *voyez si c'est-là la robe de votre fils.* Quel malheur pour vous s'il la trouvoit toute souillée & toute teinte de sang : ç'en seroit fait de vous pour toujours. Car rien de souillé n'entre dans le Royaume de Dieu, & pour y être admis, il faut avoir conservé son innocence, ou

en avoir réparé la perte par la pénitence. Prenez donc garde qu'on ne puiſſe dire de vous ce qu'on diſoit de Joſeph : il a été la proie d'une bête féroce. Le monſtre redoutable qui peut vous dévorer, c'eſt le péché. Il erre ſans ceſſe autour de vous, pour vous ſurprendre. Fuyez-le donc avec le même ſoin que vous fuiriez un ſerpent venimeux, & mettez en uſage les deux moyens que Jeſus-Chriſt nous ſuggere pour nous ſoutenir dans les voies de l'innocence : je veux dire la priere & la vigilance.

Nous ne pouvons rien ſans le ſecours de Dieu, & ſi ſa grace ne nous ſoutient, nous ferons les chûtes les plus funeſtes. Demandez-lui donc ſouvent cette grace qui vous eſt ſi néceſſaire, & ne paſſez aucun jour, ſans lui adreſſer pluſieurs fois, & ſur-tout le matin & le ſoir cette belle priere que lui adreſſoit ſans ceſſe le jeune Ubaldin, mort en odeur de ſainteté à l'âge de dix-ſept ans : *mon Dieu, ôtez-moi plutôt la vie, que de permettre que je perde mon innocence.* A la priere, joignez la fréquentation des Sacremens. Tous les Saints Peres ont regardé la divine Euchariſtie, comme un des moyens les plus effica-

ces pour conſerver l'innocence ; & en nous rendant inacceſſibles aux flammes des tentations, ce divin Sacrement opere dans les ames de ceux qui le reçoivent dignement, ce qu'il fit autrefois dans le corps d'un enfant qu'il garantit des atteintes du feu. Voici comment ce fait eſt rapporté par pluſieurs Hiſtoriens eccléſiaſtiques.

L'ancienne coutume de l'Égliſe Grecque étoit de conſacrer le ſacré Corps de Jeſus-Chriſt avec du pain ſemblable à celui que nous mangeons dans nos repas ; & lorſqu'il reſtoit pluſieurs particules du pain conſacré, on faiſoit venir de l'école de jeunes enfans à qui on les faiſoit manger. Parmi ceux qui ſe préſenterent un jour pour recevoir ces particules, il ſe trouva le fils d'un Juif, qui étoit verrier de ſon métier. Cet enfant qui ignoroit nos ſaints myſteres, s'arrêta comme les autres dans l'Égliſe, y reçut l'adorable Euchariſtie, & retourna enſuite chez lui. Son pere lui ayant demandé pourquoi il avoit tant tardé à revenir, il iui raconta naïvement tout ce qui s'étoit paſſé. Il n'en fallut pas d'avantage pour irriter ce Juif. Auſſi-tôt il devient furieux, & dans les

transports de sa colere, il jette l'enfant dans le fourneau tout ardent, dont il se servoit pour faire le verre. La mere ne pouvant apprendre ce qu'il étoit devenu courut par toute la ville pour le chercher, répandant un torrent de l'armes, & implorant le secours du Ciel d'une voix entrecoupée de sanglots. Le troisieme jour, étant outrée de douleur, & se trouvant en cet état à la porte de la verrerie de son mari, elle répétoit continuellement le nom de son fils, lequel entendant sa voix, lui répondit du fond du fourneau. Alors cette pauvre mere rompant la porte de la verrerie, & voyant son fils au milieu des charbons ardens, sans que le feu lui eût fait le moindre mal, elle lui demanda comment il étoit possible, qu'il fût demeuré en cet état. Il lui répondit : *une femme vêtue de pourpre est venue souvent vers moi, & elle m'a donné de l'eau pour éteindre les flammes qui m'environnoient, & de quoi manger, quand j'ai eu faim.* Ce miracle ayant été rapporté à l'Empereur Justinien, il commanda qu'on baptisât la mere & le fils ; & le pere n'ayant jamais voulu se faire Chrétien, il le fit crucifier.

Mais il ne suffit pas de prier & de fréquenter les Sacremens. Dieu ne fera pas tout. Il faut que de votre côté vous veilliez sur vous-même, & sur tout sur vos sens, pour ne rien voir & ne rien entendre qui puisse donner atteinte à votre innocence. Un regard suffit pour perdre David. Il avoit été jusqu'alors un modele d'innocence & de piété. Mais malheureusement il s'arrêta un jour à considérer & à fixer un objet dangereux. Et cette seule liberté qu'il se donna, fut cause qu'il commit deux crimes énormes. Or, si ce saint Roi se laissa séduire si aisément, que n'avez-vous pas à craindre vous-même, si, comme Job, vous ne faites pas un pacte avec vos yeux, pour ne rien voir qui puisse vous porter au péché ? Ce n'est que par-là, que vous pourrez vous garantir des tristes chûtes que font tous les jours tant de jeunes gens qui n'ont pas plutôt l'usage de la raison, qu'ils s'en servent pour outrager Dieu.

Je ne puis pas croire, mon cher Théotime, que ce malheur vous soit arrivé. J'ai trop bonne idée de votre religion & de votre vertu. Mais si malheureusement vous aviez souillé la précieuse

robe de votre innocence par quelque péché considérable, vous savez que Dieu nous a laissé dans le Sacrement de la pénitence un remede salutaire pour nous purifier & pour nous guérir. Hâtez-vous d'y avoir recours. Si votre corps étoit attaqué de quelque maladie dangereuse, vous vous empresseriez de faire appeller le Médecin & de prendre les remedes qui pourroient vous rendre la santé. Combien plus ne devez-vous pas vous empresser de remédier aux maux de votre ame. La plaie que lui a fait le péché, est mille fois plus dangereuse & plus funeste que toutes les maladies du corps. La mort peut vous surprendre à tout instant. Et que deviendriez-vous si elle vous surprenoit dans le temps que vous seriez en état de péché ?

J'ose espérer que vous n'éprouverez pas un si triste sort, parce que je suis persuadé que vous possédez encore le précieux trésor de votre innocence, ou du moins que si vous avez eu le malheur de tomber dans le péché, vous avez eu soin de purifier votre ame par une sincere pénitence. Je vais donc m'attacher à vous prémunir contre les écueils que

vous

vous êtes exposé à rencontrer, & qui pourroient être funestes à votre innocence. Ces écueils sont les amis vicieux & les mauvais livres. Les deux Chapitres suivans vous feront connoître ce que vous devez en penser.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des Amis vicieux, & des mauvais Compagnons.

LE Saint-Esprit nous assure qu'un ami sage & vertueux est préférable au trésor le plus précieux. Il partage nos peines; il nous console dans nos afflictions; il nous éclaire par ses sages conseils; il nous porte à la vertu par ses exemples. Tel étoit Jonathas (*a*) à l'égard de David, & David à l'égard de Jonathas.

Mais si l'amitié qu'on contracte avec

(*a*) L'Écriture dit que Jonathas aimoit David comme lui-même. Aussi ce jeune Prince n'épargna rien pour le sauver.

les bons est avantageuse, on peut dire qu'il n'y a rien de plus funeste que celle qui nous unit avec les méchans. J'aimerois mieux que vous eussiez un ennemi déclaré, qu'un ami corrompu. Vous vous défieriez du premier, vous prendriez des précautions pour éviter ses coups. Au lieu qu'ordinairement on croit n'avoir rien à craindre d'un ami; on s'entretient, on agit familiérement avec lui. Cependant insensiblement on adopte ses maximes pernicieuses, on imite ses exemples pervers, & peu-à-peu on devient semblable à lui. L'exemple de Neron nous en fournit une preuve bien sensible.

Tant que ce jeune Prince n'écouta que les conseils de Burrhus & de Seneque (*a*) qui étoient chargés de son éducation, il se fit admirer de tout le monde par sa douceur & par sa clémence. Un de ses Officiers étant venu lui dire

---

(*a*) Ce Philosophe ayant été condamné à mourir par Neron lui-même, & ayant la liberté de se choisir le genre de mort qu'il voudroit, il se fit ouvrir les veines, & mourut peu après étouffé par la vapeur d'un bain chaud.

de signer une sentence de mort, il prononça cette belle parole: *plût aux dieux que je ne fusse pas écrire.* Une autrefois il écrivit à un de ses Gouverneurs de Province qui levoit des impôts trop considérables, qu'il falloit tondre les brebis; mais non pas les écorcher; voulant lui faire entendre, qu'il ne falloit pas ruiner & incommoder les peuples par des exactions trop fortes. Mais dès qu'une fois il fut entouré de courtisans flatteurs & corrompus, ce Prince si doux & si humain devint un lion furieux, qui ne se nourrissoit que de sang & de carnage. Les grands & le peuple, les Chrétiens sur-tout étoient immolés tour-à-tour à sa cruauté. Il fit mourir, non-seulement Burrhus & Seneque, mais encore Agrippine sa mere & Octavie son épouse. Il disoit souvent qu'il souhaiteroit que tout le genre humain n'eut qu'une tête, pour avoir le plaisir de la couper. Il porta enfin la barbarie & l'inhumanité jusqu'à mettre le feu dans Rome, & jusqu'à se faire un plaisir de contempler l'embrasement du haut d'une tour, où il s'occupoit à chanter un poëme sur la ruine de Troie, pendant que les flam-

mes consumoient la ville (*a*).

Le commerce des amis corrompus ne fut pas moins funeste à Joas Roi de Juda. Ce jeune Prince gouverna avec sagesse, tandis qu'il suivit les conseils de Joiada, qui l'avoit dérobé à la fureur d'Athalie, & placé sur le trône. Les liaisons qu'il avoit avec cet homme vertueux, lui donnerent le goût de la piété, & le rendirent lui-même vertueux. Mais Joiada étant mort, il changea bientôt de conduite, & il fit bien voir, par son exemple, que nous devenons semblables à ceux que nous fréquentons. Car les Grands du Royaume étant venus se prosterner devant lui, il se laissa séduire par leurs basses flatteries, & il mit ses hommes corrompus au nombre de ses favoris. Ce fut-là l'époque de ses déréglemens. Dès-lors abandonnant le culte du vrai Dieu, il s'adonna à celui des Idoles, & sa méchanceté alla si loin, qu'il fit mourir le fils même de Joiada, à qui il étoit redevable de sa couronne.

(*a*) Le nom de Neron est devenu si odieux à l'univers, que depuis sa mort on l'a toujours employé pour désigner les Princes cruels.

Ces changemens vous paroiſſent ſans doute extraordinaires : il n'y a cependant là rien qui doive vous ſurprendre. Il en eſt d'un ami vicieux comme d'un homme atteint d'une maladie contagieuſe : il infecte tous ceux qui l'approchent. De même donc que ſi l'on vous diſoit que tels & tels ſont atteints d'une maladie épidémique, vous les éviteriez avec ſoin : ainſi devez-vous fuir le commerce & l'amitié de ceux qui ont des mœurs corrompues.

C'étoit-là l'idée que Saint Baſile & Saint Gregoire avoient des mauvais compagnons lorſqu'ils étudioient à Athenes, & qu'ils étoient au même âge que vous. Nous n'avions, dit Saint Gregoire, aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étoient pétulens, violens & déréglés dans leurs mœurs, & nous ne fréquentions que ceux qui, par leur modeſtie, leur retenue & leur ſageſſe, pouvoient nous aider & nous ſoutenir dans le bon deſſein que nous avions de mener une vie réglée, ſachant bien qu'il en eſt des mauvais exemples, comme des maladies contagieuſes qui ſe communiquent aiſément.

Voulez-vous une comparaiſon qui

vous faſſe encore mieux ſentir le danger des mauvais compagnons ? Mêlez des fruits ſains parmi des fruits gâtés ; la corruption de ceux-ci gagnera d'abord ceux-là, & vous n'aurez bientôt qu'un amas de pourriture. C'eſt par cet exemple qu'un ſage pere vint à bout de retirer ſon fils de la compagnie des méchans. Voici comment on raconte ce trait.

FABLE.

Les Oranges.

UN habitant des bords du Tage (*a*)
Avoit un fils dans qui par un rare aſſemblage,
Se trouvoient réunis l'eſprit & la douceur,
La beauté, l'innocence & l'aimable candeur.
Il étoit, en un mot, le phœnix (*b*) de ſon âge.
Mais il fréquentoit par malheur
Des amis dont l'exemple & l'entretien peu ſage
Auroient pu corrompre ſon cœur.
Le pere qui craignoit que ſon jeune novice
Ne s'engageât bientôt dans les routes du vice,
L'exhortoit à quitter ces compagnons chéris ;

(*a*) Fleuve de Portugal, pays fertile en oranges.
(*b*) L'enfant le plus accompli.

Mais le jeune marmot méprisant ses avis :
Pourquoi donc, lui dit-il, voulez-vous me
contraindre ?
Vous connoissez mal ces amis.
Si vous les connoissiez, vous cesseriez de crain-
dre.
Ils sont sages, ils sont pieux,
Ils sont chastes & vertueux ;
Mais s'ils ne l'étoient pas, peut-être ma pré-
sence.
Serviroit à les corriger.
Ainsi parloit le fils rempli de confiance.
Le pere qui prévit encor mieux le danger,
Ne fait semblant de rien, garde un profond
silence ;
Mais tandis que l'enfant étoit loin de ses yeux,
Il remplit un panier de fruits délicieux.
C'étoient des pommes d'or (*a*) dignes des
Hesperides. (*b*)
Qui d'un éclat vermeil brilloient pour la plû-
part.
Mais il avoit eu soin d'en mêler avec art,
Deux ou trois tout au plus dont les taches livides

(*a*) Nom qu'on donne aux oranges.
(*b*) Selon la Fable, les Hespérides avoient un jar-
din où il y avoit de véritables pommes d'or.

Annonçoient la corruption.
Cela fait ; à ſon fils il préſente ce don.
Le jeune homme empreſſé le prend, le conſidere.
Mais à peine a-t-il vu ; qu'avez-vous fait, mon pere ?
Quoi parmi des fruits ſains mêler des fruits gâtés !
Ne craignez rien, mon fils, laiſſez-moi faire,
Des bons la vertu ſalutaire
Corrigera bientôt ceux qui ſont infectés.
Ah ! je prévois tout le contraire :
Ceux qui ſont corrompus, corrompront tous les bons.
Ne craignez rien, vous dis-je, ou du moins éprouvons.
Fut dit, fut fait. Le ſage pere
Renferme le dépôt, prend la clef du tiroir,
Se réſervant le droit de ne la laiſſer voir,
Que lorſqu'il ſeroit temps d'éclaircir le myſtere.
Ce temps parut un ſiecle au jeune curieux :
Cependant à la fin on ſe rend à ſes vœux.
On lui livre la clef ; la clef paroît trop lente,
Pour ſeconder ſa vive ardeur.
Il ouvre enfin au gré de ſon attente ;
Mais il ne voit hélas ! qu'un ſpectacle d'horreur,
Qu'un

Qu'un vil amas de pourriture.
A cet aſpect, ſe livrant au murmure,
N'avois-je pas, dit-il, prévu cet accident ?
Je vous l'avois, mon pere, annoncé par avance;
Mais vous avez été d'un avis différent.
Falloit-il empêcher l'effet de ma prudence ?
Mon fils, de ce tranſport calmez la violence ;
Lui répondit alors le pere en l'embraſſant,
A votre ſage remontrance
Oui, je ne me ſuis pas rendu.
Mais vous-même m'avez-vous cru,
Lorſque je vous diſois que de votre innocence,
L'amitié des méchans terniroit la ſplendeur ?
De ces fruits vous pleurez la perte.
On peut facilement réparer ce malheur.
Mais, mon fils, ſi votre pudeur
De la tache du vice étoit jamais couverte,
Combien hélas, de juſtes pleurs
Ne verſeroit pas votre pere ?
Et comment réparer la perte de vos mœurs ?
Le fils comprit alors tout le fond du myſtere,
Et le ſouvenir ſalutaire
De cet accident inſtructif
Lui ſervit d'antidote & de préſervatif
Contre l'exemple impur des partiſans du crime.
C'eſt pour vous jeunes gens que j'ai fait ce récit.

Que cette importante maxime
Gravée au fond de votre esprit,
Dans le choix des amis en tout temps vous dirige.
Le commerce des bons rarement nous corrige;
Mais celui des méchans toujours nous pervertit.

Je ne saurois trop vous exhorter à vous retracer souvent cette aventure; rien n'est plus propre à vous faire sentir le danger des mauvais compagnons. Il y a cependant une différence entre les fruits gâtés & les amis corrompus; c'est que les premiers se montrent toujours tels qu'ils sont. Les taches livides dont ils sont couverts, nous font aisément connoître la corruption qu'ils renferment sous leur écorce. Au lieu que les mauvais compagnons paroissent souvent tout autres qu'ils ne sont. Ils cachent les désordres de leur cœur sous le voile de la modestie & de l'honnêteté. Ce sont des loups ravissans couverts d'une peau de brebis, pour pouvoir dévorer plus facilement les tendres agneaux. Ne vous fiez donc point à leur air trompeur; ne jugez pas de leurs mœurs par leurs manieres; mais rappor-

tez-vous-en aux lumieres de ceux qui les connoiſſent, & qui nous avertiſſent de les fuir. La Fable ſuivante vous fera ſentir combien il eſt dangereux de choiſir un ami ſans le connoître.

FABLE.

Le Rat & le Chat.

NOUVEL habitant de ce monde,
Ignorant le mal & le bien,
Ou plutôt ne ſachant encore rien de rien,
Un jeune Rat de ſa niche profonde (*a*)
Étoit ſorti pour la premiere fois.
Il trouva par haſard tout en faiſant ſa ronde,
Un Chat perfide & fin matois
Qui déja dans mainte bataille
Contre le peuple ronge-maille, (*b*)
Avoit fait cent divers exploits.
Le Raton point ne s'en défie.
Eh! qui s'en ſeroit défié?
A voir ſa feinte modeſtie,
A voir ſon air ſanctifié

(*a*) De ſon nid.
(*b*) Nom qu'on donne aux Rats, parce qu'ils rongent le linge.

Et son maintien de chate-mite, (a)
Vous l'eussiez pris pour un dévot hermite.
Vous l'eussiez béatifié.
Ainsi pensa du moins notre jeune novice.
Oh l'aimable animal, dit-il en son jargon !
Qu'il a l'air doux ! qu'il a l'air bon !
Il faut qu'avec lui je m'unisse.
Je ne saurois trouver un plus fidele ami.
A ces mots le jeuni étourdi
S'approche du vieux Chat. Mais le saint hypocrite,
Aux regards doucereux, à la face bénite,
Prend un air, un maintien nouveau,
Se jette sur Raton, & n'en fait qu'un morceau.
Gardons-nous de juger des gens par l'apparence :
La malice souvent loge sous le manteau,
De la paix & de l'innocence.

GRAVEZ profondément dans votre esprit ces maximes salutaires ; & tâchez de vous y conformer. C'est de-là principalement que dépend la conservation, ou la ruine de votre innocence. Car selon l'Oracle infaillible de l'Esprit saint, vous

(a) Doux, paisible.

ſerez bon avec les bons, & méchant avec les méchans. Oui, quelque vertueux que vous ayez été juſqu'ici, il ne faudroit qu'un mauvais compagnon pour vous perdre. L'expérience nous apprend tous les jours que la plupart des jeunes gens vont échouer contre cet écueil; & j'en ai vu moi-même un grand nombre qui ne ſe ſont perdus que par-là. Mais ſi vous ne voulez pas vous en rapporter à mon témoignage, voyez ce que dit Gerſon (*a*) d'un jeune homme de qualité, dont il rapporte la fin tragique.

Ce jeune-homme avoit été pendant long-temps un modele d'innocence & de piété; mais malheureuſement il vint à contracter une étroite liaiſon avec un libertin livré aux plus grands déſordres. Les diſcours & les exemples de cet ami corrompu eurent bientôt infecté ſon eſprit & ſon cœur. Au lieu de cette retenue & de cette modeſtie qu'on admiroit en lui, on le vit s'abandonner aux plus honteux déréglemens. Il ne ſoupiroit plus qu'après les plaiſirs, les amuſemens &

(*a*) C'étoit un des plus grands hommes de ſon ſiecle. Il fut Chancellier de l'Univerſité de Paris, & ſe rendit célébre par ſon érudition & par ſa piété. Il mourut l'an 1429.

le jeu. En vain ſes parens, ſes amis & ſes maîtres s'efforcerent-ils de le retirer des voies du crime; les obſtacles qu'il rencontra, ne ſervirent qu'à irriter encore plus ſes paſſions, & il porta l'impénitence juſqu'à la mort. Car ayant été atteint tout-à-coup d'une violente maladie, & un Prêtre s'étant approché de lui pour l'exhorter à ſe réconcilier avec Dieu, il refuſa pendant long-temps de l'écouter. Mais comme ce Prêtre charitable redoubloit ſes exhortations à meſure qu'il le voyoit plus endurci, agité par les remords les plus violens, ce malheureux jeune-homme le regarda avec un air furieux, & lui dit ces terribles paroles: *malheur à celui qui m'a ſéduit! mes crimes ſont trop grands, pour que je puiſſe en eſpérer le pardon. Je vois l'enfer ouvert pour me recevoir.* Après avoir prononcé ces mots, il ſe tourna de l'autre côté, pour ne plus entendre la voix du Prêtre, & un moment après il expira dans le plus affreux déſeſpoir.

Voilà, mon cher Théotime, ce que produiſent les mauvaiſes compagnies. Voilà comment ſe vérifie l'Oracle de l'Eſprit ſaint, lorſqu'il dit que celui qui touchera de la poix, en aura les doigts

gâtés & infectés ; c'est-à-dire, qu'en fréquentant des amis corrompus, on contracte leurs vices & leurs défauts. Ne soyez donc point surpris que je me sois un peu plus étendu sur cet article. Je croirois avoir mis votre innocence à l'abri, si je pouvois être assuré de vous avoir inspiré une vive horreur pour les mauvais compagnons. Il est cependant encore un autre écueil que vous ne devez pas éviter avec moins de soin. C'est la lecture des mauvais Livres, dont je vais vous parler.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des mauvais Livres.

LEs Livres sont pour notre esprit ce que les alimens sont pour notre corps. Ils le fortifient, ils le nourrissent. Mais comme il y a des alimens, qui, bien loin de contribuer à notre santé, ne servent au contraire qu'à l'affoiblir & à la ruiner : ainsi, mon cher Théotime, il y a des Livres, qui au lieu d'éclairer & de perfectionner notre esprit, ne sont propres qu'à le corrompre & à l'aveugler.

Tels sont les romans, les poésies galantes, & généralement tous les Écrits contre la religion & les mœurs.

Oui, mon cher enfant, tous ces Livres renferment un poison subtil qui s'insinue peu-à-peu dans le cœur de ceux qui les lisent, y repand le dégoût de la piété, l'amour du plaisir, & y étouffe toutes leurs bonnes inclinations. Je pourrois vous citer ici bien des exemples de cette triste vérité. Je connois bien des jeunes gens qui en ont fait la funeste expérience. Je me souviens d'un en particulier que les mauvais Livres pervertirent entiérement. Il étoit pénétré des plus vifs sentimens de piété; mais il étoit en même-temps passionné pour la lecture. Tous les Livres qui lui tomboient sous la main, il les lisoit sans discernement. Il en rencontra par malheur quelques-uns de ceux que l'enfer semble avoir vomis pour corrompre la jeunesse. Au commencement il les parcouroit sans en connoître le danger; mais peu-à-peu il s'y attacha & y prit goût. Dès-lors sa piété commença à s'affoiblir; il cessa de fréquenter les Sacremens aussi souvent qu'il avoit coutume de le faire; il abandonna ses pratiques de piété, & changea entiérement de conduite. Ceux

qui veilloient sur son éducation, ne savoient à quoi attribuer un changement si subit ; car d'ailleurs il ne fréquentoit pas de mauvais compagnons ; mais il se trahit lui-même, en débitant un jour dans la conversation une maxime pernicieuse qu'il avoit puisée dans un de ces mauvais Livres qu'il nomma. Le Maître de pension qui l'entendit, alla tout de suite visiter ses tablettes, & il y trouva plusieurs romans & plusieurs autres écrits licencieux. Il lui en fit les plus vifs reproches, & lui représenta les suites funestes que pouvoient avoir ces mauvaises lectures. Le jeune-homme en convint. Il avoua même sincérement qu'il ne s'étoit dérangé que lorsqu'il avoit commencé à lire ces Livres pernicieux. Mais comme nous avons beaucoup plus de penchant pour le mal que pour le bien, les mauvaises idées qu'il avoit prises dans ces Livres s'étoient gravées si profondement dans son esprit, qu'il eut beaucoup de peine à les en effacer, si toutefois il en vint jamais à bout.

J'ose me promettre, mon cher Théotime, que vous n'éprouverez pas le funeste sort de ce jeune-homme. Mais je ne réponds de votre vertu, qu'autant que

vous éviterez soigneusement la lecture de tout écrit licencieux. Car elle produiroit sur vous le même effet qu'elle a produit sur tant d'autres qu'elle a perdus. La Fable nous apprend qu'il y avoit autrefois une source dont l'eau faisoit tomber dans la démence & dans la fureur ceux qui s'en abreuvoient. Cette source n'est autre chose que les mauvais Livres dont la lecture corrompt notre esprit & notre cœur.

Ayez-en donc autant d'horreur, que vous en aurez pour une coupe empoisonnée. Regardez-les comme autant de pieges tendus à votre innocence ; & si jamais il vous en tomboit quelqu'un sous la main, imitez la conduite d'un jeune Saint, qui ayant un jour trouvé un roman, n'en eut pas plutôt lu le titre, qu'il jetta le Livre dans le feu, & courut se laver les mains, pour en avoir seulement touché du bout des doigts la couverture ; tant il étoit persuadé qu'il n'y a rien de plus pernicieux & de plus funeste à l'innocence que les mauvais Livres.

Pour vous engager à les lire, on pourra vous dire qu'ils sont curieux & bien écrits ; mais le poison le mieux préparé ne cesse pas d'être du poison ; il n'en est

que plus dangereux. Quand ils seroient donc encore plus capables de flatter votre curiosité, vous ne devez pas moins vous en interdire entiérement l'usage. Il vaudroit mieux rester pour toujours dans l'ignorance la plus profonde, que d'acheter la science au prix de votre innocence. Mais non, il n'y a rien à apprendre dans les mauvais Livres, ou tout-au-plus, ils ne pourroient vous apprendre que des choses qu'il faudroit ne jamais savoir.

Il vous arriveroit après les avoir lus, ce qui arriva à nos premiers peres, lorsqu'ils eurent mangé du fruit défendu. Ils s'imaginoient que ce fruit éclaireroit leur esprit. Le serpent infernal le leur avoit fait espérer. Vous serez, leur dit-il, semblables à des Dieux, & vous aurez la science du bien & du mal. Adam & Éve se fient à cette trompeuse promesse; ils portent la main sur la fatale pomme: mais à peine l'eurent-ils goûtée, qu'ils se virent dépouillés de leur innocence, & plongés dans l'aveuglement & la misere.

Voilà, mon cher Théotime, quelles seroient les suites de votre curiosité. Ne vous laissez donc point séduire, comme nos premiers peres, par les vaines promesses de l'esprit tentateur. Vous avez,

comme eux, mille fruits exquis, c'eſt-à-dire, une infinité de bons Livres dont vous pouvez nourrir votre eſprit, & dont l'uſage vous eſt permis. Tenez-vous-en à ceux-là. Les autres ſont comme le fruit défendu du Paradis Terreſtre; & je puis bien vous dire de ces Livres, ce que Dieu diſoit à Adam de ce fruit. Au moment que vous les goûterez, vous mourrez. C'eſt-à-dire, vous perdrez l'innocence, qui eſt la vie de votre ame.

Mais comme ces Livres pernicieux ne ſont pas toujours faciles à reconnoître, & que leur poiſon eſt ſouvent caché ſous un titre ſpécieux qui ſemble n'annoncer rien de mauvais, le plus ſage parti que vous ayez à prendre, pour ne pas vous tromper, c'eſt de ne lire jamais aucun Livre, ſans avoir conſulté quelque perſonne éclairée, pour ſavoir ſi la lecture peut vous en être utile, ou préjudiciable, & de différer entiérement à ſes avis. Sans cette ſage précaution, vous vous laiſſerez éblouir par le faux éclat de certains Livres qui paroiſſent n'avoir rien de pernicieux; vous vous y attacherez ſans vous défier du danger, & vous éprouverez le même ſort que l'Enfant imprudent dont je vais vous raconter l'aventure.

FABLE.

Le Laboureur & l'Enfant.

LOIN des yeux de ſes Précepteurs
Un Enfant faiſant ſa tournée,
Rencontra par haſard une prairie ornée
De mille différentes fleurs.
Épris de leur beauté piquante,
Et ne ſongeant qu'à ſon plaiſir,
Le jouvenceau d'abord s'apprête à les cueillir.
Déja même il portoit la main ſur une plante,
Lorſqu'il fut apperçu par un vieux Laboureur
Qui prévoyant bien ſon malheur :
Arrêtez, lui dit-il, mon fils, cette verdure
Eſt l'aſyle de maint ſerpent.
Craignez-en l'aiguillon piquant.
Ils ont ſouvent par leur piquûre
Enſanglanté la main de plus d'un jeune Enfant.
Fuyez donc, & comptez ſur mon expérience.
L'Écolier effrayé par cette remontrance,
Se retire tranſi de peur.
Mais raſſuré bientôt & plein de confiance,
Il ſe reproche ſa frayeur,
Et penſe que le Laboureur

A voulu se jouer de sa timide enfance.
Voilà donc notre papillon (*a*)
Qui voltigeant sur le gazon,
Se met à faire sa cueillette.
Mais tandis que sa main de ce gazon fleuri
Détachoit une violette,
Un serpent tout-à-coup sortant de sa retraite,
Se jette sur notre étourdi,
Et de son aiguillon le perce & le déchire.
Voilà tout le fruit qu'on retire
De ces écrits licencieux,
Dont ce pré nous offre l'image :
On y cherche les fleurs, les beautés du langage ;
Mais on n'y trouve hélas ! qu'un poison dangereux.

(*a*) Nom qu'on donne aux Enfans, pour marquer leur légéreté.

CHAPITRE SIXIEME.

Des Devoirs des Enfans envers leurs Pere & Mere.

VOus avez, mon cher Théotime, un Dieu à ſervir, une innocence à conſerver. Ce ſont-là deux devoirs dont vous ne pouvez vous diſpenſer. Mais il en eſt un autre non moins indiſpenſable; c'eſt l'obligation où vous êtes d'honorer ceux qui vous ont donné le jour. Je n'aurai pas ſans doute beaucoup de peine à vous porter à l'accompliſſement de ce devoir. Je ſais que votre cœur s'y porte aſſez de lui-même. Auſſi c'eſt moins pour réveiller dans vous les ſentimens dignes de tout fils bien né, que pour vous animer à les conſerver pendant toute votre vie, que je traite cette importante matiere. Car ce n'eſt point pour le préſent qu'il eſt à craindre que vous ne manquiez à cette obligation; c'eſt pour la ſuite. On n'a vu que trop d'Enfans dénaturés, qui par leur ingratitude & leur indocilité ont rempli d'amertumes la vie de ceux

dont ils l'avoient reçue eux-mêmes. Je ne vous citerai pas de pareils exemples. Ce sont des monstres qui vous feroient horreur, & qui méritent d'être ensevelis dans un éternel oubli. J'ai trop bonne opinion de vous, pour vous croire capable de les imiter. Ah ! il vaudroit mieux que vous eussiez été étouffé dans le sein de votre mere, que si vous troubliez ses jours par une conduite indigne d'un fils bien né.

Souvenez-vous donc, qu'après Dieu, vous ne devez rien tant aimer & honorer que les auteurs de votre naissance. Dieu en a fait un commandement exprès à tous les hommes. Mais quand même il ne vous l'auroit pas ordonné, il devroit vous suffire de savoir que c'est d'eux, après Dieu, que vous tenez la vie, qu'ils ont eu soin de votre enfance, qu'ils vous ont porté entre leurs bras, qu'ils ont essuyé vos larmes, qu'ils vous ont nourri & élevé, qu'ils continuent à veiller sur votre éducation, & qu'ils emploient leurs peines & leurs sueurs à vous préparer une fortune avantageuse. Tous ces bienfaits sont comme autant de voix éclatantes, qui vous font entendre que vous ne sauriez trop les aimer, les honorer &

leur

leur obéir. Jesus-Christ lui-même nous a donné l'exemple de cette obéissance filiale. Il étoit le Maître du Ciel & de la Terre, tout étoit soumis à son empire; cependant l'Évangile nous apprend qu'il étoit soumis à Joseph & à Marie sa mere, & qu'il passa les trente premieres années de sa vie sous leurs yeux, uniquement occupé à leur obéir.

Isaac avoit déja donné dans l'ancienne Loi un exemple éclatant de cette obéissance filiale. Car son pere Abraham l'ayant conduit sur une montagne pour l'y immoler, selon l'ordre qu'il en avoit reçu du Ciel, ce fils vertueux se soumit aussi-tôt à sa volonté, & se laissa attacher sur le bûcher, prêt à y recevoir le coup mortel que son pere se disposoit à lui porter. Mais Dieu ne voulut pas que la mort fût la récompense d'une obéissance aussi généreuse. Content du sacrifice de son cœur, il fit entendre sa voix à Abraham, au moment qu'il levoit le bras pour frapper cette innocente victime; il lui défendit de l'immoler; & pour prix de sa fidélité, il lui promit qu'il répandroit ses bénédictions sur Isaac, qu'il lui donneroit une postérité aussi nombreuse

que les étoiles du Ciel, & que toutes les Nations seroient bénies dans ses descendans.

C'est ainsi que Dieu se plaît à récompenser l'obéissance des enfans soumis aux ordres de leur pere, au lieu qu'il n'a que des chatimens & des malédictions pour ceux qui manquent à ce devoir sacré. L'exemple d'Absalon vous en fournira une preuve bien convaincante.

Ce fils ingrat ayant porté la révolte jusqu'à prendre les armes contre son pere, & jusqu'à vouloir le faire périr; David envoya ses troupes pour s'opposer à ses desseins, recommandant néanmoins au Général de l'armée d'épargner Absalon, supposé qu'on eût l'avantage sur lui. Les deux armées en étant venues aux mains, celle d'Absalon, quoique plus nombreuse, fut entiérement défaite, & le jeune Prince lui-même fut obligé de prendre la fuite; mais la mule sur laquelle il étoit monté, ayant passé sous un chêne fort touffu, ses cheveux qui étoient extrêmement longs, s'embarrasserent dans ses branches, & il y resta suspendu jusqu'à ce que Joab vint lui percer le cœur de trois dards, malgré la défense de David; Dieu ayant sans doute permis la déso-

béissance de ce Général, pour punir la révolte & l'ingratitude d'Absalon.

Vous voyez par-là, mon cher Théotime, combien un fils se rend coupable, en refusant d'obéir aux auteurs de sa naissance, & combien vous devez avoir en horreur une pareille conduite. Mais vous ne devez pas éviter avec moins de soin, tout ce qui pourroit être contraire au respect que vous leur devez. Ce fut-là le crime de Cham, & la source de tous ses malheurs. Ce fils ingrat eut l'audace de se moquer de son pere, malgré l'exemple de ses freres qui se comporterent envers lui de la maniere la plus respectueuse. Mais aussi son crime ne resta pas impuni. Car Noé ayant appris à son réveil ce qui s'étoit passé, il lança les plus terribles anathêmes contre le téméraire Cham, prédisant qu'il ramperoit toujours aux pieds de ses freres; au lieu qu'il bénit Sem & Japhet, & leur annonça toute sorte de prospérités. Le Seigneur ne manqua pas de ratifier les anathêmes & les promesses de Noé. Cham traîna sa vie dans la misére & parmi des malheurs qui s'étendirent sur toute sa race, tandis que ses freres furent heureux pendant toute leur

vie, & transmirent leur bonheur à leurs descendans.

Il semble que Dieu se comporte encore de la même façon envers les hommes. Il est rare que les mauvais fils prospérent. Non-seulement ils sont un objet de haine & de mépris pour tous les gens de bien; mais encore on leur voit souvent éprouver des calamités qui sont le juste châtiment du peu de respect qu'ils ont eu pour leur pere ou pour leur mere. Au contraire, Dieu semble se plaire à répandre, à pleines mains, ses bénédictions sur les enfans dociles & respectueux. Tâchez donc de les attirer sur vous par une conduite digne d'un fils bien né, & songez que manquer de respect à votre pere ou à votre mere, ce seroit en manquer en quelque sorte à Dieu même, puisqu'ils tiennent sa place à votre égard.

Mais ce n'est pas assez de leur obéir & de les respecter, il faut encore les aimer d'un amour tendre & sincere qui vous porte à éviter ce qui pourroit leur déplaire, à faire ce qui pourroit leur être agréable, à les consoler dans leurs afflictions, & à les assister dans leurs besoins, si jamais il arrivoit que votre secours leur

fût nécessaire. Les Payens & les Idolâtres eux-mêmes nous ont donné les plus beaux exemples de cet amour filial. Jugez-en par ce trait que nous fournit l'histoire du Japon.

Une femme étoit restée veuve avec trois garçons, & ne subsistoit que de leur travail. Ils étoient tous Idolâtres. Or comme ces jeunes gens, ou faute d'être employés, ou peut-être pour n'avoir pas été élevés à ce genre de vie, ne gagnoient pas suffisamment, ils prirent une étrange résolution. On avoit depuis peu publié que quiconque saisiroit un voleur, & l'ameneroit au Magistrat, toucheroit une somme fort considérable. Les trois freres, que la pauvreté de leur mere touchoit encore plus que leur propre indigence, s'accordent entr'eux, qu'un des trois passera pour voleur, & que les deux autres le meneront au Juge. Ils tirent au sort pour voir qui sera la victime de l'amour filial, & le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier & conduire comme un criminel. Il subit l'interrogatoire; il déclare qu'il a volé : sur quoi on l'envoie en prison, & ses freres touchent la somme promise. Ceux-ci, avant que de s'en retourner chez eux, trouverent mo-

yen d'entrer dans la prison. Là, croyant n'être vus de personne, ils se mirent à embrasser tendrement le prisonnier, & les trois freres ne purent se séparer sans verser beaucoup de larmes. Le Magistrat, qui par hasard étoit en un lieu d'où il pouvoit les appercevoir, fut extrêmement surpris de voir un criminel de si bonne amitié avec ceux qui l'avoient livré à la justice. Il appella un de ses gens, lui donna ordre de suivre les deux délateurs jusqu'au logis où ils se retireroient, & lui enjoignit expressément de ne les point perdre de vue, qu'il ne fût bien instruit de tout ce qui pouvoit le mettre au fait d'une chose aussi étonnante, que celle dont il venoit d'être témoin. Le domestique obéit, fit toutes les diligences qui lui étoient recommandées, & rapporta à son Maître, qu'ayant vu entrer les deux freres dans une maison, il s'en étoit approché, & leur avoit entendu raconter à leur mere tout ce que je viens de dire; que la pauvre femme, à cette nouvelle, avoit jetté des cris lamentables, qu'elle avoit dit à ses enfans qu'ils pouvoient reporter l'argent qu'on leur avoit donné, & qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de se conserver la vie aux dépens de celle de son

fils. Le Juge fort surpris de ce récit, fait venir le prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, lui fait diverses questions pour voir s'il ne se couperoit point. Enfin voyant que toutes ses réponses s'accordoient parfaitement, & qu'il ne pouvoit en rien tirer par adresse, il lui déclara ce qu'il savoit, & l'obligea ainsi d'avouer tout. Il alla ensuite faire son rapport à l'Empereur, & ce Prince frappé d'une action si héroïque, voulut voir les trois freres, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cens écus de rente, & cinq cens à chacun des deux autres.

L'exemple que je vais vous rapporter n'est pas moins admirable que celui que vous venez de lire. Pendant la guerre civile qui divisoit les Romains du temps d'Auguste & d'Antoine, Metellus & son fils s'étoient séparés, & avoient suivi un parti différent. Le pere s'étoit attaché à Antoine, & le fils avoit épousé les intérêts d'Auguste. Ce dernier ayant vaincu son rival dans la bataille d'Actium, Metellus se trouva parmi ceux qui avoient été faits prisonniers, & il fut conduit avec les autres en présence d'Auguste. On avoit peine à le reconnoître, tant il avoit été

défiguré par les fatigues de la guerre, & par les incommodités de sa prison ; mais son fils ne s'y trompa pas. Dès qu'il l'eut apperçu, il vola dans ses bras, l'arrosa de ses larmes, l'embrassa tendrement, & comme il craignoit qu'Auguste ne lui fit éprouver les effets de son ressentiment & de sa vengeance, il lui adressa la parole, & lui parla ainsi : *Seigneur, vous voyez mon pere à vos pieds. Je conviens qu'il a mérité votre colere, en prennant les armes contre vous ; mais vous savez aussi que de mon côté j'ai mérité une récompense, en marchant fidélement sous vos étendards. Daignez donc m'accorder la grace que je vais vous demander. Je ne prétends pas que vous sacrifiiez votre vengeance, & que vous laissiez sa faute impunie ; tout ce que je demande, c'est que vous donniez à mon pere la récompense qui m'est due, & que vous me fassiez subir, à sa place, les châtimens & la mort que vous lui réservez.* La priere & les larmes de ce tendre fils ne furent pas inutiles. Car Auguste fut si touché de l'amour qu'il témoignoit pour son pere, que quoiqu'il fût fort irrité contre Metellus, il lui pardonna tout de suite, & lui accorda la liberté.

Je

Je pourrois rapporter ici mille autres traits pareils dont l'hiſtoire fait mention ; mais il ſeroit inutile d'entrer dans un plus long détail. Vous devez aſſez ſentir qu'il ſeroit indigne d'un Chrétien de ſe laiſſer ſurpaſſer en ce point par les Payens, puiſqu'outre la voix de la nature qui nous parle ainſi qu'à eux, Dieu nous commande expreſſément d'honorer les auteurs de notre naiſſance. Vous ne vous trouverez ſans doute jamais dans des circonſtances qui exigent que vous expoſiez à perdre la vie, pour conſerver celle de votre pere ou de votre mere, comme ces généreux enfans dont je vous ai cité l'exemple. Auſſi ce n'eſt point là ce que je demande de vous. Ce que j'exige, c'eſt que vous leur obéiſſiez avec promptitude, que vous écoutiez leurs avis avec une entiere docilité, que vous ne leur parliez jamais qu'avec un reſpect profond, que vous cherchiez à leur plaire en tout, & que vous évitiez avec ſoin tout ce qui pourroit leur déplaire.

Telle étoit la conduite du jeune Prince (a) que la France perdit il y a quelques années, & dont elle ne ſauroit trop re-

(a) Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

gretter la perte. Comme il faisoit difficulté de se prêter à une chose qu'on exigeoit de lui, on lui fit entendre que son refus pourroit déplaire à Monseigneur le Dauphin. Ce peu de mots suffit pour l'engager à vaincre sa répugnance. *Que Papa ne se fâche pas*, s'écria-t-il aussi-tôt, *qu'il ne soit point fâché; je ferai tout ce qu'il voudra.*

Telle devroit être la conduite de tout fils bien né. Quiconque manque au respect, à l'obéissance & à l'amour qu'il doit aux auteurs de sa naissance, ne mérite ni le titre de Chrétien, ni même le nom d'homme. Il ne doit être regardé que comme un monstre odieux, & indigne d'habiter parmi les hommes.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des devoirs des Enfans envers ceux qui ſont chargés de leur éducation.

LEs devoirs d'un diſciple envers ceux dont il reçoit l'éducation, ſont à-peu-près les mêmes que ceux d'un fils envers ceux dont il a reçu la vie ; puiſqu'un maître eſt comme un ſecond pere. C'étoit-là du moins l'idée qu'Alexandre (*a*) s'étoit formée d'Ariſtote ſon précepteur. Il diſoit ſouvent qu'il n'étoit pas moins redevable à Ariſtote, qu'à Philippe ſon pere, puiſque ſi celui-ci lui avoit donné la vie, celui-là lui avoit appris à bien vivre. C'eſt ainſi que le fils de Ciceron parloit de ſon maître Cratippe. *Sachez*, écrivoit-il à un de ſes amis, *que j'ai pour*

(*a*) Roi de Macédoine, renommé par ſa valeur & par ſes conquêtes. Il vivoit environ 350 ans avant Jeſus-Chriſt. Ariſtote ne ſe rendit pas moins célébre par ſa ſcience & par ſes écrits qui ſont encore eſtimés de tous les ſavans.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Cratippe le même amour qu'un fils a pour son pere. Non-seulement je prends plaisir à l'entendre parler en public, mais je me fais encore un devoir de m'entretenir avec lui en particulier, & je passe souvent les jours & les nuits avec lui.

C'est sur ce point de vue, mon cher Théotime, que vous devez envisager vos maîtres. Vous devez les regarder comme vos bienfaiteurs, & être pénétré pour eux de l'amour le plus sincere & de la plus vive reconnoissance. Il faudroit n'avoir point de cœur, ou du moins n'en avoir qu'un mauvais, pour manquer à ce devoir. L'éducation est le plus grand des bienfaits. Quand nous sortons des mains de la nature, nous sommes comme un bloc de marbre brut & informe. Pour nous rendre tels que nous devons être, il faut qu'on nous redresse, & qu'on nous instruise & qu'on nous éclaire, ainsi qu'on travaille & qu'on polit le marbre, pour en faire une belle statue. Or c'est à nos maîtres que nous sommes redevables de ces sentimens & de ces connoissances qui éclairent notre esprit & qui forment notre cœur. Quel amour, quelle reconnoissance ne leur devons-nous donc pas pour un si grand bienfait?

L'Empereur Marc-Aurele (*a*) étoit si pénétré de ses sentimens, qu'il les porta même jusqu'à un excès blâmable, en faisant placer les statues de ses précepteurs parmi celles de ses dieux, & en immolant tous les ans des victimes sur leurs tombeaux. Les animaux eux-mêmes nous ont donné quelquefois l'exemple de cet amour, & de cette reconnoissance que nous devons à nos maîtres. On vit autrefois à Rome un lion affamé épargner & défendre dans l'arene un esclave qui avoit été condamné à être dévoré par les bêtes. On voulut savoir quelle étoit la cause d'un événement si extraordinaire, & on découvrit que cet esclave ayant trouvé autrefois ce lion abandonné dans un bois, tandis qu'il étoit jeune, l'avoit pris entre ses bras, lui avoit arraché une épine qui lui blessoit le pied, & l'avoit nourri pendant quelque temps. Voilà ce qui calma la cruauté de cet animal féroce, & ce qui l'engagea à prendre la défense de celui qu'on offroit à son avidité.

(*a*) Il mérita par sa sagesse le surnom de Philosophe. La morale qu'il a laissée dans ses livres est de toute l'antiquité profane, celle qui approche le plus de la morale de l'Évangile. Il vivoit vers la fin du second siecle.

Mais qu'eſt-ce que ce bienfait, en comparaiſon des ſervices que vous recevez de vos maîtres ? Combien de ronces & d'épines n'arrachent-ils pas de votre cœur ? Avec quel ſoin ne nourriſſent-ils pas votre eſprit & votre ame des plus ſalutaires maximes ? Ne ſeriez-vous donc pas plus inſenſible que les animaux, ſi vous ne répondiez à leurs bienfaits que par l'indifférence & l'ingratitude, ſi vous veniez à ſuivre l'exemple de tant de jeunes gens, qui n'ont pas plutôt fini leurs études, qu'ils ſe font comme un point d'honneur de méconnoître, & ſouvent même de mépriſer ceux qui ont employé leurs travaux & leurs ſoins à les élever, ſi comme eux vous faiſiez uſage d'une langue que vos maîtres ont en quelque ſorte déliée, pour les déchirer, & lancer mille traits contr'eux ? Ah ! ſi je croyois que vous fuſſiez jamais capable d'une pareille noirceur, je ne vous regarderois plus que comme un enfant dénaturé, puiſqu'il n'y a rien de plus indigne de l'homme que l'ingratitude, & ſur-tout l'ingratitude envers ceux dont on a reçu un auſſi grand bien que l'éducation.

Mais non, j'ai trop bonne idée de vous, pour former un ſoupçon ſi injurieux

à votre cœur. Je crois seulement devoir vous prévenir contre une chose qui pourroit affoiblir les sentimens d'amour & de reconnoissance que vous devez avoir pour vos maîtres. C'est la sévérité dont ils seront peut-être obligés d'user à votre égard. Car on ne voit que trop d'enfans à qui une légere réprimande fait oublier les plus grands services, & qui irrités de la juste sévérité de leurs maîtres, les regardent plutôt comme leurs ennemis, que comme leurs bienfaiteurs. Voici une Fable qui vous fera sentir ce que vous devez penser sur cet article, si vous vous trouviez jamais dans une pareille situation.

FABLE.

La Vigne & le Vigneron.

LA Vigne se plaignoit un jour au Vigneron,
De ce qu'il lui coupoit maint & maint rejetton,
Dont le feuillage épais & le bois inutile,
Loin de la rendre plus fertile,
Auroient épuisé sa vigueur.
Eh ! pourquoi donc, lui disoit-elle,
Me traitez-vous avec tant de rigueur ?
Pour mon bien vous montrez du zele ;

Je suis l'objet de vos sueurs ;
Vous m'aimez ; cependant vous m'arrachez des pleurs.
L'amour est donc si sévere ?
Que vous pénétrez peu dans mon intention,
Lui répondit alors le prudent Vigneron !
Vous croyez que ces coups partent de ma colere.
Ah ! connoissez mieux mon dessein.
Dans le mal que j'ai pu vous faire,
Votre intérêt à seul conduit ma main.
Si je ne coupois point tout ce bois inutile,
Bientôt vous deviendriez stérile ;
Vous ne produiriez plus ni des fruits ni des fleurs.
Au lieu qu'en vous faisant répandre quelques pleurs,
Je vous rends beaucoup plus fertile ;
Et de Bacchus (*a*) sur vous j'attire les faveurs.
C'est à vous, jeunes gens, que ma Fable s'adresse.
Connoissez à ces traits l'amour & la sagesse,
De ceux qui veillent sur vos mœurs.
S'ils vous font quelquefois éprouver leurs rigueurs ;

(*a*) Dieu du vin.

Ce n'eſt pas que pour vous ils manquent de
tendreſſe ;
Ils cherchent ſeulement à vous rendre meilleurs.

Oui, mon cher Théotime, la ſévérité de vos maîtres n'eſt qu'un effet du zele qu'ils ont pour vos intérêts. Ce n'eſt point à vous, c'eſt à vos défauts qu'ils en veulent ; ils cherchent à prévenir les ravages que ces défauts naiſſans pourroient vous cauſer dans la ſuite, s'ils venoient à prendre racine dans votre ame. Vous reconnoîtrez un jour qu'ils avoient raiſon d'en agir de la ſorte, & loin de leur en ſavoir mauvais gré, vous ne pourrez pas vous empêcher de leur en témoigner votre reconnoiſſance ; ainſi qu'il arriva au malade dont je vais vous raconter l'aventure.

FABLE.

Le Malade & le Chirurgien.

UN Malade avoit un ulcere
Qui lui faiſoit ſouffrir les plus vives douleurs.
Emplâtres de toutes couleurs
Étoient bien employés ; mais on avoit beau faire ;
Ils étoient employés en vain,
Le mal alloit toujours ſon train :

Il fallut se résoudre à couper la chair vive.
On fait donc avertir un maître Opérateur,
Fameux Chirurgien, habile Découpeur,
Qui retiroit les gens de la fatale rive (*a*).
Notre homme sur le champ arrive,
Tire ses instrumens, fait maint préparatif,
Et met enfin la main sur sa triste victime.
D'abord elle tint bon; mais quand on fut au vif;
Du malade aussi-tôt la colere s'anime,
Il roule des yeux furieux,
Et parmi ses transports fougueux;
Contre son bienfaiteur il vomit mille injures;
L'accable de paroles dures,
Le traite de cruel, de bourreau, d'assassin,
Et pour le payer de son zele,
Il lui jure à la fin une haine éternelle.
L'Opérateur pourtant va toujours son chemin;
Met l'appareil sur la blessure,
Et donne des moyens pour achever la cure.
Tout réussit au mieux, & l'homme estropié
Dans huit jours se trouva sur pié.
Son bienfaiteur alors vint lui rendre visite:
Devant vous, lui dit-il, vous voyez l'assassin
Qui l'autre jour sur vous osa porter la main.

(*a*) Des portes de la mort.

Il vient subir ici la peine qu'il mérite.
Ah ! que dites-vous là, lui répondit soudain
Le malade animé par la reconnoissance ?
Ne me reproche plus ces mots que la douleur
M'arracha par sa violence :
Je sens que je vous dois, hélas ! tout mon bonheur ;
Je sais que sans votre rigueur,
J'aurois traversé l'onde noire. (*a*)
Vous serez à jamais présent à ma mémoire ;
Vous vivrez toujours dans mon cœur.
Il l'embrasse à ces mots, le comble de largesses ;
Et par les plus tendres caresses,
Il lui témoigne son ardeur.
Les Maîtres dont l'humeur sévere,
En gênant vos desirs, maintenant vous déplaît,
De votre gratitude un jour seront l'objet,
Et vous regarderez leur rigueur salutaire,
Comme le plus rare bienfait.

Ne croyez pas, mon cher Théotime, que je vous en impose par de vaines paroles. Je ne vous dis ici, que ce que l'expérience nous démontre tous les jours.

(*a*) Je serois mort. Selon la Fable, les morts étoient obligés de traverser l'Acheron dont l'eau étoit noire.

Nous voyons ordinairement que ceux qui ont été traités avec le plus de rigueur pendant leur enfance, sont aussi ceux qui ont le plus de reconnoissance pour leurs maîtres, parce qu'ils comprennent que moins on épargnoit leurs défauts, plus on les aimoit.

On demandoit un jour au jeune Duc de Bourgogne, lequel de ses trois garçons de la chambre il aimoit le mieux. C'est un tel, répondit-il, parce qu'il ne me passoit rien dans mon bas âge, & qu'il alloit redire tout ce que je faisois de mal, afin que l'on me corrigeât. Apprenez par l'exemple de ce jeune Prince à aimer ceux qui pourroient vous faire de la peine, dans le dessein de vous corriger. Les corrections sont souvent plus salutaires que les caresses & les flatteries. L'indulgence ne fait que fomenter & entretenir nos défauts, au lieu qu'une prudente sévérité les détruit. C'est ce que vous allez voir dans la Fable suivante.

FABLE.

L'Enfant malade.

CERTAIN jeune écolier, l'idole de sa mere,
Et partant un peu volontaire,

Étoit un jour sorti de l'étroite prison,
Où le retenoit Apollon, (*a*)
Pour passer au logis un certain jour de fête :
Comme il s'y trouvoit mieux que dans sa pension,
Mon lutin se mit dans la tête,
De prolonger le temps qu'il devoit y rester.
Il falloit un prétexte ; il sut bien l'inventer.
Un écolier toujours a maladie en poche :
Il fait donc le malade ; & lorsque l'heure approche
Où du logis il faut partir,
Le drôle se met à pâlir ;
Il rejette des mets que des yeux il dévore.
A quel point de côté ! Quelle douleur de dents !
Je n'en puis plus. O ciel ! La rate encore !
Ma mere, je succombe aux douleurs que je sens.
A ces mots, il verse des larmes,
Quoiqu'il n'ait d'autre mal que de se bien porter.
Aussi-tôt la mere en alarmes
Mande les Médecins, les veut tous consulter.
La Faculté paroît. Maint Docteur galénique (*b*)

(*a*) Dieu des Sciences & des Arts.

(*b*) On nomme ainsi les Médecins à cause de Galien ; qui, après Hippocrate, passe pour le plus grand Médecin de l'antiquité.

S'assemble auprès de mon frippon.
La tendre maman leur explique
Son mal, sa situation.
On délibere, on examine ;
Chacun fait sa longue oraison ;
Et quoique le pouls soit fort bon,
Pour l'honneur de la médécine,
On conclut, d'une voix, à la purgation.
Fut dit, fut fait. On apporte la fiole
Qui renfermoit l'insipide boisson.
On la présente à notre drôle.
Il la voit, il la sent ; mais à la seule odeur
Il détourne la tête, il crie, il se désole,
Et rejette en pleurant cette amere liqueur.
La mere au déséspoir, l'exhorte, le console ;
Elle fait apporter la boîte des bonbons ;
Et pour lui déguiser l'odeur médicinale,
Lui présente biscuits, massepains, macarons.
Notre cadet les goûte, ensuite il les avale,
Puis dit qu'il en est soulagé,
Et que plus il en a mangé,
Moins il est tourmenté par la fievre cruelle.
La maman à cette nouvelle,
Bannit la médécine avec tous ses docteurs.
Fiere d'avoir trouvé ce nouvel antidote,
Au poupon elle n'en fait faute,

Et lui fournit force douceurs.
Cependant le lutin s'applaudit de sa ruse,
Se rit de sa maman qu'il trompe & qu'il abuse;
Et trouvant le remede bon,
Il fait durer la maladie,
Et differe la guérison.
Il fallut cependant finir la comédie.
Le pere vieux routier, non des plus complaisans,
Voit le malade, l'examine,
Et comprend d'abord à sa mine,
Que pour déraciner son mal en peu de temps,
Il falloit employer remedes d'autre espece,
Et chasser d'abord la paresse.
Que Monsieur parte, & qu'aussi-tôt
On exige de lui les leçons & le thême.
Monsieur part sans dire le mot,
Se contentant de pester en lui-même,
De ce qu'on dérangeoit son aimable système.
Mais s'ennuyant bientôt du thême & des leçons,
Et voulant ratraper encor quelques bonbons,
Il revient à son jeu comique,
Et ressuscite la colique.
Mais le papa sévere au lieu de macarons,
Ne lui fait présenter que de fades bouillons,
Écarte loin de lui sa trop crédule mere,
Et lui donne en sa place un gouverneur austere.

Pour cette fois le remede opéra.
L'écolier fut bientôt las de la maladie :
Bien tôt ſon ventre murmura.
Ne trouvant plus ſon compte à cette tromperie ;
Dans un moment la tête fut guérie,
La colique ſe retira ;
Et la mere comprit qu'une rigueur prudente
Guérit les maux du cœur & de l'eſprit,
Au lieu que la douceur toujours trop indulgente
Les entretient & les aigrit.

CHAPITRE HUITIEME.

De la Docilité.

CE n'eſt pas aſſez, mon cher Théotime, d'avoir du reſpect, de l'amour & de la reconnoiſſance pour ceux qui travaillent à votre éducation. Vous devez encore être docile à leurs avis & à leurs inſtructions. La docilité a toujours été regardée comme le principal devoir des diſciples envers leurs Maîtres. Vos Maîtres ſont vos guides ; vous devez donc vous laiſſer conduire par eux. Ils ont des lumieres ſupérieures aux vôtres : il convient donc que

que vous préfériez leurs avis à vos propres idées. Quand vos parens vous ont mis sous leur conduite ; ils ont prétendu que vous leur obéissiez en tout : se seroit donc désobéir en quelque sorte à vos parens, que de résister à la volonté de ceux qui tiennent leur place.

Toutes ces raisons doivent vous faire comprendre combien il est juste & raisonnable que vous soyez docile aux ordres de ceux qui sont chargés de votre conduite ; le jeune Duc de Bourgogne l'avoit bien compris, quoiqu'il fût élevé à un rang qui sembloit le dispenser de la docilité que les autres Enfans doivent à leurs Maîtres. Il avoit un jour contredit son Gouverneur, & dans la vivacité de la dispute, il s'échappa jusqu'à lui dire : nous verrons qui de nous deux aura raison. Mais faisant réflexion que cette saillie étoit contraire à la déférence & à la docilité qu'il lui devoit, il ajouta incontinent après : ce sera vous sans doute, parce que vous êtes plus raisonnable que moi.

Les disciples de Pythagore (*a*) ne se

(*a*) C'étoit un des plus grands philosophes de l'antiquité. On dit qu'il faisoit subir à ses disciples un novi-

distinguoient pas moins par leur docilité. Ils regardoient toutes ses paroles comme des oracles qu'il n'étoit pas permis de révoquer en doute, & quand quelqu'un vouloit combattre leurs sentimens, ils ne lui faisoient point d'autre réponse, que celle-ci : le Maître l'a dit, *Magister dixit.* Il seroit bien à souhaiter que les Enfans tinssent encore aujourd'hui le même langage. Mais il s'en faut bien qu'ils aient la même docilité pour leurs Maîtres. Au lieu de cette parfaite soumission, on ne remarque dans la plupart que révoltes, que désobéissances, que murmures ; & il suffit souvent qu'on leur commande une chose, pour qu'ils s'obstinent à ne pas la faire. Faut-il être surpris après cela s'ils font si peu de progrès dans les études & dans les chemins de la vertu ?

Que diriez-vous d'un voyageur qui prendroit un guide pour le diriger dans sa route, & qui refusant de suivre le chemin qu'il lui montre, marcheroit à son

---

ciat de silence qui duroit au moins deux ans, & qu'il faisoit durer au moins cinq années pour ceux qu'il jugeoit les plus enclins à parler. Après avoir enseigné dans la Grece, il se retira dans l'Italie, où il se fit beaucoup estimer & respecter par sa science & par sa vertu. Il vivoit environ 540 ans avant Jesus-Christ.

gré dans des sentiers détournés. Vous le regarderiez sans doute comme un insensé, qui ne pourroit manquer de s'égarer, & qui ne parviendroit jamais au terme qu'il s'est proposé. Eh bien, ce voyageur est l'image d'un enfant indocile, qui fermant l'oreille aux sages avis de ses Maîtres, veut se conduire selon ses caprices, & ne suivre que sa volonté propre. Avec de pareilles dispositions, peut-il prendre une bonne éducation ? Incapable de se conduire par lui-même, il ne veut pas se laisser guider par ceux qui ont plus de connoissances & d'expériences que lui; il s'égarera donc infailliblement, & il éprouvera le funeste sort d'un jeune papillon, dont l'exemple va vous servir d'instruction, & vous fera sentir les tristes suites de l'indocilité.

FABLE.

Le vieux Papillon & le jeune.

FUYEZ, mon fils, fuyez cette flamme infidelle,
Disoit un jour à son cher nourrisson
Un vieux routier de Papillon.

Moi-même maintes fois je m'y suis brûlé l'aîle;
Moi-même maintes fois j'ai manqué d'y rester.
Fuyez-le donc, vous dis-je, avec un soin extrême :
Le jeune papillon promit de l'éviter.
Mais pourquoi donc, disoit-il en lui-même,
Me tant recommander d'éviter ce flambeau ?
Il est si brillant & si beau !
Les vieilles gens sont trop timides.
Un Nain leur paroît un Géant ;
Un petit moucheron leur est un éléphant.
S'il falloit les prendre pour guides,
On ne verroit par-tout que pieges, que danger.
Voyons donc ces lueurs qu'on nous dit si perfides,
Et mettons-nous nous-mêmes en état d'en juger.
A ces mots, tout au tour des flammes homicides,
Notre Papilloneau se met à voltiger.
Il n'y ressent d'abord qu'une chaleur flatteuse.
Il suit cette amorce trompeuse ;
De plus près il veut la sentir.
La flamme par sa violence

Le consume & le fait périr :
Voilà ce que produit la désobéissance.

Retenez bien cette leçon, mon cher Théotime, & soyez bien persuadé que l'indocilité est toujours funeste aux Enfans qui refusent de prendre les lumieres de leurs guides pour regle de leur conduite. Si elle ne les entraîne pas toujours dans le désordre & dans le déréglement des mœurs ; du moins elles les empêche de faire des progrès dans les sciences, & de se former l'esprit. Car il en est d'un Enfant que l'on veut élever & instruire, comme d'un coursier fougueux que l'on entreprend de dresser. Donnez le soin de cet animal au plus habile Écuyer ; si malgré tous ses soins, ils s'obstine à secouer le frein, à se cabrer, à reculer, à se refuser aux contours & aux évolutions auxquelles on veut l'assujettir ; jamais il ne se formera, jamais il ne pourra être d'aucun usage. Jettez la meilleure semence dans un champ fertile ; si la terre ne la reçoit pas dans son sein, si on n'a pas soin de la couvrir, afin de l'y faire germer, elle deviendra inutile, & le champ ne produira aucun fruit. Ce que je dis de ce champ, nous pouvons le dire éga-

lement d'un Enfant indocile. En vain jetteroit-on dans son esprit des semences de science & de vertu, en vain lui donneroit-on les plus salutaires instructions; s'il ne seconde pas les soins de ses Maîtres par sa docilité, ils se fatigueront inutilement & à pure perte, & toutes leurs instructions ne produiront aucun fruit.

Voulez-vous une comparaison qui vous fasse encore mieux sentir l'importance de la docilité? Prenez une masse de fer, & essayez de la plier; vous l'essayerez en vain. Sa rigidité supérieure à tous vos efforts mettroit obstacle à vos vœux. Prenez au contraire de l'argile ou de la cire. Vous la plierez sans peine. Vous la façonnerez à votre gré. Vous en formerez toutes sortes de figures, sans qu'il vous en coûte aucun effort. D'où vient cette différence? C'est que la cire est docile à toutes les impressions qu'on lui donne, au lieu que le fer est inflexible. Voilà pourquoi vous ne pourriez rien faire avec l'un, tandis qu'avec l'autre vous feriez tout ce que vous voudriez. Il n'est pas nécessaire de faire l'application de cette comparaison. Vous devez assez sentir que le fer est l'image d'un esprit

indocile, & que la cire représente un Enfant obéissant. C'est aussi par cette comparaison qu'un Maître prudent reprit autrefois son disciple de son indocilité. Voici le fait.

FABLE.

Le Maître & le Disciple.

CERTAIN jeune écolier indocile & mutin,
Se souciant fort peu du grec & du latin,
Au lieu de s'occuper à lire,
En classe employoit tout son temps
A former avec de la cire
Des marmousets des jeux d'Enfans.
Son Argus (*a*) l'apperçoit, & d'abord d'importance
Il le réprimande, il le tance :
Autant en emporte le vent.
Il fait tout comme auparavant.
Nouveaux avis, nouvelles remontrances,
Nouveaux pensums, nouvelles pénitences
De la part du sévere Argus,
Mais pensums, avis superflus.

(*a*) On se sert de ce nom pour désigner un Maître vigilant, parce qu'Argus, selon la Fable, avoit cent yeux, dont cinquante étoient toujours ouverts.

Notre lutin toujours en revient à la cire.
Or que faire à cela ? Que dire ?
Le Mentor comprit bien que c'étoit battre l'air (a).
Il prend donc un parti plus sage.
Il prend quelques morceau de fer ;
S'approche du mutin, regarde son ouvrage :
Que vous travaillez bien, lui dit-il en riant !
Ces figures en cire annoncent du talent.
J'en suis ravi, mon fils ; mais de votre industrie
Faites usage, je vous prie,
Sur ces morceaux de fer, & tâchez d'en former
Quelque portrait, quelque figure.
D'y mettre votre temps bien loin de vous blâmer ;
J'en serai très-charmé, c'est moi qui vous l'assure.
Qu'exigez-vous de moi, dit alors l'écolier ?
Le fer ne peut pas se plier ;
Et vous prétendez que j'en tire
Même parti que de la cire.
Non, non, mes efforts seroient vains ;
Et la chose n'est pas possible.
Rendez ce fer moins inflexible,

(a) Travailler inutilement.

Et

Et je remplirai vos desseins.
Vous raisonnez au mieux, reprit le Maître habile
Qui vouloit corriger son indocilité.
Mais apprenez pourtant qu'il seroit plus facile
De façonner le fer malgré sa dureté,
Que de former l'esprit d'un Enfant indocile.
Voulez-vous donc que mes soins vigilans
Forment vos mœurs, cultivent vos talens,
Au lieu de contester, au lieu de contredire,
Soyez à mon égard, ce qu'est pour vous la cire.

C'EST à vous, ainsi qu'à cet Enfant, que cette leçon s'adresse; profitez-en, mon cher Théotime, & gardez-vous bien d'imiter la conduite de ces Enfans indociles, qui semblent se faire un plaisir de s'opposer en tout à la volonté de leurs Maîtres, sans que les avis & les punitions mêmes puissent les faire plier. Rien de plus odieux que ces sortes de mutineries; puisqu'elles sont la marque d'un esprit faux, d'un mauvais cœur, & d'un caractere opiniâtre & inflexible. L'on pardonne bien une négligence, une vivacité, un premier mouvement; mais on ne pardonne pas une indocilité soutenue.

On regarde un Enfant qui persiste dans ses mutineries, comme indigne de tout soin, & on l'abandonne à son mauvais caractere. Mais au contraire on ne peut s'empêcher d'aimer un Enfant docile, on se fait un plaisir de l'instruire, on a mille attentions particulieres pour lui, parce qu'on voit que les leçons qu'on lui donne, semblables à la semence qui tombe dans une bonne terre, fructifieront au centuple.

Faites-vous donc un devoir de déférer aux avis de vos Maîtres dans tout ce qui regarde vos études & votre conduite. Soyez entre leurs mains comme l'argile entre celles de l'artisan, qui lui fait prendre à son gré toutes sortes de formes. Il vous en coûtera dans les commencemens; mais vous serez bien dédommagé des violences que vous serez obligé de vous faire, par les avantages que vous retirerez de votre docilité, je veux dire, par l'amour & l'estime de vos Maîtres, par la satisfaction de vos parens, & par les progrès que vous ferez dans les sciences & dans le chemin de la vertu. D'ailleurs cette contrainte ne durera pas toujours. Il viendra un temps où vous jouirez de la liberté, sans être exposé à en abuser,

Mais pour le présent, il est absolument nécessaire que vous soyez soumis à la conduite des personnes sages qui président à votre éducation. Vous vous laisseriez infailliblement entraîner par vos desirs, si vous étiez livré à vous-même, & vous éprouveriez que la liberté vous seroit mille fois plus funeste, que l'espece de contrainte où vous vivez. Je vais tâcher de vous faire sentir cette vérité par une Fable qui terminera ce Chapitre.

FABLE.

Le Serin.

UN Serin que le sort avoit fait prisonnier,
Ne pouvoit pas souffrir la cage.
En vain on lui disoit que ce doux esclavage
Le délivroit de l'épervier ;
En vain pour lui plein de tendresse,
Son Maître s'occupoit sans cesse,
A lui faire oublier l'ennui de sa prison ;
En vain il le formoit avec la serinette,
Lui faisoit faire l'échelette,
Le regaloit de maint bonbon,
Lui traçoit dans un payſage

Des arbres & des champs une fidelle image ;
Tout cela ne peut rien sur l'oiseau dégoûté.
Le drole n'en vouloit qu'à la réalité.
Car enfin, disoit-il, en son petit langage ;
Cet appareil est bel & bon ;
Mais de quelque ornement que l'on pare ma cage,
Elle n'est après tout qu'une belle prison ;
La clef des champs, voilà ma seule passion.
Tandis que dans lui-même il parloit de la sorte,
Le Maître vient le voir, & par un cas fortuit
Après avoir garni sa cage d'un biscuit,
Il oublie en partant d'en refermer la porte.
On juge bien que le reclus
Ne rappella point son argus,
Pour lui donner avis de son inadvertance.
Mais profitant soudain de cette circonstance,
Sans tarder un moment, sans faire ses adieux.
Loin de son manoir odieux,
Il s'enfuit d'une aîle legere :
Le voilà donc enfin au comble de ses vœux.
Loin des yeux d'un Maître sévere,
Il comptoit l'insensé dans ce nouvel état,
Jouir d'un destin plus prospere.
Mais il comptoit sans un vieux chat,
Qui sur un toit voisin étant en sentinelle,

Au moment qu'il battoit de l'aîle,
Vous le croque en guise d'un rat.
Défions-nous toujours de l'appas agréable
Que nous offre la liberté.
Souvent en terminant notre captivité,
Elle rend notre sort encor plus déplorable.

CHAPITRE NEUVIEME.

Des Devoirs des Enfans envers leurs égaux.

VOs égaux sont après vos parens & vos maîtres, ceux avec qui vous avez le plus de rapport, & dont il vous importe le plus de mériter l'amour & l'estime; parce que c'est de-là que dépend le repos & le bonheur de votre vie. Il est désagréable de se voir sans cesse en butte au mépris & aux railleries de ceux avec qui l'on est obligé de vivre. Or c'est ce qui vous arriveroit, si vous n'aviez pas soin de régler votre conduite envers vos égaux, & d'éviter certains défauts qui vous rendroient odieux & mépriſable à leurs yeux. Je réduis tous ces défauts à

trois principaux, qui sont comme la source d'où naissent toutes les inimitiés & les divisions qui régnent parmi les Enfans.

Le premier, c'est la fierté, qui fait qu'on s'estime plus que les autres, & qu'on les regarde avec mépris, soit parce qu'on a plus de talens qu'eux, soit parce qu'on est d'une naissance plus distinguée. Vous ne sauriez croire, mon cher Théotime, combien ce défaut est contraire à l'esprit du Christianisme, qui veut que nous nous regardions tous comme des freres, & combien il nous rend odieux aux autres. Je me souviens d'en avoir vu un exemple frappant dans une pension où je me trouvois. Parmi les Enfans qui la composoient, il y en avoit un qui étoit si fier de sa naissance, qu'il ne parloit presque jamais d'autre chose. Ce ton avantageux commença d'abord à indisposer contre lui tous ceux qui le fréquentoient. Cependant comme on regardoit ces éloges qu'il se donnoit à lui-même, comme un effet de son étourderie, plutôt que comme une marque de sa fierté, on les lui pardonnoit sans peine. Mais il s'expliqua un jour d'une maniere si hautaine, qu'il révolta tous les esprits contre

lui. Il étoit en récréation avec un de ses condisciples, dont l'origine n'étoit pas aussi illustre que la sienne. Celui-ci, qui croyoit être avec son égal, ou qui savoit du moins qu'en qualité de pensionnaires, tous les Enfans sont égaux, lui parla & se comporta envers lui avec la même familiarité dont il avoit coutume d'user envers les autres. Mais notre jeune fanfaron croyant qu'il lui manquoit de respect, prit aussi-tôt un air sérieux, & l'apostrophant avec un ton fier & impérieux, comment me parlez-vous, lui dit-il ? Ne savez-vous pas que je suis Marquis. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre la fable de tous les pensionnaires. Aussi-tôt ils s'attroupent autour de lui, & affectant de le saluer profondément, ils lui prodiguent par dérision le titre de Noble & de Marquis. La scene finit pas là. Dès que quelqu'un le rencontroit, il renouvelloit la même cérémonie. On le traitoit sans cesse de Monsieur le Marquis. Enfin la dérision alla si loin, que ne pouvant plus souffrir les traits malins qu'on lui lançoit de toutes parts, il fut obligé de quitter la pension, & apprit à ses dépens que l'orgueil & la fierté ne servent

qu'à faire mépriser ceux qui cherchent le plus à se faire estimer.

Loin donc de vous tous ces airs de hauteur & de mépris qui semblent insulter aux autres. Quelque supériorité que vous ayez sur eux par la naissance ou par les talens, ne faites jamais connoître par vos discours ou par vos manieres que vous vous préférez à eux. Soyez doux, affable & complaisant envers tous vos condisciples ; faites-vous un plaisir de leur rendre service, lorsque vous en aurez l'occasion, & évitez avec soin tout ce qui pourroit leur faire la moindre peine. Par-là vous vous attirerez leur estime & leur affection, au lieu que s'ils ne voient dans vous que de l'indifférence & du mépris, ils auront infailliblement pour vous les mêmes sentimens, & ils se feront un plaisir malin de relever vos défauts, & de rabattre votre fierté par les traits de raillerie les plus piquans.

FABLE.

L'Abeille & le Papillon.

JE n'ai jamais aimé l'orgueil & la fierté ;
Et je ne puis souffrir certains vils personnages,

Qui pour avoir acquis un nom, des équipages,
Perdent le souvenir de ce qu'ils ont été,
Et pensent bonnement que leur vaine parure,
Faisant oublier leur roture,
Purifie aussi-tôt leur sang,
Et les éleve au premier rang.
Pour dissiper la sotte ivresse
Des orgueilleux de cette espece,
Je ne voudrois d'autre contrepoison;
Que ces mots d'une Abeille à certain Papillon.
Nouvel habitant de ce monde,
Et sortant seulement de sa sombre prison,
Ce Papillon nouveau faisoit le fanfaron,
Et regardant tout à la ronde,
Il se préféroit sans façon
A tous les animaux qui s'offroient à sa vue.
Qui pourroit, disoit-il, sans avoir la berlue,
A mes brillans attraits comparer sa beauté?
Voyez l'or & l'azur éclater sur mes ailes.
Où pourra-t-on trouver des couleurs aussi belles?
L'Abeille n'a de beau, que son activité:
Que trouvera-t-on dans la mouche
Qui puisse charmer & qui touche!
Hélas! son air & sa couleur

Ne ſont propres qu'à faire peur.
Et ce long animal qu'on nomme Demoiſelle,
Avec moi pourroit-il entrer en parallele ?
Rien de fin dans ſes traits, nulle proportion.
Dans lui tout eſt groſſier, dans moi tout eſt mignon.
Non, non, rien n'égale ma gloire.
Je n'ai qu'à déployer mes attraits enchanteurs,
Auſſi-tôt les plus belles fleurs
Sur tout autre rival m'accordent la victoire :
Ainſi parloit mon freluquet,
Lorſqu'il fut acoſté par une Abeille ſage
Qui ne pouvant ſouffrir cet orgueilleux langage,
Par ce prudent avis rabattit ſon caquet.
Je ſens, dit-elle, l'avantage
Que vous avez ſur nous, Monſieur le Papillon.
Vous êtes un vrai Cupidon ;
Rien n'égale l'éclat dont tout votre corps brille.
Mais voyez-vous cette chenille
Qui ſe traîne ſur le gazon ?
C'eſt ce que vous étiez n'a guere.
Loin donc de prendre ces grands airs,
Et de vanter ici vos agrémens divers ;

Songez qu'auparavant vous rampiez sur la terre,
Et qu'on vous confondoit avec les autres vers.

Le second défaut que vous devez éviter, sont les rapports & les délations touchant les défauts & la conduite de vos condisciples. On représente la discorde sous la figure d'une furie, tenant en main un tison ardent, & portant sur sa tête une foule de serpens qui vomissent par-tout le poison de la haine. Voilà le portrait fidele d'un délateur. Il n'est propre qu'à semer dans tous les cœurs la division & l'inimitié. Ses rapports sont la source d'une infinité de querelles & de dissentions. Mais en faisant de la peine aux autres, il se fait encore plus de tort à lui-même. Car rien n'est plus capable de rendre un enfant odieux, que le rôle de délateur. Il n'est plus regardé que comme un brouillon, & tout le monde se fait un devoir de le fuir & de le mépriser. Ce n'est pas, que ceux qui ont autorité sur vous, vous interrogeoient en secret sur certains défauts que vous auriez apperçus dans les autres, & qui pourroient infecter toute une classe, ou

toute une penſion, vous duſſiez garder le ſilence. Vous êtes alors obligé de parler, avant même qu'on vous interroge, pour prévenir l'incendie, autant qu'il dépend de vous. Mais dans ces occaſions même, il faut être extrêmement circonſpect, & ne dire que ce que vous ſavez & n'en pouvoir douter.

Du reſte, ne cherchez pas à éplucher les défauts des autres; mais bornez-vous ſeulement à connoître & à corriger les vôtres.

On ſe voit d'un autre œil, qu'on ne voit ſon prochain.

Le Fabricateur ſouverain
Nous créa beſaciers tous de même maniere,
Tant ceux du temps paſſé, que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

C'EST-à-dire, qu'il arrive ſouvent que nous reprenons dans les autres des taches qui nous défigurent, & que nous n'appercevons pas dans nous-mêmes. Je me rappelle à ce ſujet un trait qui confirmera ce que je dis ici.

FABLE.

Les deux Hommes laids.

DANS un cercle où l'on disputoit
Des agrémens de la figure,
Il se trouva par aventure,
Deux hommes dont l'histoire a tracé ce portrait:
Teint olivâtre & large bouche,
Poil rouge, nez camard, menton de vieille;
œil louche,
Tels étoient à-peu-près ces deux minois fallots.
L'un des deux reconnoissoit simplement ses
défauts.
Mais l'autre nonobstant sa figure bisarre,
(Dans ce siecle sur-tout, la chose n'est pas rare)
Croyoit avoir bonne façon;
Et quoiqu'il ne fût qu'un Esope (*a*),
Il pensoit être un Cupidon (*b*).
Bien plus : notre homme misanthrope
Se rioit de son compagnon.
Oh la belle figure ! oh le joli poupon !

(*a*) Esope est aussi célébre par la difformité de son corps que par la beauté de son esprit.

(*b*) Cupidon étoit fils de Venus, Déesse de la beauté. On se sert de ce nom pour désigner un homme bienfait,

Non, je crois, disoit-il, que jusques à notre âge
On n'a rien vu de si mignon.
Il faudroit montrer ce visage,
Ainsi que l'on fait voir la curiosité.
Le peuple sûrement en seroit enchanté.
De notre goguenard tel étoit le langage.
L'autre ne dit le mot, mais prenant un miroir;
Et forçant son homme à s'y voir:
A votre piquante sémonce
Ce miroir, lui dit-il, servira de réponse.
Écoutez-le attentivement.
Il vous répondra sûrement,
Que vous épargneriez plus les défauts des autres,
Si vous connoissiez mieux les vôtres.

Le troisieme défaut contre lequel vous devez vous tenir en garde, c'est la colere & la brusquerie. On voit souvent des Enfans qui ne peuvent rien souffrir. La moindre parole les irrite, & les fait éclater en plaintes & en murmures. Semblables à ces pierres d'où il sort des étincelles, si-tôt qu'on les frappe; au moindre choc, à la moindre dispute, ils s'emportent, ils prennent feu, & vomissent

souvent des torrens d'injures. C'eſt entendre bien peu ſes intérêts, que de ſe comporter de la ſorte. Cette conduite fait plus de tort à un Enfant, que tout ce qu'on pourroit faire ou dire contre lui. Par-là, non-ſeulement il décrie ſon caractere, mais encore il anime toujours plus les autres à l'attaquer. Car vous avez ſans doute remarqué, qu'ordinairement on ſe plaît à railler ſur le compte de ceux qui ne ſe prêtent pas au badinage, & qu'il ſuffit ſouvent qu'un Enfant témoigne qu'il entend avec peine certains mots piquants & certaines railleries, pour que les autres s'obſtinent à les lui répéter continuellement. Obſervez-vous donc ſur ce point, mon cher Théotime, & ayez ſoin de recevoir tous les traits qu'on pourra vous lancer avec un air riant, qui faſſe ſentir que vous ſavez badiner. Si vous vous comportez ainſi, vous ferez bientôt taire vos adverſaires, & vous deviendrez l'objet de leur eſtime & de leur amour, au lieu qu'en vous fâchant & en vous emportant, vous ne feriez que les irriter toujours plus contre vous.

FABLE.

Le petit Chien & ses Compagnons.

UN petit Chien un jour, traverſant une rue,
Où ſe trouvoit maint autre Chien,
Fut contraint devant eux de paſſer en revue.
A ſon allure, ainſi qu'à ſon maintien
Les autres le prenant pour un Milicien,
A ſes dépens voulurent rire.
On vous l'accueille donc d'abord en l'abboyant;
Puis on fait un grand cercle, on y met le paſſant,
Et chacun berne le beau ſire.
L'un lui lance un trait de ſatyre,
L'autre lui donne un coup de dent;
Mais le tout ſans vouloir lui nuire,
Et ſeulement en badinant.
Notre jeune étourdi n'étoit point patient.
Par quoi loin d'eſſuyer ce léger badinage
Avec un viſage riant,
Il prend un air, un ton méchant,
Et ſur les autres chiens il ſe jette avec rage.
Je vous laiſſe à penſer comment il s'en tira.
On vous l'étrilla d'importance,
Et de ſa hardieſſe il fit bien pénitence.

Cependant

Cependant un beau jour mon drole repassa
Par l'endroit où jadis il avoit fait naufrage ;
Mais alors devenu plus sage,
Il en agit tout autrement.
Vainement on le pince, on le mord, on l'agace;
Il souffre tout patiemment.
Il reçoit les coups avec grace,
Et les repousse adroitement.
Aussi bientôt sa politesse
Mit les rieurs de son côté.
Par tous les Chiens il fut fêté.
Brisaut (a) leur digne chef lui fit mainte caresse ;
Et lui tint ce discours dicté par la sagesse.
Voilà comment on est traité,
Quand on entend le badinage.
Mais quand on y répond par une humeur sauvage,
On est par-tout haï, mépriſé, détesté.

Ce que je vous dis ici est plus important que vous ne pensez, non-seulement pour le présent, mais encore pour la suite. Vous vous trouverez dans mille circonstances, où soit pour badiner, soit pour éprouver votre caractere; on vous attaque-

(a) Nom qu'on donne aux chiens.

ra sur certains défauts réels ou supposés. Si vous ne répondez pas à ces badinages avec cet air riant & cette politesse qu'on exige dans le monde, on vous regardera comme un homme sans éducation, & vous aurez mille désagrémens à essuyer dans les compagnies. Votre impolitesse pourroit même avoir des suites plus funestes. On a vu quelquefois des jeunes gens en venir aux dernieres extrêmités, pour n'avoir pas su supporter une légere raillerie. C'est ce qui causa la perte d'un jeune Gentilhomme nouvellement arrivé dans un Régiment. Fier de sa naissance & enflé de son prétendu mérite, il ne pouvoit pas souffrir qu'on badinât sur son compte, & il croyoit que tout le monde devoit le respecter. Cette conduite ne servit qu'à animer les jeunes Officiers contre lui. Plus il paroissoit sensible aux traits qu'on lui lançoit, plus on se plaisoit à les redoubler. Le jeune débarqué ne peut pas se contenir; à la fin il éclata; il mit l'épée à la main, & fut tué dans un duel qu'il se seroit aisément épargné, s'il avoit su plier son caractere inflexible, & se prêter au badinage. Cet exemple doit vous apprendre combien il est important de s'accoutumer de bonne heure à réprimer

les saillies d'une humeur chagrine, & à recevoir de bonne grace les traits d'une innocente raillerie.

CHAPITRE DIXIEME.

De la Science.

IL est peu d'enfans qui sentent l'importance de la science, & c'est pour cela qu'il en est si peu qui s'appliquent à l'acquérir. Car s'ils étoient instruits des avantages précieux qu'on en retire, ils ne pourroient pas s'empêcher de s'y porter avec la plus vive ardeur.

La science est pour notre esprit, ce que la clarté du jour est pour nos yeux. Elle nous éclaire, elle nous dirige dans toutes nos démarches. Elle nous fait connoître les charmes de la vérité, les beautés de la nature & la grandeur du Dieu qui en est l'auteur. Placez un homme dans l'obscurité, il ne distinguera aucun objet, il ne saura ni d'où il vient, ni où il va. Il sera exposé continuellement à faire de tristes chûtes. Il en est de même d'un homme ignorant. Semblable en

quelque sorte à ces idoles inanimées dont parle un Prophete ; il a des yeux sans voir, & des oreilles sans entendre. Les choses les plus simples. sont pour lui comme autant d'énigmes auxquelles il ne comprend rien. Son ignorance, telle qu'un nuage épais, éteint tous les rayons de son esprit, & le met presque au rang des brutes qui se laissent conduire par un instinct aveugle. C'est-là du moins l'idée qu'en ont conçu la plupart des Philosophes.

Un pere de famille vint un jour trouver Aristippe, l'un des plus grands Philosophes de la Grece, pour le prier d'admettre son fils au nombre de ses disciples, & de lui apprendre la Philosophie & les Belles-Lettres. Le Philosophe lui promit de s'en charger, à condition qu'il lui donneroit cent talens pour prix de ses peines. Mais le pere de famille effrayé par cette demande, & trop avare pour vouloir payer si cher l'éducation de son fils, dont il ne connoissoit pas l'importance ; il m'en coûteroit moins, dit-il, pour acheter un esclave. Eh bien achetez-le, reprit Aristippe, & vous en aurez deux.

Un autre pere de famille demanda au

même Philosophe, quel avantage pourroit procurer à son fils l'étude des sciences ? Le fruit qu'il en retirera, reprit Aristippe, c'est que quand votre fils assistera aux jeux publics, on ne verra pas à sa place une pierre assise sur une autre pierre. Qu'est-ce que prétendoit ce sage Philosophe par cette double réponse ? Il vouloit nous faire entendre qu'on pouvoit comparer un ignorant à un vil esclave, ou à une pierre, & il faisoit tant de cas de la science, que quelqu'un lui ayant demandé quelle différence il mettoit entre les savans & les ignorans ; la même, répondit-il, que celle qu'on remarque entre les coursiers qui ont été domptés, & ceux qui ne l'ont pas été.

Le fameux Diogene (*a*) n'étoit pas d'un sentiment différent. Comme on lui disoit un jour que les habitans de Mégare n'avoient aucun soin de faire instruire leurs enfans, tandis qu'ils s'appliquoient à bien élever leurs troupeaux ; à ce prix,

(*a*) Il faisoit profession de Philosophie, logeoit dans un tonneau, & n'avoit pour meubles qu'un bâton, une besace & une écuelle qu'il jetta, parce qu'il vit un jeune homme qui buvoit dans le creux de sa main. Alexandre dit en le voyant, que s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogene.

dit-il aussi-tôt d'un ton plaisant, j'aimerois mieux être le belier d'un Mégarien que son fils. Paroles expressives, qui doivent vous faire sentir que dans l'idée de ce philosophe, un animal bien dressé étoit préférable à un homme ignorant. Cette idée, au reste, n'est point particuliere à Diogene, & vous devez, sans doute, vous être apperçu qu'encore à présent, on n'a que du mépris pour les ignorans, & qu'on ne les désigne que sous les noms les plus vils.

Mais si l'ignorance a été méprisée dans tous les temps, on peut dire aussi que la science a toujours été l'objet de l'estime & de la vénération des hommes. Tout homme qui a l'esprit cultivé, peut se montrer par-tout, & par-tout il est avec distinction. On s'empresse de le voir & de jouir de sa conversation, on lui prodigue les honneurs & les éloges. Je pourrois vous citer ici l'exemple de Platon (*a*) que Denis, Tiran de Syracuse (*b*), alla recevoir sur

(*a*) Célébre Philosophe Grec, & l'un des plus beaux génies qui aient paru dans le monde.

(*b*) Sa cruauté le rendit si défiant, qu'on dit qu'il s'enfermoit dans une maison souterreine, où personne ne pouvoit entrer sans avoir quitté ses habits, de peur qu'il n'y eût des armes cachées dessous. Il vivoit environ 400 ans avant Jesus Christ.

le rivage, & fit monter à côté de lui sur son char, pour le conduire comme en triomphe dans son palais. Je pourrois vous dire aussi qu'Alexandre ayant pris la ville de Thebes, & l'ayant condamnée à périr par les flammes, il ordonna qu'on épargnât la demeure & la postérité de Pindare, pour marquer l'estime & la vénération qu'il avoit pour ce poëte célébre.

Mais pour vous proposer un exemple qui soit plus à portée, je vous rapporterai ici les succès d'un enfant, qui soutint dernierement, à l'âge de huit ou neuf ans, un acte public sur la Grammaire, la Géographie, l'Histoire & la Langue Latine. J'aurois voulu que vous fussiez témoin des applaudissemens qu'il reçut; ils vous auroient mieux fait sentir le prix de la science, que tout ce que je pourrois vous dire. A peine avoit-il satisfait à une question, qu'on entendoit de tout côté le bruit d'un battement de mains général, accompagné de ces paroles: *Que cela est admirable! que cela est charmant! heureux le pere qui a un tel fils.* Mais ce fut sur-tout à la fin de la séance, que chacun s'empressa de lui témoigner sa satisfaction. On se l'arrachoit, pour ainsi dire: on

formoit un cercle autour de lui, pour que chacun pût avoir le plaisir de le voir; on ne pouvoit se lasser de le contempler. C'étoit à qui lui feroit le plus de caresses; il devint le sujet de toutes les conversations, & ses brillans succès, annoncés, dans les papiers publics, firent l'objet de l'admiration de toute la France.

Le célébre Pic de la Mirandole avoit déja donné un pareil exemple à l'univers. Dans sa jeunesse il avoit fait de si grands progrès dans l'étude, que quelques personnes étonnées de sa prodigieuse doctrine, voulurent le faire passer pour Magicien; mais on découvrit bien-tôt que son érudition ne venoit que de la facilité de son esprit & de ses talens extraordinaires. On le vit à l'âge de vingt-quatre ans soutenir des theses sur toutes les sciences, & quoiqu'il soit mort fort jeune, il a laissé des Ouvrages qui sont admirés de tous les Savans.

Le jeune Peiresc, natif d'Aix en Provence, ne se distingua pas moins par son savoir dès les premieres années de sa vie. A l'âge de sept ans, il se sentit assez de capacité pour demander la direction des études d'un frere cadet qu'il avoit. Son pere regarda sa demande comme une sail-

lie

lie d'enfant ; cependant il la lui accorda pour quelques jours, plutôt dans le dessein de le satisfaire, que dans l'espérance de le voir réussir. Mais il s'apperçut qu'il s'acquittoit si bien de cet emploi, qu'il le lui laissa pour toujours, sans avoir recours à aucun autre précepteur. En effet depuis lors le jeune Peiresc fut le Mentor de son frere, & il lui forma l'esprit aussi-bien qu'auroit pu le faire un habile maître.

Je ne prétends pas, mon cher Théotime, que vous imitiez en tout ces grands modéles. La nature ne vous a peut-être pas accordé d'aussi grands talens qu'à ces Enfans célébres. Mais du moins leur exemple doit vous animer à ne rien oublier, pour orner votre esprit de toutes les connoissances dont vous êtes capable ; puisqu'il vous fait sentir que rien ne nous rend plus estimable aux yeux des hommes que la science.

Mais ce qui vous doit engager encore plus à l'acquérir, c'est qu'il n'est aucun état & aucune condition, où elle ne soit d'un grand secours à ceux qui la possédent. Un homme instruit, dans quelqu'état qu'il soit, est semblable à un voyageur, qui connoissant parfaitement les routes qu'il doit suivre, arrive sûrement au

terme qu'il se propose. Au lieu qu'on pourroit comparer un ignorant à un aveugle qui ne marche qu'en tâtonnant, qui fait mille faux pas, & qui s'égare continuellement. On a beau être riche & puissant ; les richesses & les honneurs, sans le mérite, ne sont qu'un vain ornement.

D'un Magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

Un Crésus (*a*) stupide est regardé comme une belle statue qui brille au dehors, mais qui est dépourvue de sentiment & de jugement. Au contraire, la science est respectée jusques dans le sein de l'indigence. Souvent même elle fournit des ressources contre la pauvreté. La Fontaine fait bien sentir cette vérité dans une de ses Fables que je vais rapporter.

FABLE.

L'avantage de la Science.

ENTRE deux Bourgeois d'une ville
S'émeut jadis un différent.

(*a*) On donne ce nom aux gens riches, parce que Crésus, Roi de Lydie, possédoit des richesses immenses.

L'un étoit pauvre, mais habile.
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage ;
Prétendoit que tout homme sage
Étoit tenu de l'honorer.
C'étoit un homme sot ; car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il, souvent
Au Savant :
Vous vous croyez considérable.
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisieme chambre,
Vêtus au mois de Juin, comme au mois de Décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La République a bien affaire,
De gens qui ne dépensent rien.
Je ne sais d'homme nécessaire,
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait : notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la juppe,
Et celle qui la porte. Et vous qui dédiez
A Messieurs les gens de Finance

De méchans livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea, bien mieux qu'une satyre.
Mars (*a*) détruisit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asyle ;
Il reçut par-tout des mépris.
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur quérelle.
Laissez dire les sots ; le savoir a son prix.

Ne soyez donc pas surpris qu'on prenne tant de soins pour vous instruire, & qu'on vous exhorte si souvent à l'étude. On ne cherche en cela que votre intérêt. Vous n'êtes pas encore en état de le sentir ; mais vous le comprendrez dans la suite. Vous saurez bon gré à vos parens de vous avoir laissé la science pour héritage. C'est le bien le plus précieux que vous puissiez en recevoir. Il y a mille Crœsus ignorans qui donneroient la moitié de leurs revenus, pour avoir l'avantag

(*a*) Dieu de la guerre.

de posséder mille connoissances dont ils sentent l'utilité, & dont ils sont malheureusement privés. Mais ils ont beau faire; la science ne s'achète pas à prix d'argent. Leurs desirs seront toujours inutiles, & ils regretteront pendant toute leur vie la perte qu'ils ont faite, en négligeant de s'instruire pendant leur jeunesse.

Prévenez, mon cher Théotime, prévenez de pareils regrets. Imitez la sage conduite de la fourmi, qui fait ses provisions pendant la belle saison, pour avoir de quoi subsister pendant que les frimats & l'hyver la mettroient hors d'état de chercher sa nourriture. Vous êtes maintenant dans la belle saison, c'est-à-dire, dans l'âge le plus propre à acquérir les connoissances dont vous aurez besoin dans la suite. Une fois que cette heureuse saison est passée, on n'est plus à temps de revenir sur ses pas; on est retenu par d'autres occupations; on est rebuté du travail; on ne peut pas prendre sur soi de dévorer les premiers élémens des sciences qui sont toujours épineux, & on reste pendant toute sa vie enseveli dans les ténébres de l'ignorance. Profitez donc des beaux jours de votre enfance, pour acquérir un bien que vous rechercheriez inutilement dans

la suite. Vous ne sauriez croire combien vous vous féliciterez un jour d'avoir suivi mes conseils sur un point aussi essentiel.

CHAPITRE ONZIEME.

Des connoissances que doivent acquérir les Enfans.

LA science est un trésor qui ne s'acquiert que peu-à-peu & comme par dégrés. Vouloir apprendre tout à la fois, c'est s'exposer à ne jamais rien savoir. Il faut donc mettre de l'ordre dans vos études, & vous appliquer d'abord à orner votre esprit des connoissances qui conviennent le mieux à votre âge, & qui peuvent vous être le plus utiles. Je vais vous les marquer ici en détail, & vous en faire sentir l'importance, afin que vous puissiez vous régler sur ce plan.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que la science de la Religion doit être le premier objet de vos recherches. Vous savez que vous n'êtes au monde que pour connoître & pour aimer Dieu. Or, nous ne pouvons bien le connoître

que par la Religion, qui nous instruit & de ses perfections, & de ses mysteres, & de ses volontés. Notre raison est trop foible, pour nous diriger en ce point; & ceux qui n'ont pas été éclairés par le flambeau de la Religion, sont tombés dans les erreurs les plus monstrueuses. Les uns ont rendu les honneurs divines au soleil, à la lune, & aux différens astres. Les autres se sont prosternés devant des plantes & des animaux, (*a*) & les ont adorés comme des Dieux. Tous enfin ont regardé comme des vertus les vices les plus honteux, parce qu'ils s'étoient fait des Dieux qui leur en donnoient l'exemple. Nous aurions donné nous-mêmes dans ces déplorables égaremens, si nous avions été abandonnés à notre raison. Mais heureusement Dieu est venu lui-même sur la terre, pour nous éclairer. La doctrine qu'il nous a enseignée est le flambeau qui doit régler nos démarches, & la route qui doit nous conduire au souverain bonheur. Étudiez-là donc, mon cher Théotime, avec tout le soin dont vous êtes

(*a*) Les Egyptiens adoroient de Chats & des Crocodilles.

capable. Vous pouvez absolument vous passer des autres sciences ; mais vous ne pouvez pas vous passer de la connoissance des vérités de la Religion ; & ce seroit un crime que de négliger de s'en instruire. Écoutez avec respect & avec attention toutes les instructions qu'on vous donne sur un article si essentiel ; tâchez de vous en instruire par vous-même, en lisant attentivement le catéchisme & autres livres de piété qu'on vous mettra entre les mains ; & souvenez-vous qu'un Enfant qui néglige d'apprendre les vérités & les devoirs du Christianisme, ne peut être dans la suite qu'un mauvais Chrétien.

Après l'étude de la Religion, vous devez regarder celle de la langue latine, comme une des plus utiles & des plus importantes. Le latin est comme la clef des sciences. Les plus beaux ouvrages qui aient été faits sont écrits en cette langue. Comment pourrez-vous les lire & les comprendre, si vous l'ignorez. Vous entendrez souvent parler d'Horace, de Virgile, de Ciceron, & de plusieurs autres Auteurs Latins, qui sont connus de tout le monde : pourrez-vous en parler vous-même, si vous n'êtes pas en état

d'entendre leur langage ? Et quelle honte d'être obligé de confesser son ignorance par un stupide silence, tandis que ceux avec qui l'on converse, se font honneur par leur savoir !

D'ailleurs il y a mille circonstances, où le latin est absolument nécessaire. Car supposez que vous soyez destiné à l'Église ou au Barreau, jamais vous ne pourrez vous acquitter des devoirs attachés à ces conditions ; jamais même vous ne pourrez y entrer sans le secours de cette langue. La connoissance du latin est absolument nécessaire aux Magistrats & aux Ecclésiastiques, puisque la plupart des choses qu'ils doivent savoir, ne sont écrites qu'en latin. Négliger donc de s'en instruire, se seroit se fermer l'entrée de ces professions auxquelles vous êtes peut-être appellé. Ce seroit se priver de mille autres secours que la connoissance de cette langue nous fournit.

On est quelquefois exposé à voyager chez des peuples étrangers dont on ignore la langue. C'est ce qui vous arrivera souvent, sur-tout si vous entrez dans le service. Les étrangers n'entendront pas votre langage ; vous n'entendrez pas la leur ; vous ne pourrez avoir de ressource

que dans le latin. Car c'est la langue de tous les Peuples & de toutes les Nations. C'est un interprête qui se fait entendre dans tous les pays. Je rencontrai dernièrement un Anglois dans une auberge. Il m'aborda avec un air sombre & rêveur; il se mit à articuler quelques sons auxquels je n'entendis rien. Voyant que je ne le comprenois pas, il tâcha de s'exprimer par ses gestes. Mais ce langage muet ne fut pas plus intelligible pour moi que ses paroles. Je sentois vivement son embarras, & je cherchois le moyen de l'en tirer, lorsque je m'avisai de lui dire quelques mots latins. A l'instant, je vis renaître la sérénité sur son front. Il se jette aussi-tôt entre mes bras; il se félicite de m'avoir rencontré; il me parle, il m'interroge, il me fait entendre ce qu'il desire. Alors je satisfis à tous ses desirs; je lui procurai toutes les choses dont il avoit besoin; & il fut si sensible aux services que je lui rendis, que si j'avois voulu profiter de sa libéralité, il m'auroit comblé des plus grandes largesses.

Vous voyez donc, mon cher Théotime, que le latin est d'une très-grande utilité, & quelquefois même d'une abso-

lue néceſſité. Vous voyez qu'on ne cherche que votre intérêt quand on vous y applique, & que vous vous feriez tort à vous-même, ſi vous le négligiez, conſacrez-y donc tous vos ſoins, tandis que vous êtes dans l'âge le plus propre à l'apprendre. Appliquez-vous ſur-tout à en bien ſaiſir les principes, ſans leſquels on ne peut jamais le poſſéder parfaitement. Ceux qui ont négligé ces premiers élémens, dit un Auteur célébre, reſſemblent à ces Enfans qui ſont toujours infirmes, pour n'avoir pas été nourris d'un bon lait. Ne vous laiſſez pas rebuter par la ſéchéreſſe & par les difficultés qu'ils offrent aux commençans. Plus vous avancerez, plus ces difficultés diminueront. Vous marchez maintenant dans un chemin hériſſé d'épines. Mais ce chemin vous conduira dans un jardin délicieux, où vous trouverez des fleurs & des fruits précieux, dont la jouiſſance vous dédommagera abondamment des peines que vous aurez eſſuyées pour y parvenir. La Fable ſuivante vous fera mieux ſentir ce que je dis.

FABLE.

Flore & l'Enfant.

UN Enfant par hasard entra dans un jardin
Que Flore avoit orné des Fleurs les plus brillantes.
Roses, œillets, jonquilles, amarantes,
Soudain vinrent s'offrir aux yeux de mon lutin.
La beauté de ces fleurs le tente.
Il voudroit les cueillir toutes à la fois ;
Mais Flore (*a*) n'en laissa qu'une seule à son choix.
Il choisit donc d'abord la plus brillante,
Je veux dire la rose, & sur elle soudain
Il se mit à porter la main.
Mais comme il la sentit blessée
Par les traits dont la fleur se trouvoit hérissée ;
Indigné de sa trahison,
Va, péris, lui dit-il, sur ton triste buisson,
Je vais chercher une autre rose,
Qui, plus belle que toi, n'aura point d'aiguillon.
Il le fit bien ; mais à quoi bon ?
Ce fut par-tout la même chose.

(*a*) Déesse des jardins & des fleurs.

Voilà donc mon marmot qui se met à pleurer,
De ce qu'il ne peut pas avoir ce qu'il désire.
De ses pleurs enfantins Flore se mit à rire.
Cependant pour le rassurer,
Elle lui dit : mon fils ; en vain tu te chagrines,
Tu ne pourras point rencontrer
De rose qui soit sans épines.
Console-toi pourtant, & cesse de gémir.
Il ne tient qu'à toi de jouir
De cette fleur qui fait l'objet de ton envie.
Pour en venir à bout, tu n'as qu'à m'obéir.
Arrachez-moi les traits dont elle est investie ;
Ensuite sans danger tu pourras les cueillir.
A tout jeune écolier je dis la même chose.
Votre étude, ainsi que la rose,
A ses épines, ses ennuis.
Surmonte-les avec courage ;
Et puis vous aurez l'avantage
D'en recueillir sans peine & les fleurs & les fruits.

Au reste, l'étude du latin ne doit pas vous faire négliger celle de la langue françoise. Ces deux langues doivent, pour ainsi dire marcher de pair ; de façon qu'en quittant le College, vous en puissiez également faire usage. J'ose même

dire que notre langue doit avoir la préférence, parce que tous les jours on est obligé de parler ou d'écrire en françois. Quelle honte pour vous, si après avoir passé sept ou huit ans dans les classes, vous n'en saviez pas assez pour soutenir une conversation, ou pour écrire correctement une lettre. J'en lus dernièrement une qu'un Écolier écrivoit à son pere à l'occasion de la nouvelle année. Rien n'étoit plus risible. On eut dit que l'Enfant s'étoit appliqué à y rassembler toutes les fautes qu'on peut faire contre les regles de la grammaire & de l'orthographe. Le pere en étoit outré, & il vouloit le retirer du Collége, persuadé qu'il étoit incapable de rien apprendre, puisqu'après trois ans d'étude, il faisoit encore des solécismes si grossiers. Je m'opposai à sa résolution. Je lui fis entendre que les fautes que l'Écolier avoit laissé échapper dans sa lettre, venoient moins de son incapacité, que de sa négligence à étudier le françois, & qu'il falloit seulement l'obliger à lire tous les jours quelques pages de la Grammaire de Restaut, & à transcrire exactement quelques lignes d'un Livre bien écrit, afin qu'il apprît l'orthographe. Le pere

suivit mon conseil ; & cette méthode fut si utile à l'Enfant, que dans moins d'un an, il fut en état d'écrire très-exactement & très-correctement. Mettez-là vous-même en usage, mon cher Théotime, & soyez persuadé qu'en l'observant avec soin, avant la fin de vos études, vous saurez parfaitement votre langue, sans qu'il vous en ait beaucoup coûté pour l'apprendre.

L'étude de la géographie ne vous est pas moins nécessaire que celle du latin & du françois. Comme elle nous apprend la situation des diverses régions de la terre, dont on a si souvent occasion de parler dans les conversations, vous seriez exposé à y faire continuellement les plus grossieres bévues, si vous n'aviez pas quelque connoissance de cette science ; vous placeriez en Europe les pays de l'Amérique ou de l'Asie ; vous mettriez le continent à la place de la mer ; & vous vous rendriez le jouet de tous ceux qui seroient témoins de votre ignorance. Je n'oublierai jamais la confusion qu'essuya dernièrement un jeune homme dans un cercle où je me trouvois. On y parloit d'un voyageur qui étoit arrivé de Calais

(*a*) à Douvres dans deux heures, quoiqu'il y ait sept lieues de distance d'une de ces villes à l'autre. Le jeune homme entendant cela, ne sachant pas qu'on pût faire ce voyage que par mer ; il faut donc, dit-il aussi-tôt, que ce voyageur eût un bon cheval. Non, sans doute, lui répondit-on, car il n'avoit qu'un cheval de bois. Comment, répliqua-t-il, avec un cheval de bois faire sept lieues dans une heure & demie ; cela ne se peut pas, cela est inconcevable. La chose est pourtant arrivée, repartit quelqu'un ; mais il faut que vous sachiez que ce cheval avoit des aîles, & qu'il marchoit sur l'eau. Le jeune homme comprit alors que c'étoit un vaisseau ; il rougit, il pâlit, & se retira indigné contre lui-même, de ce qu'il s'étoit rendu la fable de toute l'assemblée par son ignorance. Que son exemple vous apprenne à ne pas négliger une science dont on a si souvent occasion de faire usage. Vous en pourrez prendre une teinture suffisante, en lisant attentivement un petit Livre intitulé, *la Géographie des Enfans*, & en parcou-

(*a*) Ces deux villes, dont la premiere appartient à la France, & la seconde à l'Angleterre, sont séparées par un bras de mer appellé *le Pas de Calais*.

rant

rant avec soin les différentes cartes qui représentent les quatre parties du monde.

A l'étude de la géographie il faut joindre celle de la chronologie, qui apprend l'ordre des temps qui se sont écoulés depuis la création du monde jusqu'à nous. Cette science vous sera extrêmement utile. Elle vous empêchera de confondre les événemens & de faire de ces anachronismes grossiers où tombent quelquefois ceux qui l'ignorent. Tel est celui que fit un Enfant, qui, en présence de plusieurs personnes, demandoit sérieusement à son pere, si Louis XIV n'avoit pas remporté quelque victoire sur Alexandre. Il étoit assez vaillant pour cela, répondit le pere, mais il y avoit un petit obstacle à surmonter; c'est qu'il auroit fallu qu'Alexandre fût ressuscité, car il étoit mort bien des siecles avant que Louis XIV parut au monde.

Mais l'étude à laquelle vous devez le plus vous appliquer, c'est celle de l'histoire, parce que c'est celle qui peut le plus contribuer à orner votre esprit, & à former votre cœur. L'histoire est comme un tableau qui nous représente tout ce qui s'est passé de plus remarquable sur la scene du monde. On y voit briller les traits des

vertus les plus héroïques. L'on y apprend à connoître les révolutions des Empires, & les mœurs des différens peuples qui ont habité la terre. Un homme qui sait bien l'histoire est un homme de tous les temps & de tous les pays; au lieu que celui qui l'ignore, est comme un sauvage stupide qui ne connoît que ce qui l'environne, & ce qui est sous ses yeux. Mais comme c'est un champ immense qu'on ne peut parcourir que dans un long espace de temps; vous pourrez vous borner pour le présent à l'histoire Sainte, à l'histoire de France & à l'histoire Romaine, comme à celles dont on a le plus souvent occasion de parler, & qu'un Enfant bien élevé ne doit pas ignorer. Si vous n'avez pas le temps de lire les nombreux volumes où ces histoires sont renfermées, vous pourrez vous contenter d'en lire les abrégés, où vous trouverez ce qu'il y a de plus important à savoir.

Ne croyez pas au reste, mon cher Théotime, que cette étude soit difficile & dégoûtante. Il n'est rien au contraire de plus amusant & de plus satisfaisant pour l'esprit. On voit tous les jours des personnes qui la préferent à tout autre amusement, & qui se privent même du sommeil, pour goûter le plaisir qu'on éprouve dans cette lecture.

Faites-en vous-même l'expérience ; elle aura sûrement pour vous les mêmes attraits. Vous aimez à entendre des traits frappans ; on ne peut pas vous faire un plus grand plaisir que de vous raconter quelqu'événement remarquable ; eh bien, vous trouverez de quoi contenter votre envie & votre curiosité, en lisant l'histoire, puisqu'elle renferme tout ce qui s'est passé de plus intéressant & de plus curieux parmi les différentes nations de l'univers. Lisez-là donc avec attention. Vous ne sauriez faire un meilleur usage du temps qui vous restera, après que vous aurez satisfait au devoir de la classe, qui doit passer avant tout. Vous y trouverez l'agréable joint à l'utile ; & en éclairant votre esprit par les connoissances qu'elle vous donnera, elle portera votre cœur à l'amour de la vertu, par les exemples frappans qu'elle vous offrira.

CHAPITRE DOUZIEME.

De l'application au Travail.

JE ne doute pas, mon cher Théotime, que vous ne desiriez avec ardeur d'orner votre esprit de toutes les connoissances

dont je viens de vous parler ; mais vous me demanderez, peut-être, quels sont les moyens que vous devez mettre en œuvre pour les acquérir ? Il n'en est point d'autre que l'étude & le travail. Car comme le champ le plus fertile ne produit aucun fruit s'il n'est pas cultivé, ainsi l'esprit le plus heureux reste stérile, & ne sert de rien, s'il n'est pas secondé par un travail constant & assidu. La fable que vous allez lire servira à confirmer cette vérité.

FABLE.

Le Diamant & le Lapidaire.

UN diamant informe & tout couvert de terre,
Ne pouvoit consentir à se laisser tailler ;
Et tandis que le Lapidaire
S'occupoit à le travailler,
Il poussoit les hauts cris, se mettoit en colere
Et lui disoit avec courroux :
Pourquoi me portez-vous de si terribles coups?
Vous ai-je donc fait quelque injure ?
On dit souvent que la nature

M'a donné trop de dureté ;
Mais vous avez sans doute une ame encor plus dure.
Ah ! mettez fin, de grace ; à votre cruauté,
Et tirez-moi de cette roue,
Où je me vois si maltraité.
Oui, mon ami, dit l'ouvrier, j'avoue
Que je vous traite avec rigueur.
Mais ne voyez-vous pas que je ne vous tourmente
Que pour vous procurer une vive splendeur ?
Si l'art ne polit pas votre masse brillante,
Vous resterez toujours sans prix & sans valeur,
La réponse étoit fort prudente,
Le diamant pourtant n'en fut pas converti ;
Il se plaignoit toujours par quelque nouveau cri.
Enfin touché par sa priere
L'Artiste se rend à ses vœux,
Et le laisse à un coin croupir dans la poussiere,
Il y resta long-temps sans éclat, sans lumiere,
Et dans un mépris odieux.
Il y seroit peut-être encore ;
Mais l'Artiste sur lui jettant un jour les yeux,
Quoi ! faut-il donc, dit-il, que la poudre dévore

Un diamant si précieux ?
Non, non, il faut que je l'en tire.
A ces mots, il le prend, & quoi qu'il pût lui dire,
Il fait jouer sur lui le fer & les ciseaux.
Bientôt le diamant poli par ses travaux
Prend une figure nouvelle.
Par le feu dont il étincelle,
Il éblouit tous les regards.
On vient le voir de toutes parts.
Le Prince même s'en étonne ;
Il veut voir le diamant.
On le place sur sa couronne,
Et par son vif éclat il en fait l'ornement ;
Lui qui jadis couvert de terre
Passoit pour une simple pierre
Et n'avoit aucun agrément.
La nature riche & féconde
Nous donneroit en vain l'esprit & les talens ;
Si le travail ne la seconde,
On ne tire aucun fruit de ses plus beaux présens.

Eussiez-vous donc les talens les plus sublimes, ces talens ne vous serviront de rien, à moins que vous n'ayez soin de les faire valoir. Mais au contraire, quand

même la nature ne vous auroit accordé que des dispositions médiocres pour les sciences ; vous pouvez cependant y faire les plus grands progrès, pourvu que vous suppléiez par une application constante à l'étude, ce qui vous manque du côté de la nature. C'est ainsi qu'on vient à bout de faire porter des fruits abondans à un champ stérile, à force de le cultiver ; car le travail triomphe de tous les obstales, & surmonte toutes les difficultés.

On prétend que Démosthene avoit trouvé dans ses dispositions naturelles des obstacles qui sembloient devoir le rendre incapable de parler jamais en public. Il avoit un défaut de langue qui l'empêchoit de prononcer plusieurs mots de suite ; sa voix étoit désagréable, & sa poitrine extrêmement foible. Mais sachant que le travail vient à bout de tout, loin de se laisser rebuter par les difficultés que la nature lui opposoit, il ne songea qu'à redoubler ses efforts pour les surmonter. Tantôt, pour corriger son bégayement, il se mettoit de petits cailloux dans la bouche, & récitoit ainsi plusieurs vers à haute voix. Tantôt, pour fortifier sa poitrine, il déclamoit en grimpant rapidement sur des lieux escarpés, on dit même qu'il resta

trois mois entiers dans un souterrein, ne s'y occupant qu'à régler ses tons & ses gestes qu'il faisoit devant un miroir, pour en remarquer mieux les défauts. Tous ces efforts ne furent pas inutiles : car à force de lutter contre la nature, il en triompha avec tant de succès, qu'il devint le plus grand des Orateurs de la Grece.

Ne vous découragez donc pas, si vous n'avez pas ces talens extraordinaires que la nature n'accorde que rarement. Mais à l'exemple de Démosthene, tâchez, comme je vous l'ai déja dit, de suppléer à la stérilité de vos talens par votre application à l'étude. Le fameux Philosophe Cléanthe (*a*) n'avoit qu'un génie borné ; mais pendant sa jeunesse, il se rendit si assidu & si attentif aux leçons de son maître Zenon, qu'il surpassa bientôt tous ses Condisciples, & devint la lumiere de son siecle. Ce ne sont pas les esprits les plus brillans, qui font le plus de progrès dans les sciences. Ce sont souvent ceux qui s'appliquent le plus au travail. Quelques Auteurs

(*a*) Il gagnoit sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir vaquer à l'étude pendant le jour. Il étoit Grec de nation, & vivoit environ 240 ans avant Jesus-Christ.

prétendent

prétendent que Boileau (*a*) n'avoit pas un génie supérieur ; mais personne ne travailla plus ses Ouvrages que lui. Il passoit quelquefois des jours entiers à polir & à limer un seul vers. Aussi il n'est point de pieces plus exactes & plus achevées que les siennes.

Mais quelle que soit la nature de vos dispositions, soit que vous ayez beaucoup de facilité, ou que vous en ayez peu, souvenez-vous que le travail vous est nécessaire pour réussir. Ce n'est que par ce moyen, que les plus grands génies ont acquis ces lumieres & cette science que nous admirons dans leurs Ouvrages. Pline l'Ancien (*b*) étoit si attentif à mettre son temps à profit, que lorsqu'il sortoit, il se faisoit porter dans un litiere, afin d'y pouvoir lire sans être détourné par les passans. Lorsqu'il fréquentoit le Barreau, il n'y alloit jamais sans porter un livre, afin de pouvoir employer à l'étude les mo-

(*a*) Célébre Poëte françois.

(*b*) Ce fut un des plus savans hommes de l'ancienne Rome. Il ne nous reste de lui que son Histoire Naturelle : Ouvrage qui renferme une érudition immense, & une infinité de choses très-curieuses. S'étant trop approché du Mont Vesuve, il fut la victime de sa curiosité, & mourut suffoqué par les flammes.

mens d'intervalle qu'il y avoit entre son arrivée & le commencement de l'audience. Pline le jeune (*a*), son neveu, avoit hérité de son ardeur pour l'étude. Il nous apprend lui-même, dans une de ses Lettres, que lorsqu'il alloit à la chasse, il portoit toujours ses tablettes, afin qu'au défaut de gibier, il pût en rapporter quelque nouvelle connoissance. Je pourrois encore vous citer l'exemple d'un ancien Philosophe nommé Carnéade, qui, tout occupé de son étude, oublioit souvent l'heure des repas, de sorte que sa servante étoit obligée de l'arracher par force de son cabinet, pour lui faire prendre quelque nourriture. On dit aussi que Diogene pendant son enfance, étoit extrêmement ardent pour l'étude. Etant allé un jour chez Antisthene, son maître, pour écouter ses leçons, celui-ci commença par le rebuter; lui disant qu'il n'avoit rien à lui apprendre. Ce refus ne découragea point Diogene, il ne servit au contraire qu'à lui faire redoubler ses prieres & ses instances. Mais Antisthene qui vouloit s'en débarrasser, ou qui peut-être ne cherchoit qu'à

(*a*) Nous avons de lui le Panégyrique de l'Empereur Trajan, & dix Livres de Lettres pleines de goût & de politesse.

éprouver sa constance, lui parla avec encore plus de dureté, & le menaça même de le frapper. Eh bien, s'écria alors Diogene, frappez-moi tant que vous voudrez; j'y consens, pourvu que vous me permettiez de vous écouter.

Mais voici deux exemples d'autant plus frappans, que ce sont des Enfans de votre âge qui nous les ont laissés. Le premier est celui d'un jeune Grec, nommé Euclide, qui malgré la défense qu'on avoit faite aux habitans de Mégare, où il demeuroit, de fréquenter les Athéniens, alloit néanmoins à Athenes tous les soirs à la faveur de la nuit, pour avoir l'avantage d'y entendre les leçons de Socrate, & en revenoit tous les matins, prenant pour cela un habit de femme avec un manteau de différentes couleurs, & se couvrant le visage d'un voile, afin qu'on ne pût pas le reconnoître. Le second exemple est celui du jeune Duc de Bourgogne, qui, pendant la longue maladie qui l'a enlevé à la France, sembloit ne regretter que ses Livres. Un jour qu'il se sentoit un peu mieux, il pria instamment son Gouverneur de vouloir bien les lui rendre, & comme celui-ci lui demanda la

raison de cet empressément qu'il montroit pour l'étude ; c'est, répondit-il, que je crains d'oublier ce que je sais, & qu'il y a mille choses que je desire d'apprendre. Après cela il ne faut pas être surpris, que quoiqu'il n'eût encore atteint que l'âge de neuf ans, il eût déja l'esprit orné de tant de connoissances.

Je vous l'ai déja dit, mon cher Théotime, & je ne saurois trop vous le répéter. L'amour du travail est la meilleure disposition qu'on puisse apporter à l'étude des sciences, & tout Écolier qui s'applique constamment, ne peut pas manquer d'y faire des progrès rapides. Accoutumez-vous donc de bonne heure à aimer le travail. Si vous n'en prenez pas le goût pendant votre jeunesse, vous ne le prendrez jamais, & vous ne serez jamais capable de rien. Peut-être dans les commencemens il vous coûtera ; mais quand une fois vous vous en serez fait une habitude, il se changera pour vous en plaisir. D'ailleurs les fruits que vous en retirerez, vous dédommageront abondamment des peines qu'il vous aura causé. Quoi de plus flatteur que de se voir à la tête d'une classe, que de laisser derriere soi ses rivaux ; que de faire la satisfaction

d'un pere & d'une mere, & de jouir de l'eſtime & de l'amitié de ſes Maîtres ? Or voilà ce que vous éprouverez, ſi vous vous appliquez conſtamment à l'étude : mais ſi vous la négligez, vous n'aurez pour partage que l'ignorance & le mépris, & vous aurez mille déſagrémens à eſſuyer, ſoit de la part de vos Maîtres, ſoit de la part de vos Parens, ſoit de la part de vos Condiſciples. C'eſt la belle leçon que faiſoit le ver à ſoie à un jeune Écolier dans la Fable ſuivante, dont je vais vous faire le récit.

FABLE.

L'Ecolier & le Ver à Soie.

DAns un College un Écolier
Peu ſtudieux, & n'aimant guere,
A feuilleter Clénard (*a*) & Deſpautere,
S'ennuyoit d'être priſonnier.
L'Enfant avoit un Ver à ſoie,
Son amuſement & ſa joie.
Un jour le regardant qui filoit ſon cocon,
Dont il s'enveloppoit & faiſoit ſa priſon,

(*a*) Auteur d'une Grammaire Grecque.

Il lui dit : mon ami, ta sottise est extrême,
A quoi bon t'enfermer toi-même ?
Le Ver lui répondit : ce n'est pas sans raison,
Qu'à filer je mets mon étude.
Pour fruit de mon travail & de ma sollitude,
Je serai bientôt papillon.
Leçon où la sagesse brille,
Et dont le sens est assez clair.
S'il n'avoit pas filé, ce Ver
Seroit toujours resté chenille.

CHAPITRE TREIZIEME.

De la Paresse & de l'Oisiveté.

LA paresse a toujours été le défaut le plus ordinaire aux Enfans. On a beau les prévenir contre ce vice honteux ; comme ils n'en prévoient pas les suites funestes, ils regardent ce qu'on leur en dit comme de vaines déclamations, & ils s'y livrent d'autant plus aisément, qu'elle ne se présente à eux, que sous un extérieur agréable, & qu'elle semble leur promettre un sort heureux. C'est là, peut-être, mon cher Théotime, l'idée

que vous vous êtes formé de la paresse. Ah ! si cela est, détrompez-vous, & apprenez à la mieux connoître. Voici le portrait qu'en a fait un de nos Poëtes Latins.

Il est, dit-il, au pied du Parnasse une caverne enfoncée que la nature a construite, sans que l'art lui ait prêté son secours. Au-devant de cet antre informe, se trouve un champ vaste & stérile, d'où la charrue n'approcha jamais, & où le Laboureur ne traça jamais aucun sillon. Au lieu d'épics dorés, la terre n'y produit que des ronces & des épines. Une paix profonde régne dans ce séjour. Le silence n'y est jamais interrompu par le chant des oiseaux. Le plus vil des quadrupedes y fait seulement entendre sa voix, pour annoncer aux habitans de ce lieu, ensevelis dans un profond sommeil, que le soleil est parvenu au milieu de sa course. L'on voit au fond de la caverne un lit de gazon environné de pavots. C'est-là que repose mollement une Déesse indolente à qui on a donné le nom de Paresse, Déesse chérie des Enfans & de la jeunesse, & souvent même de ceux qui sont dans un âge plus avancé. L'indolente Déité sort quelquefois de sa sombre demeure,

pour se montrer au grand jour ; mais elle peut à peine former quelques pas, malgré le secours d'un bâton sur lequel elle s'appuie. Semblable à la tortue, elle se traîne, plutôt qu'elle ne marche, elle hésite, elle chancelle. En vain elle fait effort pour ouvrir les yeux à la lumiere ; le sommeil ferme bientôt ses paupieres, & sa tête entraînée par son propre poids vient souvent frapper sa poitrine. A peine a-t-elle fait quelque pas, qu'elle s'arrête, pour se reposer sur un siege préparé par la molesse. A ses côtés, l'on voit l'Ignorance sa fille, qu'on reconnoît aux longues oreilles qui s'élevent jusqu'au-dessus de sa tête, & au noir bandeau qui lui couvre les yeux.

Voilà la fidelle peinture de la paresse, ou plutôt voilà l'image naturelle d'un Enfant paresseux. Les plus heureux talens périssent entre ses mains, & ne produisent aucun fruit. Uniquement occupé à satisfaire ses sens, il passe ses jours dans la molesse & dans une espece de léthargie. Un livre est pour lui un pesant fardeau ; s'il le prend quelquefois malgré lui, il le laisse bientôt échapper des mains. Il aime mieux s'ennuyer que de s'occuper, & l'ignorance lui paroît pré-

férable à des connoissances qu'il faudroit acheter au prix de sa tranquillité ; mais aussi le mépris l'accompagne par-tout. S'il est dans une classe, il y occupe toujours le dernier rang, & il n'éprouve de la part de ses Maîtres, que des réprimandes ou des punitions.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, ce sont les suites funestes de sa paresse, & les atteintes mortelles qu'elle porte à son innocence. Car sans compter la perte irréparable de sa jeunesse, qu'on doit regarder comme un très-grand mal ; l'oisiveté qui est la mere de tous les vices, ne peut pas manquer de le jetter dans le désordre. Ne pouvant pas s'occuper à faire le bien, il s'occupera à faire le mal, il se liera avec ceux qui lui ressemblent, il emploiera le temps de l'étude à des promenades dangereuses, à des discours suspects, & Dieu veuille que le mal n'aille pas plus loin. Ce n'est point ici un portrait d'imagination. L'expérience nous apprend qu'il est rare que la vertu habite dans le cœur d'un Enfant qui se laisse dominer par la paresse, & l'on peut dire en général que le vice marche toujours à la suite de l'oisiveté. Aussi l'on a toujours regardé le travail comme un des meilleurs pré-

servatifs contre le déréglement des mœurs. Il est rapporté dans la vie des Peres du Désert, que le Chef d'une maison de Solitaires, après avoir occupé le matin ses inférieurs à faire des corbeilles d'osier, les obligeoit le soir à les défaire, en sorte que c'étoit toujours à recommencer. Parmi la troupe des Solitaires, il s'en trouva un, qui se lassant de ce travail qui lui paroissoit inutile, alla trouver l'Abbé, & lui représenta naïvement qu'il étoit fort surpris, qu'on leur fît faire un pareil usage du temps, & que c'étoit ne rien faire, que de travailler pour détruire un moment après, ce que l'on avoit fait. Vous vous trompez, mon Frere, lui répondit l'Abbé, soyez persuadé que vous ne perdez pas le temps, & souvenez-vous que c'est beaucoup faire que d'éviter l'oisiveté.

Au reste, cette idée n'étoit point particuliere à ce solitaire. Tous les sages ont regardé la paresse & l'oisiveté comme le vice le plus pernicieux. L'on prétend même que parmi les loix que Dracon (*a*)

(*a*) Ces loix étoient si séveres, qu'on disoit qu'on les avoit écrites avec du sang & non avec de l'encre. On prétend qu'il fut étouffé sur le théâtre, par la quantité de robes, de bonnets & d'autres choses qu'on lui jettoit, pour lui marquer l'estime qu'on avoit pour lui.

avoit données aux Athéniens, il y en avoit une qui condamnoit à mort quiconque seroit convaincu de s'être adonné à ce vice. Cette loi vous paroîtra, sans doute, trop sévere; mais elle vous fera du moins sentir, quelle idée l'on a toujours eu d'un homme paresseux.

Fuyez donc la paresse, mon cher Théotime, comme un monstre qui ne vous flatte que pour vous livrer en proie à tous les vices. La Fable nous apprend que les Syrenes, par le son de leurs voix mélodieuses, attiroient les passans dans leur Isle, & qu'après les y avoir attirés, elles les plongeoient dans la molesse, & les changeoient enfin en bêtes. Ulysse ayant appris cela, & se trouvant obligé de passer devant la demeure de ces Nymphes perfides, se fit boucher les oreilles pour ne pas entendre leur voix, & par ce moyen il évita de tomber sous leur empire. La paresse est pour vous une de ces trompeuses Syrenes, elle cherche à vous attirer par ses charmes, afin de vous rendre semblable aux animaux par l'ignorance & par les vices où elle vous entraîneroit. Imitez la conduite du sage Ulysse. Fuyez ses funestes attraits, & faites-vous un devoir de consacrer votre jeunesse au

travail. L'oiſiveté vous flatteroit; mais elle vous perdroit. Le travail vous coûtera; mais il ſera pour vous la ſource de mille avantages précieux. Le Laboureur qui cultive & ſeme ſon champ, a plus de fatigues à eſſuyer, que celui qui laiſſe le ſien inculte. Mais auſſi le premier recueille une moiſſon abondante, tandis que le ſecond ſe voit réduit à une extrême indigence. Telle eſt la différence qu'il y a entre le pareſſeux, & celui qui aime le travail. La Fable ſuivante vous fera encore mieux ſentir ce que l'on doit penſer de l'un & de l'autre.

FABLE.

Le Pere inſtruiſant ſes deux Fils, par l'exemple de l'Abeille & du Papillon.

SUR le ſoir d'un jour de férie,
Pendant le regne du printemps,
Un pere dans une prairie
Se promenoit de compagnie
Avec ſes deux jeunes Enfans.
Ils avoient tous les deux les plus rares talens;
Mais leur conduite étoit toute contraire.

L'un étoit appliqué, docile, ſtudieux.
Et l'autre, aux Ecoliers, choſe aſſez ordinaire,
Aux muſes préféroit les jeux.
C'étoit un indolent un parfait pareſſeux.
Le pere avoit bien ſu ſaiſir ſon caractere;
Mais ce n'étoit pas tout; il vouloit le changer;
Et lui faire abhorrer ſa funeſte pareſſe.
Comme de ce deſſein il s'occupoit ſans ceſſe;
Dans la prairie il vit par haſard voltiger
Deux inſectes aîlés d'eſpece différente.
C'étoit le Papillon léger
Avec l'Abeille diligente.
Jamais plus belle occaſion.
De faire à ſes enfans une ſage leçon.
Auſſi le Pere en fit uſage;
Et mettant ſous leurs yeux ſes inſectes volans;
Dans ces animaux, mes Enfans,
J'apperçois, leur dit-il, votre fidelle image.
Vous qui pour le travail êtes rempli d'ardeur,
Vous reſſemblez à cette abeille ſage
Qui compoſe avec ſoin ſon exquiſe liqueur.
Pour fruit de vos travaux, vous aurez en partage
L'eſtime des humains, la ſcience & l'honneur.
Mais vous, mon Fils, qui pour l'étude
Montrez une ſi vive horreur,

Je vois avec inquiétude
Que vous êtes hélas ! semblable au Papillon.
Guidé par son libertinage,
Il voltige sur le gazon ;
Mais de tout ce vain badinage,
Il ne tire aucun avantage,
Et sans avoir rien fait, il arrive à la mort.
Vous imitez son goût volage ;
N'éprouverez-vous pas, mon Fils, son triste sort ?
A tout jeune Écolier je tiens même langage.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Des Amusemens & du Jeu.

EN vous interdisant la paresse & l'oisiveté, je ne prétends pas, mon cher Théotime, vous interdire entiérement les amusemens & le jeu. L'esprit ne peut pas toujours être appliqué. Il a besoin de se reposer de temps en temps, & de prendre quelques délassemens. On rapporte que Saint Jean l'Évangeliste, après avoir rempli les fonctions pénibles de son Apostolat, s'amusoit à apprivoiser une

perdrix, & que quelqu'un lui ayant témoigné sa surprise sur cela, il lui répondit, que comme un arc ne pouvoit pas toujours rester bandé, ainsi l'esprit de l'homme ne pouvoit pas toujours vaquer au travail. Je ne trouve donc pas mauvais que vous vous amusiez, & que vous fassiez succéder le repos à l'étude; mais j'ai cru seulement devoir vous donner quelques avis, pour que, dans les amusemens que vous vous permettrez, vous évitiez tout ce qui pourroit vous les rendre funestes, & les changer pour vous en poison.

Vous devez savoir que tous les amusemens ne sont pas permis. Il en est de dangereux & de criminels, tels que sont les spectacles, les conversations libres, les mauvaises lectures, &c. Vous devez par conséquent vous les interdire absolument. A la vérité ils satisfont au moment qu'on en jouit; mais cette satisfaction passagere est suivie des remords, de l'inquiétude, des reproches de la conscience, mille fois plus cruels que les plaisirs n'ont été flatteurs. Esaü eut du plaisir à manger du plat de légumes qu'il avoit achetés de son frere Jacob; mais lorsqu'après les avoir mangés, il vint à faire réflexion qu'ils lui avoient coûté son droit d'aînesse, il se

mit à rugir comme un lion, & il ne pouvoit pas se consoler d'avoir sacrifié les plus grands biens, pour un plaisir d'un moment. Tel est l'état de ceux qui, pour goûter une satisfaction passagere, perdent leur innocence, qui est le bien le plus précieux que nous ayons. Dieu veuille, mon cher Théotime, que ce ne soit jamais le vôtre. Vous ne voudriez pas, sans doute, avaler du poison, quoiqu'il fût mêlé avec du miel. C'est ainsi que vous devez vous comporter envers les plaisirs défendus. Vous devez les regarder comme un venin subtil, qui en flattant le goût, donne la mort à l'ame. L'Écriture Sainte nous fournit une image bien frappante de cette vérité dans la personne de Jonathas.

Ce jeune Prince étant allé un jour avec son Écuyer attaquer les Philistins, il jetta une telle épouvante dans leur camp, qu'ils tournerent leurs armes contre eux-mêmes; & qu'ils se mirent à se déchirer les uns les autres. Le bruit de ce désordre pénétra bientôt jusqu'au camp des Israélites, & Saül ayant conjecturé ce qui s'étoit passé, en voyant que Jonathas étoit absent, il résolut d'aller poursuivre sur le champ les ennemis, afin d'achever la victoire que son fils avoit si glorieusement commencée.

Mais

Mais avant que de partir, il fit ſerment de faire mourir quiconque prendroit la moindre nourriture avant la fin du jour. Tous les Soldats furent exacts à obſerver ſes ordres, quoiqu'ils euſſent trouvé une grande quantité de miel ſur le chemin. Mais Jonathas, qui ignoroit le ſerment de ſon pere, & dont les forces étoient épuiſées par les fatigues qu'il avoit eſſuyées dans le combat, trempa le bout de ſa baguette dans le miel & le porta à la bouche. Cependant on s'arrêta quelque temps ſur le ſoir, & après avoir pris quelques momens de repos, comme on vouloit ſe remettre en chemin, pour pourſuivre les Philiſtins pendant la nuit, Saül conſulta le Seigneur pour ſavoir quel ſeroit le ſuccès de cette nouvelle entrepriſe. Mais Dieu ne lui ayant fait aucune réponſe, il penſa que quelqu'un du peuple l'avoit irrité, en violant la défenſe qu'il avoit faite, & jura que quand même il ſeroit Jonathas, il lui feroit porter la peine de ſa déſobéiſſance. On fait donc auſſi-tôt des perquiſitions pour découvrir le coupable, & le ſort tombe enfin ſur Jonathas. Qu'avez-vous fait lui dit alors ſon pere Saül? Hélas! Seigneur, répondit le jeune Prince, j'étois preſſé par la faim. J'ai pris en paſſant un

peu de miel au bout d'une baguette, & pour cela je mourrai ? Oui, lui répliqua Saül, vous mourrez. Il se disposoit en effet à accomplir son serment. Mais le peuple touché de compassion désarma sa colere, & obtint par ses prieres le pardon de Jonathas.

Voilà, mon cher Enfant, une foible image de ce qui vous arriveroit, si contre l'ordre de Dieu, votre véritable Pere & votre Roi, vous veniez à vous procurer quelqu'un des plaisirs qu'il vous a interdits. Je dis une foible image. Car Jonathas ne mourut pas ; mais vous, mon cher Enfant, vous mourriez d'une mort encore plus funeste que celle qu'on réservoit à ce jeune Prince, & vous pourriez dire avec encore plus de raison que lui : j'ai goûté un peu de miel, c'est-à-dire, un plaisir d'un moment, & ce funeste plaisir a donné la mort à mon ame. Pour comprendre encore mieux quelles sont les suites des divertissemens dangereux & criminels, lisez la Fable suivante.

FABLE.

La Mouche & le Lait.

UNE mouche en faisant sa ronde,
Vit un vase rempli de lait.
Bon ! dit-elle aussi-tôt, c'est bien ici mon fait,
Me voilà l'animal le plus heureux du monde,
De cette liqueur sans seconde
Je vais m'abreuver à souhait.
Ainsi pensoit notre insecte indiscret,
Ne songeant pas dans son erreur profonde
Que la douce liqueur où son espoir se fonde,
Pour toute mouche est un filet.
Elle y fond donc à tire-d'aile,
Et s'y rassasie à loisir.
Tout fut bien jusqu'alors. Il falloit en sortir ;
C'étoit l'affaire essentielle.
Mais elle eut beau ramer, tourner de tout côté,
Rien ne put la sauver d'un funeste naufrage.
Elle s'en fut boire au Lethé (*a*).
La mouche est un Enfant volage
Qui dans le sein d'un faux plaisir,
Dont le lait nous offre l'image,
Va faire naufrage & périr.

(*a*) Un fleuve de l'enfer selon les Poëtes.

Il ne faut pas croire, au reste que tous les divertissemens soient de la nature de ceux dont je viens de parler. Il en est d'innocens & de permis, comme les entretiens honnêtes, la promenade & le jeu. Mais quoique ces amusemens n'aient rien de criminel, & que vous puissiez vous les permettre, vous devez cependant en vous les permettant, observer certaines régles & certaines conditions sans lesquelles ils pourroient vous devenir préjudiciables.

1°. Vous ne devez donner au jeu que le temps qui vous est prescrit. Car de remede qu'il est, il se change en mal, lorsqu'on s'en occupe trop & qu'il est trop prolongé. On y perd un temps dont tous les momens sont d'un prix infini. On y prend le dégoût de l'étude & l'amour de l'oisiveté ; de sorte qu'au lieu de donner des nouvelles forces à notre esprit, il l'énerve & l'amollit. Saint Augustin se reproche amérement, dans ses confessions, de s'être trop adonné au jeu pendant son enfance, & d'y avoir malheureusement perdu un temps qu'il auroit pu employer à acquérir des connoissances utiles.

2°. Il faut que le jeu soit désintéressé. Car dès que l'intérêt & l'amour du gain

s'y mêle, il devient une occupation sérieuse qui fatigue l'esprit, agite le cœur & excite les passions. De-là ce visage enflammé, ces yeux ardens & ces mouvemens de colere qu'on remarque souvent dans les joueurs, & qui les portent quelquefois à exercer leur vengeance insensée jusques sur les instrumens du jeu. De-là même souvent ces paroles piquantes & ces violentes disputes qui s'élevent entr'eux, & qui les portent quelquefois aux derniers excès. Vous trouverez une image sensible de cette vérité dans la Fable que je vais mettre sous vos yeux.

FABLE.

L'Epagneul & le Chat.

UN Epagneul (*a*) un jour jouoit avec Mitis, (*b*)
Non comme chien & chat ; mais comme bons amis.
Ils se couroient après, ils se lançoient la pate ;
Mais d'une façon délicate

(*a*) Petit Chien.
(*b*) Nom qu'on donne aux Chats.

Qui n'avoit d'autre effet qu'un doux chatouillement.

Les ris, la paix & la concorde
Préſidoient, comme on voit, à leur amuſement
Mais vint la pomme de diſcorde (*a*).
Le Maître par haſard qui ſe trouvoit préſent,
Charmé de leur adreſſe & de leur bonne grace,
Au milieu d'eux jette un morceau friand.
Voilà que tout-à-coup le jeu change de face.
Ce ne fut plus un jeu ; ce fut un vrai combat,
Ce fut une guerre cruelle.
Ce couple qui s'aimoit d'un amour fraternelle,
Reprend ſon caractere & de chien & de chat.
Chacun d'eux veut avoir le morceau qui le flatte.
Ils font jouer les dents, ils font jouer la pate,
Non pour ſe chatouiller, ainſi qu'auparavant,
Mais pour ſe déchirer impitoyablement.
Déja le ſang couloit d'une rage mortelle,
Eût conduit l'un des deux aux bords de l'Acheron (*b*) ;
Si le Maître auſſi-tôt pour finir leur querelle,

(*a*) La fable raconte que la Diſcorde ayant un jour jetté une pomme dans un feſtin des Dieux, elle excita par ce moyen une grande diſpute entre Junon, Venus & Pallas. C'eſt d'après ce fait qu'on dit : *la pomme de diſcorde*, pour déſigner un ſujet de querelle.

(*b*) Fleuve de l'enfer ſuivant la fable.

N'eût fait jouer martin bâton,
D'abord que l'intérêt se met de la partie,
Le jeu n'est plus amusement.
La paix alors en est bannie;
Il devient passion, fureur, emportement.

Mais quand même il n'y auroit à craindre aucun de ces inconvéniens, vous ne devriez pas moins vous interdire tout jeu intéressé. Ce n'est pas que ce soit un mal de jouer de l'argent, quand on le fait avec une sage réserve; mais quand une fois on a contracté cette mauvaise habitude, elle se fortifie de jour en jour; & dans quels écarts ne jette-t-elle pas souvent un jeune homme? N'en voit-on pas que la passion du jeu, la plus tyrannique de toutes les passions, a jetté dans le plus triste état? N'en voit-on pas qui ont immolé à cette funeste passion leurs biens, leur patrimoine, leurs espérances, l'amour & la bienveillance de leurs parens. Vous frémiriez d'horreur contre le jeu, si vous étiez instruit de tous les malheurs qu'il a causés quelquefois aux familles les plus florissantes.

Défiez-vous donc de tout jeu intéressé, & ne perdez jamais de vue cette sage maxime de Madame Deshoulieres:

Les plaisirs sont amers, d'abord qu'on en abuse:
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence,
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense ;
D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.
Le desir de gagner qui nuit & jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
On commence par être dupe.
On finit par être frippon.

3°. Il faut toujours se comporter en jouant d'une maniere honnête & égale. Loin de vous toute brusquerie, toute saillie de mauvaise humeur. N'imitez pas ceux dont l'air & les manieres suivent les variations du hasard, qui se livrent à une joie excessive, lorsqu'il les favorise, & qui se laissent aller aux mouvemens d'une sombre tristesse, lorsqu'il leur est contraire. Évitez avec encore plus de soin tout mouvement de colere & l'opiniâtreté à soutenir vos droits. Il vaut mieux quelquefois céder à son rival, que de l'offenser par des paroles piquantes. Jouez, en un mot, de telle façon, que vous n'offensiez personne, & que vous ne blessiez pas sur-

tout

tout votre conscience par les fautes que le jeu n'occasionne que trop souvent.

CHAPITRE QUINZIEME.

Du Mensonge.

LE mensonge est un des défauts les plus ordinaires aux Enfans. Comme ils sont exposés à faire des fautes, & qu'ils craignent d'en être repris ou punis, ils cherchent à les cacher sous le voile du mensonge, pour se mettre à couvert des réprimandes qu'elles pourroient leur attirer. Je ne crois pas, mon cher Théotime, que vous vous soyez jamais servi de cet indigne stratagême ; mais comme vous pourriez être tenté dans *la* suite d'en faire usage, il est à propos de vous prémunir contre ce vice, & de vous inspirer la plus vive horreur.

Il n'est rien, en effet, de plus odieux que le mensonge. Il outrage Dieu, il trompe les hommes, il nous attire l'indignation de l'un & le mépris des autres. Les Païens eux-mêmes en ont reconnu & condamné de tout temps l'indignité. Les

uns le regardoient comme une espece d'impiété, les autres comme une injustice, d'autres comme la marque d'un mal-honnête homme. Aussi quelques-uns d'eux ont porté si loin la délicatesse sur ce point, qu'ils n'ont jamais menti même en badinant. Cornelius-Nepos donne singuliérement cet éloge à Atticus. Homere nous apprend qu'Achille (*a*) disoit souvent qu'il avoit plus d'horreur pour un menteur, que pour la mort même. Les Perses regardoient le mensonge comme le vice le plus honteux, & dès que leurs Enfans avoient atteint l'âge de cinq ans, ils ne leur recommandoient rien tant que de dire toujours la vérité.

Je ne saurois trop vous le recommander à vous-même, mon cher Théotime, & je voudrois pouvoir graver dans votre cœur la maxime qu'un sage Prince écrivit avec les doigts sur les levres de son fils : *plutôt périr que de mentir.* Ce n'est que par-là que vous pourrez vous concilier

(*a*) Il passe pour le plus grand & le plus vaillant Capitaine qu'ait eu la Grece. Thetis sa mere le plongea dans le Stix : ce qui, selon la fable, le rendit invulnérable, excepté au talon. Il fut tué par Paris qui lui perça le talon d'un coup de flèche.

l'estime & la confiance de ceux avec qui vous vivrez. Car tout le monde se défie d'un menteur. Comme on sait que ce qu'il dit ne s'accorde pas toujours avec ce qu'il pense, on soupçonne avec raison sa probité, & on n'ajoute pas foi à ses discours, lors même qu'il dit la vérité, parce qu'on a lieu de craindre qu'il ne soit pas plus sincere dans cette circonstance, qu'il ne l'a été dans cent autres où l'on a découvert sa perfidie. Richer a mis cette vérité dans tout son jour, dans la Fable que je vais rapporter.

FABLE.

Les Bergers.

GUILLOT crioit au loup un jour par passe-temps.
Un tel cri mit l'alarme aux champs.
Tous les bergers du voisinage
Coururent au secours. Guillot se moqua d'eux;
Ils s'en retournerent honteux,
Pestant contre son badinage.
Mais rira bien qui rira le dernier.
Deux jours après un loup avide de carnage,
Un véritable loup cervier,

Malgré notre Berger & son chien, faisoit rage;
Et se ruoit sur le troupeau.
Au loup, s'écria-t-il, au loup. Tout le hameau
Rit à son tour. A d'autres, je vous prie,
Répondit-on l'on ne nous y prend plus.
Guillot le guoguenard fit des cris superflus.
On crut que c'étoit fourberie.
Un menteur n'est point écouté,
Même en disant la vérité.

ACCOUTUMEZ-VOUS donc à n'envisager le mensonge qu'avec horreur, & à le regarder comme un vice indigne d'un honnête homme, & sur-tout d'un Chrétien, puisqu'en effet rien n'est plus contraire à la probité & à la Religion que de parler contre sa pensée. Dieu ne nous a donné l'usage de la parole que pour manifester la vérité. C'est donc abuser de ses dons, & trahir ses intentions, que de s'en servir pour proférer le mensonge & pour tromper ceux à qui nous parlons.

Mais, me direz-vous peut-être, n'est-il pas permis de mentir quand le mensonge ne nuit à personne, & qu'il nous est utile à nous-mêmes, en nous mettant à couvert d'un mal qui nous menace? Pour répondre à votre question, je me contenterai

de vous citer l'exemple & les paroles de Télémaque.

Ce jeune Prince étoit arrivé dans les États de Pigmation avec Narbal son ami. Celui-ci ayant appris que ce Roi cruel avoit donné ordre d'arrêter Télémaque, & sachant que s'il étoit reconnu pour fils d'Ulysse, il n'échapperoit pas à la mort, courut aussi-tôt vers lui, & lui parla en ces termes : il faudra, Télémaque, que je vous mene au Palais du Roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien, de la ville d'Amatonte, fils d'un Statuaire de Venus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pere, & peut-être que le Roi, sans approfondir d'avantage, vous laissera partir. Je ne vois point d'autres moyens de sauver votre vie & la mienne. Laissez, répondit Télémaque, l'aissez périr un malheureux que le destin veut perdre. Je sais mourir, Narbal; mais je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien, & je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voient ma sincérité. C'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent; mais je ne veux point la sauver par un mensonge. Narbal lui répondit, ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent; il ne fait aucun mal à per-

sonne ; il sauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin la vertu & la crainte de blesser la Religion. Il suffit, repliqua Télémaque, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité offense les Dieux, & se blesse soi-même. Car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser périr, nous serons en mourant les victimes de la vérité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie.

Tels étoient les sentimens de ce jeune Prince, disposé à mourir plutôt que de mentir ; & telles doivent être aussi les dispositions de tout Enfant qui a de la Religion & de la vertu. Vous ne vous trouverez sans doute jamais dans une situation aussi critique que celle de Télémaque. Mais il pourra vous arriver d'être dans la nécessité de proférer un mensonge, ou d'avouer une faute qui pourroit vous attirer quelque reproche ou quelque châti-

ment. Gardez-vous de préférer jamais l'impunité à la vérité. Le mensonge vous nuiroit plus que la punition la plus sévere. La faute est à moitié réparée, quand on a le courage d'en faire l'aveu ; mais c'est y mettre le comble, que de vouloir la dissimuler. On ne gagne jamais rien à mentir, & on y perd toujours beaucoup. Outre qu'on blesse sa conscience, on s'attire souvent des châtimens plus séveres. Car il n'est personne qui pardonne le mensonge. Au contraire il est toujours avantageux de dire la vérité. On fait voir par-là que si on a eu la foiblesse de commettre une faute, on a du moins le courage de l'avouer ; & cette sincérité suffit souvent pour en obtenir le pardon. Je me rappelle à ce sujet un trait, qui, en vous amusant, pourra vous faire sentir la vérité de ce que je dis.

FABLE.

Le Prince & les Galériens.

DANS certains de nos ports sont des maisons de bois,
Où tous les vauriens de la France
Par l'ordre sévere des loix,

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Une rame à la main, vont faire pénitence ;
Et recevoir la récompense
Due à leurs infames exploits.
Vous m'entendez. Je parle des galeres.
Or dans ce séjour de miseres
Un Prince un jour voulut entrer.
Aussi-tôt nos vauriens commençant d'espérer
De voir bientôt finir leurs peines,
Accoururent à ses pieds, & lui montrant leurs chaines,
Ils cherchent à voiler leurs plus noirs attentats.
Les excuses ne manquent pas.
L'un accusoit la calomnie ;
L'autre des Magistrats blâmoit la dureté ;
Celui-ci se disoit victime de l'envie ;
Celui-là s'excusoit de sa légéreté ;
Le suivant apportoit une raison semblable.
Bref ; s'il eût fallu s'y fier,
Ils étoient tous des saints à béatifier.
Je me trompe, il fut un coupable ;
Et tandis que chacun cherchoit à s'excuser,
Voilà qu'un bon vieillard paroît pour s'accuser.
Pour moi, dit celui-ci, je serai plus sincere.
Prince, je rends graces aux Dieux,
De ce qu'ils n'ont puni mes forfaits odieux
Que par la rame & la galere.

Je suis un traître, un assassin,
Et si de tous mes vols on eût eu connoissance,
J'aurois fait une triste fin,
Et la roue eût été ma digne récompense.
Le Prince fut charmé de sa sincérité;
Et faisant contre lui semblant d'être irrité,
Quoi? dit-il, dans cette demeure,
Et parmi tant d'honnêtes gens,
On souffre cet infâme & ce chef de brigands!
Non, non, qu'on le chasse sur l'heure.
Il corromproit bientôt tous ces cœurs innocens.
On exécute la sentence.
Tous nos hardis menteurs resterent en prison;
Tandis que l'autre apprit par son expérience,
Que l'aveu d'une faute en obtient le pardon.

CHAPITRE SEIZIEME.

De la Politesse.

LA Politesse a toujours été regardée comme une qualité nécessaire à un Enfant bien élevé. C'est elle qui donne au mérite cet éclat & cet agrément qui le rend aimable. Un homme de mérite sans politesse est semblable à une figure bien dessinée, sur laquelle on n'a point encore appliqué les couleurs ; ou plutôt il ressemble à un diamant précieux qu'on n'a point encore poli. Ses bonnes qualités sont éclipsées par ses manieres. Il perd par son impolitesse toute la considération qu'il auroit pu s'attirer par ses talens, & on le regarde comme un de ces oiseaux nocturnes, qui ne sont faits que pour rester dans les ténébres, & qui ne peuvent se montrer au grand jour, sans blesser les yeux de ceux qui les apperçoivent.

Ce qu'on dit d'un homme fait, on le dit à proportion d'un Enfant qui manque de politesse. Qu'il se montre avec un air

gauche & avec des manieres ruſtiques ; qu'il ſoit trop timide, ou trop hardi ; qu'il ne ſalue pas ; qu'il ne réponde pas ; qu'il ne remercie pas à propos ; eût-il d'ailleurs les qualités les plus eſtimables ; voila, dit-on, un Enfant bien mal élevé. Il ſemble qu'il ſort d'un bois ou d'un déſert. Mais, au contraire, qu'il ſe préſente avec grace, qu'il réponde ſagement & modeſtement aux queſtions qu'on lui fait, qu'il faſſe paroître beaucoup de reſpect & de déférence pour ceux qui ſont au-deſſus de lui, que dans une converſation il parle ou ſe taiſe à propos ; quand même il n'auroit pas d'ailleurs tout le mérite qu'on pourroit deſirer, on lui applaudit, on l'eſtime, & on lui prodigue les éloges les plus flatteurs.

Voilà, mon cher Théotime, ce que vous éprouverez vous-même, ſelon que vous aurez plus ou moins de politeſſe. On ne jugera de votre mérite & de votre éducation que par votre conduite extérieure. Accoutumez-vous donc à avoir, dans toutes les occaſions & envers tout le monde, des manieres honnêtes & polies. Car la politeſſe doit s'étendre à tout, & ſe montrer par-tout ; dans la contenance, en évitant une poſture trop molle & trop nonchalante, une démarche trop précipitée,

des gestes trop fréquens & peu mesurés; dans l'air, en n'y faisant jamais paroître aucun air de fierté, de mauvaise humeur, de froideur ou de tristesse; dans la conversation, en s'y abstenant de contredire, de disputer avec opiniâtreté, d'interrompre ceux qui parlent, & d'employer certains termes indécens, qui ne sont propres que de la vile populace; dans les assemblées, en y prenant la derniere place, en se levant & en saluant à mesure que quelqu'un y arrive, en y gardant un maintien décent & gracieux, & en n'y parlant que quand on vous interroge; au jeu, en y montrant toujours une humeur égale, & en y perdant pour ainsi dire de bonne grace; à la promenade, en cédant le pas & le haut du pavé à ceux qui sont au-dessus de vous, & en les saluant d'un air respectueux avant qu'ils vous saluent; à table & dans les repas, en y faisant paroître beaucoup de réserve, de sobriété & de propreté. Que sais-je? il faudroit un volume entier pour vous détailler tous les devoirs de la bienséance; vos Maîtres suppléeront sur ce point à mon silence. Profitez seulement de leurs leçons, & ne regardez pas comme des minuties les formules & les manieres par lesquelles on

cherche à vous former. Quelque peu importantes qu'elles paroiſſent, elles ſont néanmoins néceſſaires, & l'on ne peut pas s'en paſſer, quand on veut paroître dans le monde avec honneur & avec décence. Car, comme je vous l'ai déja dit, rien n'eſt aujourd'hui plus mépriſable qu'un homme ſans éducation. Quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, ſon impoliteſſe le fait diſparoître. C'eſt un homme riche qui ne ſait pas ſe faire honneur de ſes richeſſes.

Au reſte, en vous exhortant à la politeſſe, je ne prétends pas que vous donniez dans une certaine affectation que l'on remarque dans les manieres, dans les geſtes, dans le maintien & dans la parure de quelques jeunes gens, qu'on déſigne ordinairement ſous le nom de Petits-Maîtres. C'eſt le rôle le plus mépriſable que puiſſe jouer un jeune homme. Occupé ſans ceſſe de ſa friſure, de ſes bijoux & de ſes geſtes, il fait conſiſter tout ſon mérite dans ces vains dehors, & il ſe croit eſtimable, parce qu'il ſait quelques formules de complimens, qu'il prend un ton pincé, & qu'il deſſine bien une révérence; mais les gens ſenſés ne ſe laiſſent pas éblouir par cette apparence trompeuſe, & ils lui

appliquent avec raison ce que le Renard disoit d'un buste.

Les Petits-Maîtres sont des masques de théâtre,
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en sait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tous sens, & quand il s'apperçoit
Que leur fait n'est que de bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux & plus grand que nature.
Le Renard en louant l'effort de la sculpture,
Belle tête, dit-il, mais de cervelle; point,
Combien de jeunes gens sont bustes en ce point.

Soyez donc poli; mais ne soyez jamais affecté dans vos manieres. Cachez si bien l'art que vous y ferez entrer, qu'on les prenne pour un effet de la simple nature. Un homme de beaucoup de mérite disoit un jour en parlant de son fils : *Je serois au désespoir, si je le voyez jamais Petit-Maître.* Je dis la même chose de vous. J'aimerois mieux vous voir manquer de politesse, que de vous voir donner dans l'affectation. Ce soin excessif de son extérieur, & ce trop grand desir

de plaire, conduisent presque toujours au vice.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Du choix d'un État de vie.

QUOIQUE vous ne soyez pas encore d'un âge à pouvoir vous choisir un état de vie, cependant, mon cher Théotime, comme il faudra dans quelques années que vous vous déterminiez à prendre un parti, je crois devoir vous donner quelques instructions sur ce sujet, afin que dès-à-présent vous puissiez prendre les précautions nécessaires pour ne pas vous tromper dans une démarche si importante.

Il n'est rien en effet dont le salut dépende davantage que de bien choisir l'état où l'on doit vivre. Si l'on a la sagesse de faire un bon choix & de suivre la vocation du Ciel, on a tout lieu d'en espérer un heureux succès, parce que Dieu qui est fidele, n'abandonnera jamais ceux qui l'ont suivi lorsqu'il les a appellés. Mais au contraire un homme qui manque sa

vocation, a tout sujet de craindre pour son salut, parce qu'il est à présumer qu'il aura moins de secours dans un état qu'il a embrassé contre les ordres de sa Providence. Ceux qui choisissent bien l'état où ils doivent vivre, sont semblables à ces arbres qu'on plante dans le terrein & dans le climat qui leur convient. Sans qu'on ait besoin de les cultiver avec beaucoup de soin, ils croissent avec une rapidité incroyable, ils étendent au loin leurs branches touffues, & ils produisent les fruits les plus exquis & les plus abondans. Ceux, au contraire, qui sont infideles à la voix du Ciel, & qui embrassent une profession différente de celle où il les appelloit, ressemblent à ces arbres qu'on transporte dans les pays & dans des terres pour lesquels la nature ne les avoit pas faits. On a beau les arroser & les cultiver; malgré tous les soins qu'on emploie pour les faire croître; ils sont toujours foibles & stériles, ou s'ils portent quelques fruits, ce sont des fruits modiques & qui ne viennent jamais à maturité. En un mot, l'état où nous sommes appellés, est la route par où Dieu veut nous conduire au port du salut. Manquer donc cette route & en suivre une toute contraire,

traire, c'eſt s'expoſer à arriver à un terme entiérement oppoſé à celui que nous devons avoir en vue. Ce n'eſt point ici une vaine terreur que je cherche à vous donner; c'eſt une vérité généralement reconnue, & l'on prétend même que Dieu fit voir un jour à ſainte Thereſe la place qui lui étoit deſtinée dans l'enfer, ſi elle n'eût pas été fidele à ſuivre ſa vocation.

Appliquez-vous donc, mon cher Théotime, à connoître l'état où Dieu vous appelle. Ne faites pas comme la plupart des jeunes gens, qui ſans ſe mettre en peine de ce que Dieu demande d'eux, ſe tracent un plan de vie ſelon leur caprice, & ne cherchent dans l'état qu'ils ſe propoſent d'embraſſer, que ce qui peut flatter leurs penchans & leurs inclinations vicieuſes. Dites plutôt ce que diſoit un jeune Saint, lorſque pour l'engager à reſter dans le monde, où il n'étoit pas appellé, on faiſoit briller à ſes yeux les honneurs & les grands biens qui lui étoient deſtinés. *Que ſert à l'homme*, s'écrioit-il, *d'être maître de tout l'univers, s'il vient à perdre ſon ame.* Quand vous ſeriez ſur le premier trône du monde, ſi vous y étiez contre la volonté de Dieu, vous

devriez plaindre votre sort, & le regarder comme l'état le plus déplorable. Il faut donc, avant toute chose, consulter le Seigneur, & ne chercher dans l'état que vous embrasserez que l'intérêt de votre salut. Car s'engager dans une condition sans avoir consulté Dieu, ce seroit vous embarquer sur un vaisseau sans pilote, & où par-conséquent vous ne pourriez manquer de faire un triste naufrage.

Mais afin que vous puissiez connoître plus sûrement la volonté de Dieu, & que vous ne vous trompiez pas dans une démarche si importante, il faut prendre les moyens & les précautions que la religion & la prudence nous suggérent. 1°. Il faut mener une vie pure & réguliere. Car pour l'ordinaire, Dieu ne se communique qu'aux ames saintes & innocentes. 2°. Il faut avoir recours à Dieu par la priere, & lui dire souvent comme Samuel: *Parlez, Seigneur, & découvrez-moi vous-même quel dessein vous avez formé sur ma personne*; ou comme David: *montrez-moi, Seigneur, le chemin où je dois marcher, parce que j'ai élevé mon ame vers vous.* Dieu ne manquera pas d'exaucer vos prieres, sur-tout si vous y joignez quelques dévotions particulieres, & l'u-

ſage de la communion. 3°. Il faut conſulter les Miniſtres du Seigneur, c'eſt-à-dire, le Directeur de votre conſcience & vos parens. Car ce ſont eux que Dieu a établis pour être vos guides & vos conducteurs. Ne faites donc rien, ſans avoir pris leur avis, & ſans leur avoir expoſé vos raiſons. Vous leur devez cette déférence & cette marque de reſpect. Cependant il eſt quelquefois des occaſions où l'on ne doit pas ſe conformer aux deſirs d'un pere & d'une mere, dans ce qui regarde la vocation. Car ſi Dieu, par exemple, vous faiſoit connoître clairement qu'il vous veut dans l'État Eccléſiaſtique ou Religieux, & que vos parens, par un amour trop naturel, ou par quelqu'autre motif humain, vouluſſent vous retenir dans le monde où votre ſalut ſeroit en très-grand danger, vous devriez alors vous oppoſer à leur volonté, & ſans vous écarter de la ſoumiſſion filiale, & du reſpect qui leur eſt dû, vous devriez leur répondre ce que diſoient autrefois les Apôtres : *Eſt-il de la juſtice que nous vous obéiſſions préférablement à Dieu.*

C'eſt ainſi que ſe comporta Saint François de Sales, lorſqu'il eut connu l'état où le Seigneur l'appelloit. Ses parens eu-

rent beau lui représenter qu'il étoit l'aîné, & que par conséquent il étoit destiné à être le soutien & l'appui de leur famille. Ils eurent beau lui faire entendre que l'envie qu'il avoit d'embrasser l'État Ecclésiastique n'étoit que l'effet d'une dévotion indiscrete, & qu'il pourroit faire son salut dans le monde aussi bien que dans l'Église ; ils eurent beau lui proposer les établissemens les plus honorables & les plus avantageux ; rien ne fut capable de le tenter. Il préféra toujours la volonté de Dieu à celle de ses parens, & il aima mieux renoncer à tous les avantages temporels qu'on lui promettoit, qu'à la grace de sa vocation, qui l'a élevé à une si haute sainteté.

Voilà, mon cher Théotime, la conduite que doivent tenir les Enfans que Dieu appelle dans un état d'où leurs parens voudroient les détourner. En agir autrement, ce seroit faire à Dieu l'outrage le plus sensible, & se rendre digne des châtimens qu'il fait ordinairement tomber sur ceux qui résistent à sa volonté, & qui embrassent un état où il ne les a point appellés. Je ne vous en citerai qu'un seul trait, que rapporte Saint Gregoire, & qui fait bien voir combien Dieu

punit sévérement ceux qui sont assez téméraires pour se faire à eux-mêmes une vocation contraire aux desseins de la Providence.

Dans le temps que Saint Benoît brilloit par la réputation de ses miracles & de sa sainteté, un jeune Ecclésiastique s'adressa à lui pour le prier de le délivrer du démon qui le tourmentoit. Le Saint employa le crédit qu'il avoit auprès de Dieu en faveur de ce jeune homme, & il vint heureusement à bout de le soustraire à l'esclavage de l'esprit malin ; mais après qu'il l'eut guéri, il lui recommanda expressément de la part de Dieu, de ne prendre jamais les Ordres Sacrés, ajoutant que s'il étoit jamais assez hardi pour le faire, Dieu donneroit encore au démon le pouvoir de s'emparer de son corps en punition de sa témérité. Le jeune homme effrayé par cette ménace, prit d'abord la résolution de se conformer au sage avis que lui avoit donné le Saint Solitaire ; mais soit que peu-à-peu il l'eût oublié, soit qu'il fût entraîné par les sollicitations de ses parens, ou par l'appas de l'intérêt, il osa dans la suite s'adresser à son Évêque, pour lui demander les Ordres. Le Prélat qui n'étoit point instruit de ce qui s'étoit

passé ne fit pas difficulté de les lui accorder ; mais il ne les eut pas plutôt reçus, qu'il tomba aux pieds de l'Évêque, faisant des contorsions effroyables, & s'écriant d'une voix lamentable, qu'il étoit possédé du démon, & qu'il méritoit bien cette punition ; puisque malgré la défense qui lui en avoit été faite par l'organe de Saint Benoît, il avoit eu la témérité de demander & de recevoir les Ordres Sacrés.

Dieu ne punit pas pour l'ordinaire d'une maniere si sensible ceux qui ont été infideles à leur vocation ; mais leur punition n'en est pas pour cela moins réelle, ni moins terrible. Combien n'y en a-t-il pas qui voient changer en amertumes les douceurs qu'ils espéroient goûter dans l'état où ils se sont engagés contre la volonté du Seigneur, & qui se reprochent continuellement de l'avoir embrassé ? Mais quand même ils y jouiroient de ce vain bonheur qu'ils s'étoient promis, ils seroient toujours infiniment à plaindre, parce qu'il est difficile qu'ils arrivent au salut, en suivant une route opposée à celle que Dieu leur avoit marquée. Il y a dans l'enfer quantité de reprouvés qui n'y sont tombés, que parce qu'ils ont manqué leur vocation, & qui seroient parvenus

infailliblement au Ciel s'ils y avoient été dociles. Que leur exemple vous apprenne à ne rien négliger pour connoître la voie par où Dieu veut que vous alliez à lui. Et dès qu'une fois vous l'aurez connue, en mettant en œuvre les différens moyens que je vous ai suggérés, que rien ne soit capable de vous en détourner. C'est de là principalement que dépend votre bonheur en cette vie & dans l'autre. En embrassant l'état où Dieu vous appelle, vous êtes comme assuré de mener une vie heureuse, & de faire votre salut; au lieu qu'en vous écartant du chemin que le Ciel vous a tracé, vous risquez de vous rendre malheureux & pour le temps & pour l'éternité.

CONCLUSION.

JUSQUES ici, mon cher Théotime, je me suis appliqué à vous tracer la route que vous devez suivre, pour mener une vie qui vous attire également l'estime des hommes & l'approbation de Dieu ; mais en vain je me serois efforcé de vous inspirer l'amour de la vertu, si de votre côté vous n'avez pas soin d'éviter les deux écueils contre lesquels les bons sentimens qu'on tâche de donner aux jeunes gens, ont coutume d'aller échouer. Ces deux écueils sont les discours & les exemples des libertins. Vous en trouverez peut-être qui vous débiteront des maximes toutes contraires à celles que j'ai tâché de graver dans votre esprit. Les uns vous diront que la jeunesse est la saison des plaisirs, & que c'est être dupe que de l'employer à l'étude & au travail. Les autres vous feront entendre qu'il ne faut pas être singulier, & qu'il faut se comporter comme ceux avec qui l'on vit. Il y en a même qui iront jusqu'à tourner en ridicule votre modestie & votre piété.

Attendez-

Attendez-vous à toutes ces contradictions de la part de cent jeunes libertins que l'Enfer semble avoir répandus sur la terre pour tenter & pour séduire ceux qui veulent mener une vie pure & réglée. Mais ne vous laissez point ébranler par leurs discours impies. Ils vous blâmeront en apparence, parce que votre conduite condamnera leurs déréglemens ; mais dans le fond de leur cœur ils vous estimeront & ils envieront votre bonheur. Il arrivera même que s'ils voient dans vous une vertu solide & bien soutenue, ils vous respecteront jusqu'à réprimer leurs sallies en votre présence. C'est ce qu'éprouva autrefois le jeune Saint Bernardin de Sienne. On rapporte dans sa vie que ses Condisciples avoient tant de respect pour lui, que lorsqu'il paroissoit devant eux dans le temps qu'ils tenoient de mauvais discours ils se taisoient aussi-tôt, comme pour rendre hommage à sa vertu par leur silence. Mais quand même les libertins ne devroient avoir pour vous que du mépris, vous en serez bien dédommagé par le témoignage de votre conscience & par l'estime des gens de bien. Le suffrage d'un seul homme vertueux nous fait plus d'honneur, que la censure

de tous les libertins ne peut nous faire de tort.

L'exemple des méchans eſt encore un écueil contre lequel vous devez vous tenir en garde. Car il ne faut pas croire que tous les jeunes gens vivent d'une maniere conforme aux ſages regles que je vous ai preſcrites. Vous en verrez pluſieurs marcher dans des routes entiérement oppoſées ; mais ce ne doit pas être pour vous une raiſon de vous détourner du bon chemin. Si vous voyez une foule d'inſenſés ſe jetter, de gaieté de cœur, dans un précipice, au lieu de les imiter & de les ſuivre, ne blâmeriez-vous pas leur aveuglement ? Vous devez agir de la même façon par rapport aux déréglemens des libertins dont vous ſerez témoin. Qu'ils ſe perdent, qu'ils s'égarent. Ce ſont de véritables inſenſés. Pour vous, loin de vous égarer ſur leurs pas, leur folie doit au contraire vous rendre plus ſage.

FABLE.

Le Renard & l'Ane.

ON conte qu'au clair de la lune ;
Un Renard vieux & fin matois,

Rodoit par les champs & les bois,
A deſſein de chercher fortune ;
Lorſqu'il trouva ſur ſon chemin
Un défilé profond, un ſentier difficile,
Coupe-gorge parfait, vrai poſte d'aſſaſſin ;
Vrai tombeau de gibier. Notre Renard habile
Le comprit ſans peine, & d'abord
Songeant à revirer de bord,
Holà ! s'écria-t-il, ce pas-ci m'a la mine
De renfermer quelque piege ſecret.
Il me ſemble y voir un filet,
Ou bien un Braconier qui fonde ſa cuiſine
Sur le premier paſſant qui fera le trajet.
Mais qu'il m'attende bien ; il fera maigre chere,
S'il n'a que moi pour tout butin.
Ainſi parloit le fin compere ;
Lorſqu'un Ane arrêté ſur le bord du chemin,
Lui tint à-peu-près ce langage :
Eh quoi ! M^e. Renard, vous manquez de courage.
Vous qui fûtes toujours ſi rempli de valeur,
Vous reculez ; hélas ! que devient votre honneur ?
Déja plus d'un lievre timide
A franchi ce ſentier qui vous fait tant de peur.
J'admire, dit Bertrand, (*a*) leur courage intrepide

(*a*) Nom qu'on donne au Renard.

Mais pour les imiter, oh ! je n'en ferai rien;
Traverse qui voudra ce dangereux passage.
Si les autres sont fous, Renard veut être sage,
Après cette réponse, il partit & fit bien.

En effet, les exemples des autres ne sont point un guide sûr à suivre. Nous devons les imiter quand ils se comportent bien. Mais quand ils suivent une route qui conduit au vice, nous devons nous faire un devoir de nous en écarter. C'est ainsi que se comportoient les deux jeunes Saints dont je vous ai parlé, St. Grégoire & St. Basile. Ils étoient environnés d'une foule de jeunes gens plongés dans le vice & le désordre. Mais, dit St. Grégoire, nous eûmes le bonheur d'éprouver parmi cette corruption générale quelque chose de pareil, à ce que disent les Poëtes d'un fleuve qui conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume de celles de la mer, & d'un animal qui subsiste au milieu du feu, sans en ressentir les atteintes. Nous n'avions aucun commerce avec ceux dont les exemples auroient pu nous corrompre. Nous ne connoissions à Athenes que deux chemins, l'un qui conduisoit à l'Église, l'autre qui nous menoit à l'école & chez nos Maîtres de littérature. Pour ceux qui

menoient aux fêtes mondaines, aux spectacles, aux assemblées & aux festins, nous les ignorions entiérement.

Ce n'est donc que par cette attention continuelle à se dérober & à résister à l'exemple des méchans, qu'on peut se soutenir dans l'innocence & dans l'amour de la vertu. Il ne faut donc pas dire comme certains Enfans, qui, lorsqu'on leur reproche quelque fausse démarche, croient se justifier en disant: les autres le font bien. Les fautes des autres n'excusent pas les nôtres. Le mal n'est jamais permis, quelque grand que soit le nombre de ceux qui le commettent. Il est toujours mal, & par conséquent il mérite toujours notre aversion. Le jeune Tobie voyoit bien tout le peuple aller offrir de l'encens aux idoles; cependant il ne se crut pas autorisé à suivre cet exemple, & tandis que les autres couroient sur les hauts lieux, pour y adorer le veau d'or, ce jeune & fervent Israélite alloit seul offrir ses hommages au Seigneur dans le Temple de Jérusalem. Réglez-vous, mon cher Enfant, sur un si beau modele. Résistez courageusement au torrent qui cherche à vous entraîner; & quand même vous verriez tous vos compagnons donner dans le déré-

glement, soyez toujours fidele aux sages maximes que j'ai tâché de vous inspirer.

Ne croyez pas, au reste, que ce que j'exige de vous soit impraticable. Ce plan de vie que je vous ai tracé, n'a rien de trop difficile; rien qui n'ait été déja exécuté par plusieurs Enfans de votre condition & de votre âge. Vous en avez vu des preuves bien convaincantes dans les différens exemples que je vous ai cités : mais vous en serez encore mieux convaincu, en lisant la vie d'un jeune Enfant mort à l'âge de seize ans, après s'être distingué par toutes les belles qualités qui convenoient à son âge, & à son état. Je ne crois pas pouvoir mieux terminer cet ouvrage qu'en vous rapportant les principaux traits de sa vie. Elle vous servira de modele & de guide. Elle vous apprendra comment vous devez vous comporter dans les différentes circonstances où vous pourrez vous trouver, & elle vous servira d'antidote contre les mauvais exemples dont vous pourrez être témoin. Fasse le Ciel qu'elle vous anime encore à imiter les exemples de vertus que vous y verrez, & que l'on puisse dire un jour de vous, ce que l'on raconte de ce pieux Enfant.

LE MODELE DES ENFANS,

DANS la vie de François Albini, mort à l'âge de 16 ans, traduite de l'Italien.

FRANÇOIS ALBINI, dont j'entreprends d'écrire la vie, naquit en Italie sur la fin du siecle passé, de parens aussi distingués par leur piété que par leur naissance. Dès que sa raison commença à se développer des nuages de l'enfance, & qu'il fut en état de comprendre ce qu'on lui disoit, sa mere qui savoit que la piété est la premiere qualité que doit avoir

un Enfant, lui en fit sucer, pour ainsi dire, les principes avec le lait. Les sacrés noms de Jesus & de Marie furent les premiers mots qu'elle lui apprit à prononcer. L'oraison dominicale, la salutation angélique & les principaux mysteres de la religion, furent les premieres connoissances dont elle orna son esprit & sa mémoire.

Le jeune Albini à qui on ne cessoit de dire que Dieu est notre premier maître, & que ce n'est que pour le connoître & l'aimer qu'il nous a donné la vie, écoutoit ces instructions salutaires avec toute l'attention dont il étoit capable; il sollicitoit continuellement sa mere de les lui répéter, & ne se lassoit pas de les entendre, qu'il ne les eût entiérement retenues. Aussi dans peu de temps il fut beaucoup plus instruit qu'on ne l'est communément à son âgé. Il n'avoit pas encore sept ans, qu'il étoit en état de répon-

dre sur tous les articles du petit catéchisme. On se faisoit un plaisir de lui voir étaler sa petite science ; on l'interrogeoit souvent, & on étoit charmé de la maniere ferme & assurée dont il répondoit à toutes les questions qu'on lui faisoit.

Ces connoissances prématurées ne furent pas dans lui une semence stérile; elles produisirent bientôt les fruits les plus abondans. Le pieux Enfant faisoit ses délices de la priere ; on ne pouvoit pas lui faire un plus grand plaisir que de le mener à l'Eglise ; & la maniere dont il s'y comportoit, faisoit bien voir qu'il y étoit conduit par un véritable esprit de piété. Il se seroit fait une peine de s'y tenir assis ou debout sans nécessité , d'y parler & d'y tourner la tête de côté & d'autre comme font la plupart des Enfans. On l'y voyoit toujours à genoux , les yeux fixés vers l'Autel , & adressant

à Dieu de ferventes prieres. Mais jamais il n'y faisoit paroître plus de respect & de dévotion que pendant le temps du Saint Sacrifice de la Messe. Comme il savoit que c'est pendant ce saint temps que Jesus-Christ descend sur nos Autels pour s'immoler à son Pere en notre faveur, il ne croyoit pas pouvoir en trop faire pour lui témoigner son amour & sa reconnoissance. Quelque bruit qu'il entendît dans l'Eglise, il n'interrompoit jamais ses prieres pour voir ce qui s'y passoit; & un jour un Enfant de son âge s'étant approché de lui pour lui parler: *Taisez-vous*, lui dit-il avec un ton de vivacité qui ne lui étoit pas ordinaire, *restons tranquilles & souvenons-nous que nous sommes en la présence de Dieu.*

Ce n'étoit pas seulement pendant qu'il étoit à l'Eglise qu'il s'occupoit à la priere; il avoit outre cela des heu-

res marquées pour vaquer à ce saint exercice : chaque jour il récitoit le chapelet & une priere à son Ange-Gardien ; & comme on lui demandoit un jour pourquoi il étoit si exact à cette sainte pratique : *C'est*, répondit-il, *qu'un Enfant doit honorer sa mere, & un client son protecteur.* Mais sa priere favorite, si je puis ainsi m'exprimer, & celle qu'il s'étoit fait un devoir de n'omettre jamais, c'est la priere du matin & du soir. Au moment de son reveil, il ne manquoit jamais d'offrir son cœur à Dieu. Son premier soin, d'abord qu'il étoit levé, étoit de se prosterner devant le Seigneur, pour lui offrir toutes les actions de la journée qu'il alloit commencer, & pour implorer son secours. Il en agissoit de la même façon à la fin du jour, & il ne prenoit jamais le repos de la nuit, sans s'être mis auparavant sous la protection de Dieu, & sans l'avoir

prié de veiller sur lui & de le couvrir de ses aîles.

Cette tendre piété étoit accompagnée dans lui d'une attention extrême à conserver son innocence, & à éviter tout ce qui auroit pû en ternir l'éclat. Il suffisoit qu'on lui dît qu'il y avoit du péché ou même du danger à faire une chose, pour qu'il se l'interdît entiérement. Il n'attendoit pas même qu'on l'en avertît, dès qu'il eut assez de lumieres pour connoître ce qui pouvoit être funeste à son innocence. Il le fit bien voir dans la circonstance dont je vais parler. Il se trouvoit un jour à la promenade avec deux ou trois Enfans de son âge; ils s'entretenoient fort innocemment & fort familiérement ensemble, lorsqu'un d'entr'eux prenant tout-à-coup la parole se mit à tenir des discours trop libres. La délicatesse d'Albini en fut blessée avec raison; il se tourna

tout-à-coup vers lui, & prenant un ton animé : *Finissez*, lui dit-il, *je vous en conjure ; ce ne sont pas là les discours que vous deviez tenir, & que nous puissions entendre. Croyez-moi ; parlons d'autre chose.* L'autre bien loin d'être intimidé par ces paroles, se moqua de la sage remontrance d'Albini, qu'il traita de scrupule, & reprit tranquillement le fil de son discours. Le pieux Enfant eut pitié de son opiniâtreté ; mais il ne voulut pas en être complice ; il se retira tout de suite ; & depuis lors, il ne voulut plus avoir aucun commerce avec celui qui lui avoit donné un si grand sujet de scandale.

Une autre fois tandis qu'il sortoit de classe, un de ses condisciples l'aborda, & lui présenta un livre intitulé : *Recueil d'Histoires galantes*, en lui disant que c'étoit un livre tout-à-fait amusant, & qu'il auroit

certainement du plaisir à le lire. Albini qui savoit que ces sortes d'ouvrages ne sont propres qu'à corrompre les mœurs, n'en eut pas plutôt lu le titre, que dissimulant son dessein : *Je vous suis obligé*, lui dit-il, *de m'avoir procuré un livre si charmant. J'en ferai l'usage que je dois en faire. Suivez-moi seulement jusqu'à ma chambre.* L'autre qui jugeoit du cœur d'Albini par le sien, & qui ne se doutoit de rien, l'accompagna avec plaisir. Ils arrivent justement au moment qu'on venoit d'allumer du feu. Albini s'en approche avec son condisciple, & tirant aussi-tôt le livre de sa poche, il le jetta au milieu des flammes, & dit en même-temps à son compagnon : *Voilà l'usage que je fais & que vous auriez dû faire vous-même du livre pernicieux que vous m'avez présenté.*

Ces paroles prononcées d'un ton

ferme & avec un air enflammé, firent tant d'impression sur le jeune libertin qu'il n'osa pas se plaindre de la démarche du pieux Enfant, & que ne pouvant soutenir la confusion dont il se sentit accablé, il se déroba promptement aux regards d'Albini, dont il ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse & la retenue. Le pieux Enfant se comporta à-peu-près de la même façon dans une occasion où on lui présenta une estampe indécente; il ne l'eut pas plutôt apperçue; qu'il détourna les yeux, & qu'il s'écria: *Qu'il falloit la brûler.*

Après de traits si frappans, on ne doit pas être surpris de celui que je vais raconter. Comme on lui avoit souvent parlé des spectacles comme d'une école propre à gâter les mœurs, & qu'on avoit fort à cœur de lui en inspirer une vive horreur, on voulut s'assurer si ce qu'on lui avoit dit sur

ce ſujet, avoit fait impreſſion ſur ſon eſprit ; & voici le tour qu'on prit pour cela. On chargea un domeſtique affidé de le mener à la promenade, & on l'avertit en même-temps de paſſer devant la ſalle des ſpectacles, & de faire ſemblant d'y vouloir entrer, pour aſſiſter à la comédie qu'on devoit donner ce jour-là. Le domeſtique exécuta l'ordre qu'on lui avoit donné, & au retour de la promenade, il prit le chemin de la ſalle des ſpectacles ; mais dès qu'Albini vit qu'il ſe diſpoſoit à y entrer, il ſe détacha de lui ſans rien dire, & retourna tout de ſuite au logis. Son pere en le voyant entrer, lui demanda pourquoi il revenoit tout ſeul, & ce qu'étoit devenu le domeſtique. Le pieux Enfant lui raconta naïvement ce qui s'étoit paſſé, & ſe plaignit en même-temps de ce que ce domeſtique avoit voulu le mener à la comédie ; mais le pere attendri

attendri prenant aussi-tôt la parole, lui répondit en l'embrassant : *Non, mon fils, cet homme n'est point aussi blâmable que vous le pensez.* C'est par mon ordre qu'il a fait la démarche dont vous vous plaignez. Je voulois m'assurer, par cette épreuve, si vous seriez fidele à ce que je vous ai si souvent recommandé. Vous l'avez été. J'en bénis le Seigneur. Ce qui me reste à désirer, c'est que vous conserviez toujours les mêmes sentimens & le même éloignement pour les spectacles profanes. Vos vœux seront exaucés lui répondit Albini, il suffit que ces spectacles soient dangereux, pour que je me les interdise à jamais. J'aimerois cent fois mieux perdre la vie que mon innocence, que je regarde comme le plus précieux de tous les trésors.

Ces sentimens du jeune Albini étoient soutenus par sa conduite. Il

ne se contentoit pas d'éviter avec soin tous les écueils qui auroient pu être funestes à son innocence, il prenoit encore tous les moyens propres à la conserver. La modestie qui en est comme la fidelle gardienne, étoit sa vertu favorite, & il avoit fait comme Job, un pacte avec ses yeux pour ne rien voir de tout ce qui auroit pu blesser ses regards, & irriter ses passions naissantes. A cette rare modestie il joignoit, comme nous l'avons dit, un amour extrême pour la priere, & une tendre dévotion envers la Sainte Vierge, qu'il regardoit comme la protectrice de son innocence. Il s'étoit fait une loi de participer tous les quinze jours au Sacrement de la pénitence, & ce fut là sans doute ce qui lui procura cette grande délicatesse de conscience qui s'alarmoit à la vue même de l'ombre du péché.

Il auroit bien voulu pouvoir auſſi approcher de la table ſacrée ; mais comme on lui avoit dit que cet adorable Sacrement demandoit une raiſon mûre & des diſpoſitions toutes ſaintes, il ſe contentoit de ſoupirer ſans ceſſe après l'heureux jour où il pourroit recevoir ſon Dieu caché ſous les voiles euchariſtiques, & il n'oublioit rien pour ſe préparer à une ſi ſainte action. De là cette fuite & cette vive horreur qu'il avoit pour le péché. Il diſoit ſouvent qu'il ne ſouffriroit pas que le démon entrât dans ſon cœur avant Jeſus-Chriſt. De là cette application conſtante à s'inſtruire de tout ce qui concerne le Sacrement adorable de nos Autels. Il ne cherchoit pas ſeulement à retenir les mots du catéchiſme, il s'appliquoit ſur-tout à en pénétrer le ſens.

L'innocence de ſa vie, le deſir extrême qu'il montroit pour la com-

munion, & l'application avec laquelle il s'y préparoit, engagerent le Prêtre qui étoit chargé de la direction de sa conscience, à l'admettre à la table sainte, plutôt qu'on n'y admet communément les Enfans. Il commençoit à peine sa onzieme année, qu'on lui permit de faire sa premiere communion. On ne pouvoit lui annoncer une nouvelle plus agréable. Il remercia son Directeur avec les plus vifs transports d'allégresse; & depuis ce moment il ne songea plus qu'à redoubler ses soins, pour purifier son cœur de plus en plus, & pour y préparer à Jesus-Christ une demeure qui fût moins indigne de lui. C'est pour cela qu'avant que de communier, il voulut faire une retraite de quatre jours, pendant laquelle il fit une confession générale de toute sa vie. A voir le torrent de larmes qu'il répandit & la vive douleur dont il fut

pénétré, on eût dit qu'il n'y avoit point de plus grand pécheur que lui sur la terre. Cependant il n'avoit jamais souillé par aucun péché mortel la précieuse robe de son innocence. Mais les lumieres de la grace dont il étoit éclairé, lui faisoient regarder les moindres fautes, comme autant de monstres odieux, & il ne pouvoit pas se consoler d'avoir offensé un Dieu qui vouloit bien devenir lui-même sa nourriture.

C'est dans ces sentimens qu'il passa le temps de sa retraite. L'heureux moment après lequel il soupiroit depuis si long-temps, arriva enfin, & il eut le bonheur de recevoir son Dieu. Mais il seroit impossible d'exprimer les vifs sentimens de piété dont il fut animé pendant cette sainte action. Ce n'étoient que soupirs, que larmes, que transports d'amour & de reconnoissance. *Oui, mon Dieu,*

s'écrioit-il, *puisque vous avez eu la bonté de vous donner à moi, je veux me donner entiérement à vous; puisque vous vous êtes uni si étroitement à moi, rien ne sera désormais capable de me séparer de vous. Je serois la plus ingrate des créatures, si j'usois de quelque réserve envers un Dieu qui m'a aimé sans réserve & sans mesure.*

Ce ne fut point là une de ses ferveurs passageres qui s'évanouissent avec l'occasion qui les a fait naître. Le jeune Albini n'oublia jamais cet heureux jour, ni les engagemens qu'il avoit contractés avec Dieu. La communion fut pour lui un aliment salutaire, qui le fit croître sensiblement en vertu & en piété. Bien loin que cette nourriture céleste rassasiât sa faim, elle ne servit, au contraire, qu'à la redoubler, & depuis lors il ne manqua jamais de communier de

quinze en quinze jours, sachant bien que la divine Eucharistie est aussi nécessaire à notre ame, que les alimens terrestres à notre corps ; & qu'il est impossible de se maintenir dans les voies de l'innocence & de la piété sans l'usage fréquent de cet adorable Sacrement.

Une piété si fervente ne manqua pas d'abord de lui attirer des censeurs. Quelques jeunes libertins oserent dire que sa dévotion n'étoit qu'hypocrisie & bigotterie ; mais quand ils virent qu'elle ne se démentoit point, & qu'elle étoit accompagnée de toutes les autres bonnes qualités qu'on peut désirer dans un Enfant, ils changerent bientôt de sentiment, ils le respecterent, & ils ne purent pas s'empêcher de rendre justice à sa vertu.

En effet, Albini n'étoit pas de ceux dont la piété ne se montre, pour

ainsi dire, qu'aux pieds des Autels, & qui démentent cet extérieur de dévotion par une conduite irréguliere. Celle d'Albini l'accompagnoit partout, influoit sur toute sa conduite, & le rendoit fidele à tous ses devoirs. Jamais fils ne montra plus de respect & plus de soumission envers ses parens. Il ne leur parloit jamais que la tête découverte & les yeux baissés. S'il arrivoit qu'ils lui fissent quelque reproche, il les écoutoit modestement, & il ne répondoit autre chose, sinon qu'il étoit fâché de leur avoir déplu, & qu'il feroit tous ses efforts pour se corriger. Un jour que son Gouverneur étoit absent, son pere lui défendit de sortir du logis. Albini promit d'obéir. Cependant l'après-dînée, deux de ses amis étant venus le trouver pour l'engager à les accompagner à la promenade, il y consentit, & sortit avec eux. Mais à peine fut-

fut-il au bout de la rue, que se ressouvenant de la défense de son pere : *Ah ! qu'ai-je fait*, s'écria-t-il, *mon papa m'avoit défendu de sortir.* A ces mots il retourne sur ses pas, il entre dans le cabinet de son pere, se jette à ses genoux, lui expose sa faute, ou plutôt son oubli, & le supplie de lui pardonner. Le pere charmé de sa soumission le releva aussi-tôt avec bonté, & pour lui en témoigner sa satisfaction, il lui permit d'aller à la promenade avec ses Compagnons.

Au reste, cette soumission n'étoit point l'effet d'une crainte basse & servile. Elle avoit une source plus pure. Elle venoit du tendre amour qu'il avoit pour les auteurs de sa naissance. Il avoit coutume de dire, qu'après Dieu il n'aimoit rien tant que ses parens, & qu'il ne craignoit rien tant que de leur déplaire. Il regardoit le moindre signe de leur volonté,

comme un ordre absolu qu'il ne lui étoit pas permis de transgresser. Il faisoit de leurs desirs la regle de ses actions, & dans plusieurs occasions, il s'abstenoit même de certains plaisirs innocens qu'il auroit pu se procurer, dans la crainte qu'ils ne fussent pas de leur goût. Je ferois bien cela, disoit-il quelquefois, mais peut-être papa se fâcheroit.

On conçoit bien qu'on n'eut pas beaucoup de peine à plier à l'étude un Enfant de ce caractere. Le jeune Albini s'y porta de lui-même dès qu'il fut en état de s'y appliquer, & ses Maîtres n'avoient avec lui d'autre peine, que de modérer son ardeur excessive pour le travail. Loin de se plaindre de la longueur de l'ouvrage qu'on lui donnoit à faire, il se feroit bien plutôt plaint de ce qu'il étoit trop court, si la soumission qu'il avoit pour ses Maîtres n'eût arrêté ses

plaintes. Car il étoit entre leurs mains, comme un jeune arbriſſeau à qui l'on fait prendre toute ſorte de formes, ſans qu'il réſiſte jamais aux mouvemens de celui qui arrange ſes branches. Il donna une preuve bien éclatante de cette docilité dans l'occaſion dont je vais parler.

Il arriva un jour que dans la claſſe où il ſe trouvoit, les Ecoliers pouſſerent de grands cris, & firent un grand bruit. Le Profeſſeur qui entra dans cette circonſtance, fut indigné de ce déſordre, & voulant prévenir les ſuites qu'il pourroit avoir, il impoſa une pénitence égale à toute la claſſe, comme ſi tous euſſent été également coupables. Albini ne l'étoit certainement pas. Cependant il ne chercha pas à s'excuſer & à ſe juſtifier, comme il auroit pu le faire; mais il ſe ſoumit à la punition commune; & il l'auroit ſubie, ſi le Régent qui connoiſ-

soit sa sagesse, n'eût fait réflexion que certainement il n'avoit point trempé dans la faute des autres. Dans cette idée, il l'appelle, & lui demande s'il avoit eu part au tumulte qui s'étoit fait. Albini répondit que non, & qu'il ne feroit jamais une pareille faute. Pourquoi donc, ajouta le Professeur, ne m'avez-vous pas demandé l'exemption de la pénitence que je vous ai imposée. C'est, reprit l'Enfant, parce que j'ai cru que vous aviez des raisons pour me l'imposer, & que je dois vous obéir. Le Régent fut extrêmement édifié de cette réponse, & au lieu de le punir comme les autres, il le récompensa de sa docilité.

Cette docilité souffrit pourtant un jour une légere éclipse, mais la faute fut bientôt avouée & réparée. Albini avoit fait un thême où il s'étoit servi d'un terme latin, qui, quoique bon

en lui-même, ne pouvoit pas entrer dans la phrase où il l'avoit mis. Son Régent s'en étant apperçu, l'appella, & après l'avoir loué sur la bonté de son thême, qui d'ailleurs étoit bien fait; il n'y a, lui dit-il, qu'une faute. C'est ce mot qui est déplacé dans cet endroit. Albini, entraîné par sa vivacité & par son émulation plutôt que par son esprit d'indocilité, se mit à soutenir que l'expression étoit bonne & bien placée, disant qu'il l'avoit vue dans un Auteur latin. Le Régent eut beau lui dire que dans cet Auteur elle étoit jointe à d'autres mots qui lui étoient assortis, mais qu'elle ne pouvoit pas entrer dans la phrase où il l'avoit mise; l'Enfant s'opiniâtroit toujours à la justifier. Le Régent en fut surpris, il ne reconnoissoit plus Albini à ce trait; mais il comprit bientôt qu'il étoit toujours le même, & que son indocilité avoit été seule-

ment l'effet d'un premier mouvement qui lui étoit échappé : car à peine eut-il réfléchi sur ce qu'il venoit de faire, qu'il en vint demander pardon les larmes aux yeux, avouant qu'il s'étoit trompé, déplorant son opiniâtreté, & promettant de ne plus retomber dans une pareille faute.

On peut dire qu'il fut parfaitement fidele à sa promesse, & que jamais ses Maîtres n'éprouverent plus aucune résistance de sa part. Sa soumission alloit même si loin, que lorsqu'ils lui reprochoient quelque chose dont il n'étoit pas coupable, & qu'il avoit les meilleures raisons pour se justifier, il n'osoit point en faire usage, de peur de manquer à la docilité qu'il leur devoit.

Cette application constante au travail, & cette parfaite soumission aux avis & aux leçons qui veilloient sur son éducation, rendirent bientôt

le jeune Albini supérieur à tous ceux qui parcouroient la même carriere que lui. Ses Condisciples ne pouvoient s'empêcher de reconnoître sa supériorité ; mais ils n'en étoient point jaloux, parce qu'il joignoit à une grande capacité une modestie & une politesse encore plus grandes. Jamais il ne connut ces airs de fierté qui dégradent le mérite, & qui sont plus méprisables que l'ignorance même. Il l'emportoit presque sur tous ses Condisciples par sa naissance ou par sa science ; mais à voir la déférence, la modestie & la douceur avec laquelle il en agissoit avec eux, on eût dit qu'il leur étoit inférieur en tout. Il cherchoit à leur complaire dans toutes les occasions, excepté lorsque sa conscience mettoit obstacle à sa complaisance. Car alors bravant avec raison tout respect humain, il ne craignoit pas de résister à leurs desirs, mais il le faisoit

avec tant de politesse, qu'ils ne lui savoient pas mauvais gré de ses refus.

Un de ses Condisciples, qui par oubli ou par paresse n'avoit pas fait son devoir de classe, le pria un jour de le lui dicter. Albini, qui étoit plein de charité, & qui voulut lui épargner la punition qu'auroit pu lui attirer sa négligence, lui rendit aussi-tôt ce service; mais celui-ci abusant de sa complaisance, & étant revenu plusieurs fois à la charge, je le ferois volontiers, lui dit Albini; mais vous m'en sauriez mauvais gré dans la suite, & ma conscience me reprocheroit de vous avoir fait perdre votre temps; cependant je suis prêt à vous aider autant que je le pourrai.

Une autre fois le Professeur l'avoit chargé, en sortant, de marquer les fautes qui se feroient dans la classe, pendant qu'il en seroit absent. Il s'en fit effectivement quelques-unes, &

Albini fut exact à les marquer. Ceux qui en étoient les auteurs, s'en étant apperçu, le prierent de vouloir bien les épargner, & de ne pas révéler ce qu'ils avoient fait. Vous me demandez une chose bien difficile, lui répondit Albini, je le ferai cependant, pour vous faire plaisir, si le Professeur ne m'interroge pas; mais s'il m'oblige à parler, vous ne voudriez pas que je proférasse un mensonge. Je ne le ferois pas en ma propre faveur, & j'aimerois mieux subir moi-même la pénitence qu'on vous imposera que de blesser la vérité. Cette réponse, bien-loin d'irriter ses condisciples, ne servit qu'à les édifier, parce qu'ils virent bien que c'étoit le devoir & non pas le caprice ou la malignité, qui le faisoit parler de la sorte. Ce qui les confirmoit dans ce sentiment, c'est qu'Albini leur donnoit l'exemple en tout, & qui ne lui arrivoit jamais de

manquer au moindre de ses devoirs. J'ai déja fait connoître quelle étoit sa piété, son exactitude à fréquenter les Sacremens, son application à l'étude, son respect & sa docilité envers ses Maîtres. Ces qualités furent constantes dans lui. Jamais on n'apperçut dans sa conduite ces vicissitudes de bien & de mal, qu'on remarque si souvent dans les Enfans, qui passent sans cesse de la dissipation à la piété, & de la piété à la dissipation. Albini fut toujours le même, toujours modeste, toujours pieux, toujours appliqué à l'étude. Aussi ses Maîtres ne pouvoient pas se lasser de le proposer aux autres pour modele, & ceux-ci ne pouvoient pas s'empêcher de l'aimer, de l'estimer & de le respecter.

C'est ainsi qu'il se comporta les quatre premieres années de ses études, pendant lesquelles il se mit en état d'entrer en Rhétorique. Il avoit alors

près de seize ans. Son pere voyant dans lui de si belles dispositions, ne songea qu'à les cultiver de plus en plus, & il l'envoya dans une pension célébre. Le jeune Albini en changeant de lieu ne changea pas de conduite. Son premier soin fut de se choisir quelques amis vertueux. Mais comme il ne connoissoit pas les jeunes gens qui composoient la pension, & qu'il ne vouloit rien hasarder dans un choix si important; il s'adressa à un des Ecclésiastiques qui veilloient sur les Pensionnaires, pour le prier de l'éclairer & de le diriger dans cette démarche. Celui-ci ne manqua pas de lui indiquer ceux qui se distinguoient le plus par leur piété, & Albini qu'on ne pouvoit connoître sans l'aimer, eut bientôt gagné leur amitié.

On ne sauroit croire combien cette liaison, dont la vertu avoit formé les nœuds, fut avantageuse à Albini & à

ſes nouveaux amis. L'émulation louable qui ſe mit entr'eux, les fit bientôt croître ſenſiblement en vertu. C'étoit à qui montreroit le plus d'amour pour la piété, & le plus d'application à ſes devoirs. L'exemple des uns étoit un aiguillon pour les autres. Albini ne le cédoit en rien à ſes Compagnons; on peut même dire qu'il l'emporta bientôt ſur eux, & qu'il devint en peu de temps l'exemple de toute la penſion. On ne voyoit rien de puéril dans toute ſa conduite; on l'eût pris plutôt pour un homme formé, que pour un enfant de treize ans. La vigilence la plus ſévere n'eût pas pu découvrir en lui la moindre faute. Il étoit le premier à tous les exercices, ſoit d'étude, ſoit de piété. Il ne ſe contentoit pas même des exercices ordinaires, & il demandoit ſouvent la permiſſion d'aller adorer Jeſus-Chriſt dans l'auguſte Sacrement de nos Autels; mais toujours

dans des temps où les autres ne pouvoient pas s'en appercevoir, de peur qu'on ne crût qu'il le faisoit par un esprit d'orgueil ou de singularité.

Du reste, sa piété ne le rendoit point fier, sombre ou farouche. Nul Pensionnaire qui fût plus complaisant, plus liant & plus poli que lui. Loin de critiquer les défauts des autres, il trouvoit toujours des raisons pour les excuser. Il avoit toujours un air riant & affable. Dans les temps destinés aux divertissemens, il savoit s'amuser avec les autres sans gêne & sans contrainte, & il alloit toujours au-devant de ce qui pouvoit leur faire plaisir; mais cette complaisance ne dégénera jamais en foiblesse. Dès qu'une chose étoit défendue, il se l'interdisoit sans respect humain, malgré l'exemple des autres. Il avoit coutume de dire qu'il ne se régloit point sur ce que faisoient les autres, mais sur ce qu'il

étoit obligé de faire lui-même ; & comme quelqu'un lui proposoit un jour l'exemple de ses Collegues pour l'engager à commettre une faute ; je sais, répondit-il, qu'ils se comportent comme vous dites, apparemment ils ne voient point de mal dans ce qu'ils font, mais moi je ne crois pas pouvoir ni devoir le faire. Ce que je vais raconter fera encore mieux connoître son exactitude & son courage à braver le respect humain. Ses Condisciples trouvant un jour que le devoir qu'on leur avoit donné à faire étoit trop long & trop difficile, ils s'accorderent tous à en omettre une partie considérable, espérant que la multitude des coupables leur assureroit l'impunité, & que leur Professeur n'oseroit pas sévir contre la classe toute entiere. Il ne s'agissoit plus que de gagner Albini, qui ignoroit entiérement ce complot. La chose leur paroissoit difficile, cependant ils ne désespérerent pas d'en venir à bout. Ils vinrent donc lui proposer le

dessein qu'ils avoient formé, lui apportant divers prétextes, pour l'engager à consentir à ce qu'ils desiroient. Albini les écouta tranquillement ; mais quelqu'instance qu'ils lui fissent, il leur répondit toujours, que quoiqu'il fût disposé à les obliger dans toutes les occasions, il ne croyoit pas pouvoir ce prêter à leurs desirs dans celle-ci ; que s'ils vouloient, il feroit pour eux le devoir qui leur pesoit si fort ; mais que pour lui, il ne se détermineroit jamais à omettre le sien. Cette réponse d'Albini ne plut pas à ses Condisciples ; mais il l'avoit assaisonnée de tant de douceur & de politesse, que bien loin de le leur rendre odieux, elle ne servit au contraire qu'à leur inspirer un plus grand respect pour sa vertu. Plusieurs même, frappés de son exemple, abandonnerent le dessein qu'ils avoient formé, & s'acquitterent, comme Albini, du devoir qu'on leur avoit imposé. Tant il est vrai que la vertu se fait toujours respecter, & que

ceux même qui ont le plus d'éloignement pour elle, se laissent souvent vaincre par ses attraits.

Pendant que le jeune Albini se comportoit avec tant de sagesse, le temps destiné à son cours de Philosophie s'écouloit. Il crut alors qu'il étoit temps de songer à choisir un état de vie. Dès ses plus tendres années, il avoit eu de l'inclination pour l'État Ecclésiastique ; mais comme on lui avoit fait entendre qu'on ne devoit point faire de fonds sur ces velléités de l'enfance, & que dans une démarche aussi importante, il falloit sur-tout consulter le Seigneur, il n'oublia rien pour connoître sa sainte volonté. Prieres, communions, tout fut mis en usage. Il ne se contenta pas de cela, il voulut encore avoir l'avis de son Directeur. Il lui dévoila tous les replis de sa conscience, les vues que Dieu lui donnoit, l'attrait qu'il se sentoit pour l'État Ecclésiastique, & les motifs qui l'engageoient à le préférer à tout autre État. Le

pieux

pieux Directeur examina toutes ses raisons avec soin, & ayant connu après un mûr examen que sa vocation portoit l'empreinte de la volonté divine, il l'exhorta vivement à la suivre, & à ne point se laisser ébranler par les sollicitations de ceux qui voudroient l'empêcher d'obéir à la voix du Ciel.

Il semble que ce sage Directeur avoit prévu les obstacles qu'Albini auroit à surmonter pour exécuter son pieux dessein. En effet, son pere n'eut pas plutôt appris la résolution qu'il avoit formée, qu'il accourut auprès de lui pour l'en détourner. Il lui représenta avec force, qu'en qualité d'aîné de sa famille, il étoit destiné à la soutenir; qu'il y avoit assez d'autres Ecclésiastiques pour défendre la Religion; qu'on pouvoit se sauver dans tous les États; que sa vocation n'étoit probablement qu'une illusion, & qu'il ne consentiroit jamais à lui voir embrasser un État où il n'étoit certaine-

ment pas appellé. Ce discours affligea sensiblement Albini ; mais il ne l'ébranla pas. Il répondit modestement & respectueusement à son pere, qu'il seroit au désespoir de lui désobéir en quoi que ce fût ; mais qu'il ne croyoit pas s'opposer à sa volonté en suivant celle de Dieu, qu'il avoit lieu de croire que sa vocation venoit du Ciel, qu'il se sentoit une répugnance extrême pour le monde, & qu'il agiroit contre sa conscience en y entrant ; qu'il le supplioit donc par l'amour qu'il lui avoit toujours témoigné, de ne pas lui faire violence sur un article d'où dépendoit son salut.

Le pere ne se laissa point fléchir par ces paroles ; mais croyant toujours que sa vocation étoit l'effet d'un pieux caprice, il le retira de la pension & le rappella chez lui, pour l'éprouver. Il commença d'abord par le faire voyager, afin que la nouveauté des objets qui frapperoient ses regards, lui fit perdre de vue

le projet qu'il avoit formé. Enſuite lorſqu'il fut de retour, il lui procura tous les amuſemens qui pouvoient le diſtraire, & lui donner du goût pour le monde. Il le conduiſit dans les compagnies les plus brillantes; il lui fit enviſager le rang diſtingué qu'il occuperoit, & les grandes richeſſes qui lui étoient réſervées. Mais rien de tout cela ne put faire changer de réſolution à Albini. Plus il voyoit le monde de près, mieux il en découvroit les dangers, & plus il en concevoit du mépris; & après trois mois d'épreuve, pendant leſquels il n'omit jamais aucune de ſes pratiques de piété, il declara à ſon pere qu'il ſe ſentoit plus porté que jamais à l'État Eccléſiaſtique, qu'il ne doutoit pas que Dieu ne l'y appellât, & qu'il le prioit de ne plus mettre obſtacle à ſes deſirs.

Le pere fut extrêmement affligé de cette nouvelle. Il gémit, il pleura, il fit encore auprès d'Albini toutes les inſtances

qu'il crut propres à le fléchir; mais voyant que rien ne pouvoit ébranler sa constance, & craignant de résister à la volonté de Dieu, en s'opposant à celle de son fils, il lui donna à la fin son consentement, & lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : *C'étoit sur vous, mon fils, que j'avois fondé l'espérance de ma famille; mais puisque Dieu en a disposé autrement, je ne m'oppose plus à vos desirs. Allez....* A ces mots il l'embrassa en pleurant, & lui donna sa bénédiction. Albini de son côté, se jetta à ses pieds, & les arrosa de ses larmes, le remerciant avec transport de la grace qu'il venoit de lui accorder, & lui protestant qu'il ne l'oublieroit jamais.

Mais Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, se contenta du sacrifice de son cœur, & ne permit pas qu'il exécutât son pieux dessein. Car tandis qu'il se disposoit à prendre l'habit Ecclésiastique, & à entrer dans un Séminaire, il fut

frappé d'une violente pleuréſie qui l'enleva après trois jours de maladie. Cet eſpace de temps qui auroit ſans doute été trop court pour tant de jeunes libertins, dont la vie n'eſt qu'un tiſſu de déſordres, fut plus que ſuffiſant pour Albini. Comme il avoit toujours mené une vie pure & innocente, il fut bientôt diſpoſé & réſigné à la mort. Dès le premier jour de ſa maladie, il fit appeller ſon Confeſſeur, à qui il fit une confeſſion générale de toute ſa vie, avec toutes les marques de la plus vive contrition. Le lendemain matin il reçut le ſaint Viatique avec de ſi grands ſentimens de religion & de piété, qu'il fit fondre en larmes tous ceux qui étoient préſens. La préſence de Jeſus-Chriſt le ravit tout hors de lui-même. Depuis lors il ne s'occupa plus qu'à faire des actes de foi, d'eſpérance & de charité, ſans témoigner la moindre impatience, & conſolant même ceux qui pleuroient à ſes côtés, en leur diſant qu'il

s'estimoit heureux de souffrir pour un Dieu qui avoit tant souffert pour lui. C'est dans ses sentimens qu'il rendit l'esprit le quinzieme du mois d'Août, jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, pour laquelle il avoit toujours eu une dévotion particuliere. Sa mort affligea sensiblement tous ceux qui le connoissoient; mais ils en étoient bien consolés par l'assurance où ils étoient que Dieu ne l'avoit retiré de ce monde, que pour le placer dans le séjour des bienheureux. Ses Condisciples sur-tout étoient entiérement persuadés de son bonheur, & ils ne pouvoient pas se lasser de dire: *C'étoit un Ange, c'étoit un Saint.*

F I N.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

PERMISSION SIMPLE.

François-Claude-Michel-Benoit le Camus de Néville, Chevalier, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, Directeur général de la Librairie & Imprimerie.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant Réglement pour la durée des privileges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt : Nous permettons au sieur LAPORTE, Libraire à Toulouse, de faire faire une édition de l'ouvrage qui a pour titre : *l'Ami des Enfans*; laquelle édition sera tirée à 1500 exemplaires, en un volume, format in-12, & sera finie dans le délai de.... à la charge par ledit sieur Laporte d'avertir l'Inspecteur de la Chambre Syndicale de Toulouse, du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant suppression & création de diffé-*

rentes Chambres Syndicales, de faire ladite édition absolument conforme à celle de Paris ; d'en remettre un exemplaire pour la Bibliotheque du Roi, aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Toulouse ; d'imprimer la présente Permission à la fin du Livre, & de la faire enregistrer dans deux mois pour tout délai, sur les registres de ladite Chambre Syndicale de Toulouse ; le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 4 Août 1779.

NÉVILLE.

Par Monsieur le Directeur général.

DE SANCY, Secretaire général.

Registré sur le premier Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Toulouse, N°. 12, folio 2, conformément aux Arrêts du Conseil du 30 Août 1777. A Toulouse, le 17 Août 1779.

J. J. DOULADOURE, Syndic.

A TOULOUSE, de l'Imprimerie de JEAN-JOSEPH DOULADOURE.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

COLLEGE ROYAL TOULOUSE